Defoe
30
.705
.V71M
v.2

ROSENHEIM COLLECTION
No
B26

No. Trent Defoe 30.705
.V7I3M
v.2

Treadwell · Elizabeth · Phillips · Martein · Weeks · Bradlee · Stewart · Cutter · Kimball · Ford · Reed · Hyde · Bigelow · Skinner · Center · Knapp · Billings · Sewall ·

THE
WILLIAM P. TRENT COLLECTION
WORKS RELATING TO
DANIEL DEFOE
AND HIS TIME
V
THE·PUBLIC·LIBRARY
OF·THE·CITY·OF
BOSTON
Purchased from the Income of
SUNDRY TRUST FUNDS

Clement · Charlotte Harris · Whitney ·

FN711: 29: 3M.

F. 10. 7. 2.
lib. 5
2352
2

Aumont, Louis Marie
Auguste, duc d'
1709-1782.

Prob. bound by Padeloup

See Guigard, Armorial du bibliophile, I, 66-67.

CHARLES DE ST DENIS CHEVALIER SEIGN
SAINT EVREMOND
NE A ST LO EN 1613 MORT A LONDRES EN 1703 AGE DE 90 ANS
Je suis peu Scauere, mais Sage
Philosophe, mais Amoureux
Mon art est de me rendre heureux
Jy reussis en fait il dauantage .

LES

MEMOIRES

DE LA VIE

DU COMTE D***.

AVANT SA RETRAITE.

Contenant diverses Avantures qui peuvent servir d'instruction à ceux qui ont à vivre dans le grand Monde.

Redigez par Mr. de Saint-Evremond.

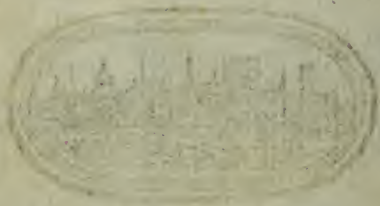
TOM. II

A AMSTERDAM,

Chez PIERRE MORTIER, Libraire, sur le Vygendam. MDCCV.

Avec Privilege de N. S. les Estats.

Defoe
30
.705
.V71M
v.2



MEMOIRES

DE LA VIE

DU COMTE D***.

AVANT SA RETRAITE,

Redigez par M. de Saint-Evremond.

LIVRE CINQVIEME.

JE trouvai à mon retour d'Eſpagne les choſes mieux diſpoſées que je n'aurois dû l'eſperer, pour etre reçu agreablement à la Cour. Mon Frere avoit eté fait Marechal de Camp dans la Promotion des Marechaux d'Augnon, Palluau & Mioſſans, & je lui ſervis à faire ſa cour à la Reine & à Monſieur le Cardinal. On ſçavoit que j'avois ſuivi Monſieur le Prince, mais il n'y avoit que la Reine qui eut appris la Commiſſion qu'il m'avoit donnée à la Cour de Madrid.

Elle en avoit souvent fait de reproches à mon Frere qui avoit negligé de m'en instruire, soit qu'il eut des raisons pour me laisser dans le parti de Monsieur le Prince, soit que sur les nouvelles qu'il avoit apprises de mes folies, il me jugeat peu propre à me maintenir en France, en des temps aussi difficiles qu'ils l'etoient alors. Mais quand il vit que j'etois revenu des moi-meme, & que je paroissois avoir envie de ne plus perdre mon temps, il me donna des conseils sur tout ce que j'avois à faire, & m'aiant veu docile à ses instructions, il alla trouver la Reine, à laquelle il fit entendre qu'il m'avoit obligé de quitter Monsieur le Prince, & que meme je n'avois pas peu servi à porter Monsieur le Prince de Conti & Madame de Longueville à accepter l'Amnistie. Ces deux articles etoient entierement faux, & le dernier etoit, non seulement contre la verité, mais encore contre la vrai-semblance. Je n'avois eu aucun accés particulier auprés de Monsieur le Prince de Conti, & bien loin d'avoir contribué à porter ce Prince à retourner à la Cour, je n'appris qu'à Paris qu'il etoit sur le point d'y revenir, & que Madame la Princesse & Monsieur le Duc d'Enguien etoient partis pour Bruxelles. Mais il n'est

pas

pas toujours neceſſaire pour faire ſa cour d'avoir rendu des ſervices effectifs. C'eſt aſſez de ſe faire un peu valoir, & de s'attribuer pour plaire aux Grands, le ſuccés de tout ce qu'ils ſouhaittent. La Reine n'examina point ſi ce qu'on lui diſoit etoit vrai ; elle ſouhaittoit ſi ardemment que Monſieur le Prince de Conti quittat le parti des Rebelles, & epouſat la Niece du Cardinal, qu'elle me receut comme ſi elle n'eut eu qu'à moi l'obligation de ces deux choſes.

Mon Frere voiant la Reine perſuadée de ce qu'il avoit voulu lui faire entendre, crut, pour n'etre point ſurpris en menſonge, qu'il falloit que je paruſſe etre bien auprés de Monſieur le Prince de Conti, & il m'envoia le trouver à Bordeaux où il etoit encore. Il imagina un pretexte pour ce voiage, & m'adreſſa à celui qui avoit le plus de pouvoir ſur l'eſprit de ce Prince, lui mandant qu'allant à Bordeaux pour quelques affaires, je ne pouvois me diſpenſer de le ſaluer, & qu'il le prioit de me preſenter à lui.

Monſieur le Prince de Conti qui ſouhaitoit encore plus de faire ſa paix que la Reine ne le deſiroit, me fit cent queſtions ſur ce qui ſe paſſoit à Paris, & mes reponſes

m'aiant donné lieu d'entrer dans sa confidence, il me decouvrit l'envie extreme qu'il avoit de faire tout ce qu'il plairoit à la Reine. Je me servis de ces ouvertures pour me rendre necessaire. Ainsi je me trouvai en droit de dire hautement ce que mon Frere avoit imaginé. Je revins à la Cour instruit de toutes les intentions de ce Prince, dont je rendis compte à la Reine, qui fut encore confirmée par ce detail, que j'avois en effet contribué à le mettre dans les dispositions où elle le souhaittoit.

Ce service imaginaire aida plus à ma fortune que si j'avois toujours eté en France, & je vis bien par le succés qu'eut l'artifice de mon Frere, qu'il connoissoit parfaitement bien la Cour, & qu'il sçavoit que tout le secret pour y reüssir, est de se faire valoir à propos, & de mentir hardiment.

La Reine me fit expedier un Brevet pour lever un Regiment, & mon Frere lui aiant representé que j'etois peu en fonds pour faire cette depense, elle m'en donna un qui vint à vacquer par la mort de.... tué au Combat de Bordilli, dans l'armée du Mareschal Hoquincourt.

Monsieur le Prince de Conti que j'avois laissé à Pezenas, vint à Paris au mois de Fe-

Fevrier ſuivant. Monſieur le Cardinal alla au-devant de lui, & l'aiant mis dans ſon Carroſſe, il le mena au Louvre, où il epouſa ſa Niece cinq ou ſix jours aprés. Quoiqu'il n'y eut que deux ou trois mois que je fuſſe de retour, j'etois deja embarqué dans une nouvelle galanterie.

Dans le temps que j'avois le plus en tete le deſſein de me retirer du monde, j'appris qu'un Magiſtrat fort illuſtre avoit quitté ſes Charges & ſes Emplois, & vivoit retiré dans une maiſon qu'il s'etoit fait batir auprés d'un Monaſtere aux environs de Paris. Il y avoit deja plus d'un an que cet homme etoit dans cette retraite, & paſſoit pour avoir fait une action heroïque de s'etre retiré de la ſorte. Tout le monde alloit le voir par curioſité, & j'eus là-deſſus plus de curioſité que les autres. Tout ce qui flatoit l'envie que j'avois de renoncer au monde me faiſoit plaiſir, & je ne doutois pas que le nom & la converſation de cet homme ne duſſent me confirmer dans les penſées de la retraite.

Je le vis, & je lui temoignai mon deſſein. Il parut d'abord y applaudir, mais enfin etant un peu plus entré dans ſa confidence, il me dit nettement que ſi je voulois qu'il me parlat à cœur ouvert, il ma-

voueroit que si c'eut eté à recommencer, il n'auroit jamais fait la demarche de se retirer avec autant de bruit & d'eclat qu'il avoit fait; que c'etoit de tous les desseins qu'un homme peut prendre, le plus difficile & le plus exposé à des retours facheux; que cependant il soutiendroit jusqu'au bout ce qu'il avoit entrepris, mais qu'il ne conseilleroit jamais à personne de l'imiter.

Ce que cet homme me disoit me persuadoit moins que le changement qui me paroissoit etre arrivé en sa personne depuis qu'il vivoit dans cette retraite. C'etoit l'homme du monde qui avant cela avoit le plus d'esprit & de politesse, & il me parut n'avoir aucune de ces deux qualitez. Il ne sembloit occupé que de bagatelles. Le soin de bien placer une Oratoire, & de mettre une Image en son jour, etoit sa plus grande occupation. Il etoit chagrin & difficile à servir; enfin il avoit pris toutes les mauvaises qualitez des hommes qui vivent hors du monde. Il reconnoissoit lui-meme ce changement, & il en gemissoit; mais il avouoit que la solitude en etoit la cause, & il disoit qu'il auroit eté fort à plaindre s'il n'eut esperé que Dieu auroit agreable le sacrifice qui l'avoit exposé à changer de

la sorte. Tout son recours etoit de souhaiter la mort, qu'il regardoit comme la fin de ses peines, & je vis bien qu'il etoit moins retenu dans ce genre de vie par l'amour de la vertu, que par le respect humain. Il ne laissoit pas au milieu de tous ses chagrins d'avoir de grands principes de vertu, & je suis persuadé que quelque repentir qu'il eut au fond de son cœur, d'avoir fait une demarche si terrible, il n'en etoit pas moins homme de bien. Peutetre meme etoit-il d'autant plus saint, que la nature s'accommodoit moins de la vie qu'il avoit embrassée. Quoiqu'il en soit, je craignis plus que jamais une sainteté si difficile, & je resolus de ne m'y pas engager.

Mais aprés tout, il faut avouer que je n'aurois point quitté le dessein de me retirer, quelques raisons que j'eusse d'en craindre les suites, si la faveur de la Reine ne m'eut donné d'autres veues. Tant que je n'envisageois aucun agrement à la Cour, je prenois les pensées d'une retraite, & c'etoit la ressource de mes chagrins; mais dés qu'on m'eut donné un Regiment, je me trouvai encore sensible à la vanité & à la vie du monde, & tout ce que cet homme m'avoit fait voir touchant les difficultez d'une vie retirée, me parut une raison

invincible d'en mener une autre. C'eſt ce qui m'a convaincu que les diſgraces ſont les voies les plus ordinaires dont Dieu ſe ſert pour engager à la retraite, & qu'il eſt bien rare de voir des hommes toujours heureux dans le monde, prendre la reſolution de le quitter.

Ce n'eſt point au reſte pour avoir lieu de faire ici ces reflexions, que j'ai fait mention de la retraite du Magiſtrat dont je viens de parler. C'eſt parce que dans une viſite que je lui rendis, je fis une inclination, qui eut encore plus de pouvoir pour me rengager dans le monde, que la faveur de la Reine & que les conſeils du Magiſtrat.

Un jour donc que j'etois allé le voir, je le trouvai avec des femmes, que la curioſité avoit attirées dans ſa Solitude. Il y avoit parmi elles une des filles de la Reine, dont la beauté & les avantures ont fait le plus de bruit dans le monde. C'etoit une Fille que le Duc de Guiſe aimoit depuis huit ans. Il avoit voulu l'epouſer, & c'etoit pour en avoir la permiſſion, en faiſant rompre ſon premier Mariage, que ce Duc avoit fait le voiage de Rome, & s'etoit depuis engagé dans l'expedition de Naples. Perſonne n'ignoroit ſes Amours. J'en avois ouï parler comme les autres, & le Duc

m'en

m'en avoit souvent entretenu, lors que je l'avois trouvé en Espagne; mais je n'avois jamais veu cette fameuse Maitresse, ou du moins je ne me souvenois que confusément de l'avoir veue, aiant presque toujours eté hors de France.

Je la vis dans la visite dont je parle, & j'eus le temps de l'entretenir ce jour-là, non seulement dans une promenade qui dura une partie de l'apresdinée, mais aussi pendant tout le chemin, car je revins à Paris avec elle. Elle sçavoit que j'avois veu le Duc de Guise pendant qu'il avoit eté hors de France; elle avoit meme appris une partie des infidelitez que ce Prince lui avoit faites dans les Païs Etrangers, & ce fut là presque toute la matiere de notre conversation. Je ne pris pas beaucoup de soin de justifier le Duc, je n'etois pas deja trop content de lui, & je conçus pour sa Maitresse des sentimens qui me firent souhaitter qu'elle lui devint infidelle.

Ce n'etoit pas exiger d'elle une chose qui lui coutat beaucoup; car quelque obligation qu'elle eut au Duc de Guise d'un amour qui l'avoit exposé à tant d'accidens, & pour lequel il avoit tant de constance, elle n'avoit pas laissé d'en ecouter beaucoup d'autres. Elle avoit eté aimée dés qu'elle parut

parut à la Cour par le Duc de Candale, qui la quitta pour une Dame qu'il connut dans un voiage qu'il fit à Avignon. Enſuite elle eut pour Amans le Duc de Guiſe & le Marquis de Villequier, qui l'aimerent tous deux avec ſi peu de jalouſie l'un pour l'autre, que bien loin de ſe quereller, ils vivoient dans la meilleure intelligence du monde, s'animant l'un l'autre à lui rendre leurs ſervices, & etant convenus de ne ſe diſputer leur Maitreſſe, qu'à force de ſe diſtinguer auprés d'elle par la delicateſſe de leurs manieres. Il porterent cette façon ſi nouvelle de ſe diſputer une Maitreſſe, juſqu'à chercher à ſe faire tuer pour elle, & tout le monde diſoit qu'au Siege de Dixmude, ils s'etoient piquez à qui des deux s'expoſeroit à plus de dangers. Villequier parut ſe laſſer le premier de ce genre de galanterie, & le Duc de Guiſe demeura ſeul à la continuer. Sa Maitreſſe ne le menagea pas tellement, qu'elle ne conçut l'eſperance d'etre aimée de Monſieur le Duc d'Orleans; & en effet il parut que ce Prince avoit du panchant pour elle, mais il eut encore moins de conſtance que Villequier, & s'etant attaché à une autre Fille de la Reine, le Duc de Guiſe n'eut plus de Rival. Ce fut en ce temps-là qu'il fit le

Voiage

Voiage de Rome ; & comme il n'avoit pour principal motif en se jettant dans Naples que de se mettre en droit d'epouser sa Maitresse, dés qu'il crut etre maitre de cette Ville, il envoia une Procuration pour l'epouser à la maniere des Souverains, c'est à dire par Procureur. On se mocqua de cette vanité, & aiant peu de temps aprés eté fait prisonnier, il fut obligé de remettre son Mariage à un autre temps. Sa Maitresse fut aimée pendant sa prison de Monsieur le Prince d..... mais voiant que ce Prince n'etoit pas d'humeur à l'aimer longtemps, elle eut l'habileté de se servir de son amour pour l'engager à solliciter la liberté du Duc de Guise : & en effet, on etoit persuadé que c'etoit par les sollicitations de ce Prince, que la Reine avoit obtenu du Roi son Frere, qu'on le renvoiat en France. Ce service avoit donné au Duc de Guise un attachement nouveau pour sa Maitresse, & il l'aimoit avec plus de passion que jamais, quand je pris la resolution d'apporter mes soins à m'en faire aimer. Ce fut l'inclination qui m'y determina, mais aiant cru entrevoir que cette Fille n'etoit pas si fort attachée au Duc, qu'elle ne fut capable de m'ecouter, je fus ravi d'avoir cette occasion de me venger de toutes les

ma-

malices qu'il m'avoit faites en Espagne.

Je ne tardai donc pas à lui declarer mon amour, & en aiant eté ecouté, ma vanité fut bien flatée, car enfin j'etois en tout fort inferieur au Duc de Guise, & rien ne me faisoit plus de plaisir que de penser qu'on me preferoit à un Rival de son merite & de son rang. Cependant j'etois encore la dupe de ma vanité. Cette Fille ne parut m'ecouter que pour mieux cacher une intrigue qu'elle avoit avec un homme qu'elle aimoit eperdument, & qui m'etoit autant inferieur que je l'etois au Duc de Guise. C'etoit un homme de famille bourgeoise, fils d'un Maitre des Comptes, & petit-fils d'un Voiturier d'Orleans, mais parfaitement bien fait, & qui n'avoit pour tout merite que sa bonne mine.

Je ne sçavois point qu'elle eut cette intrigue, & je n'avois garde de la deviner. Ce fut le Duc de Guise qui m'en parla le premier. Nous nous voiions souvent, & la connoissance que nous avions faite en Espagne nous avoit donné l'un pour l'autre cette assiduité qu'ont d'ordinaire des gens qui se sont veus en Païs Etranger, & qui se retrouvent dans leur Païs. Ce Duc me dit un jour par maniere de confidence, qu'il avoit decouvert que sa Maitresse aimoit

un

un homme à qui il vouloit faire donner les etrivieres. Comme je ne ſçavois rien de l'amour qu'elle avoit pour le Bourgeois dont j'ai parlé, je m'allai mettre dans l'eſprit que ce que le Duc de Guiſe me diſoit tomboit ſur moi, & que j'etois cet homme dont il parloit avec un ſi grand mepris. Je lui repondis fort ſechement que j'etois etonné qu'il parlat ainſi, & que celui qu'il menaçoit d'etrivieres, ſeroit peutetre un homme capable de lui apprendre à etre plus moderé.

Jamais perſonne n'a eté plus etonné que le fut le Duc de Guiſe, en me voiant repondre ſur ce ton là. Il me demanda à qui j'en voulois, & quel interet je prenois à un maraut. Comme je repondois toujours à ma penſée, je pris encore ces dernieres paroles pour moi, & continuant ſur le meme ton, je lui dis que je voulois le voir l'epée à la main, & que je lui montrerois qu'il n'etoit pas permis d'inſulter un Gentilhomme. Le Duc ſe prit à rire de toute ſa force, en me demandant ſi j'etois devenu fou. Je vis alors la faute que j'avois faite, & reconnoiſſant tout d'un coup que je m'etois trompé, je me mis à rire auſſi, & je lui dis que je n'avois parlé comme j'avois fait, que pour voir ce qu'il diroit. Cette repon-

reponſe ne le ſatisfit pas, & j'eus beau lui proteſter que j'avois parlé en riant, il me quitta ſans s'expliquer davantage.

Cette converſation perſuada au Duc de Guiſe que j'etois le confident de ſon Rival. Il le dit à mon Frere, qui m'en rendit compte, & qui m'apprit qui etoit celui dont le Duc avoit voulu me parler. Ainſi je me trouvai dans la ſituation du monde la plus bizarre & la plus triſte. Je vis que ma Maitreſſe aimoit un homme indigne d'elle, & que je paſſois pour le confident d'une intrigue ſi honteuſe. J'aſſurai mon Frere que je ne connoiſſois point du tout celui dont le Duc de Guiſe m'avoit parlé; que bien loin de favoriſer ſon amour, je ſerois le premier à vanger le Duc de ſon indigne Rival, & que s'il vouloit je me battrois contre lui. Mon Frere me repondit que c'etoit aſſez; qu'il detromperoit le Duc de Guiſe, & que pour moi je ferois bien de ne plus me meſler de tout cela, & de ne voir jamais ſa Maitreſſe. Comme je voulois diſſimuler, j'aſſurai mon Frere que je ferois ce qu'il vouloit. Je ne ſçai s'il ſe defia de ma conduite, mais dés le lendemain je receus ordre de me rendre à mon Regiment qui etoit en Flandre. Il fallut obeïr. Arras etoit aſſiegé par Monſieur le Prince,

& l'Armée du Roi s'assembloit pour tacher de faire lever le Siege. Je partis sans voir ni le Duc de Guise ni sa Maitresse, & j'avois tout le chagrin que je pouvois avoir de m'eloigner sans avoir pu ni detromper le Duc, ni me vanger de cette infidelle.

A peine fus-je arrivé à mon Regiment, qu'elle m'ecrivit une longue Lettre, par laquelle elle se plaignoit de moi, m'accusant d'avoir appris au Duc de Guise l'intrigue que j'avois avec elle; que ce Duc l'avoit insultée, & qu'elle etoit obligée pour se mettre à couvert de ses mauvais traittemens, de se refugier en Guienne chez une Parente; que j'etois seul la cause de tous ses malheurs; que cependant elle m'aimoit encore assez pour souhaiter de me voir, & que si j'avois quelque consideration pour elle, je ne l'abandonnerois pas, & la suivrois en Guienne, où elle alloit se rendre en prenant sa route par la Loire.

Cette Lettre me toucha, & je ne pus souffrir qu'elle m'accusat de l'avoir desservie auprés du Duc de Guise. Peu s'en fallut que je ne partisse sur le champ, mais enfin je voulus auparavant m'eclaircir sur l'intrigue qu'on m'avoit dit qu'elle avoit avec celui dont le Duc de Guise s'etoit plaint. Je lui mandai que je n'avois jamais parlé

parlé d'elle à ce Prince mais que s'il etoit mecontent, ce n'etoit que de l'intrigue qu'elle avoit avec un malheureux Bourgeois. Je lui nommois cet homme, & je lui rendois un compte exact de tout ce que j'en avois appris, l'assurant que si elle pouvoit se justifier sur cet article, je quitterois tout pour me rendre auprés d'elle.

Je ne receus point de reponse, & j'appris bientot surquoi rouloit le different qu'elle avoit eu avec le Duc de Guise. Ce Prince avoit surpris quelques Lettres de son Rival, & il n'avoit plus gardé de mesures. Non seulement il l'avoit maltraitée, mais il lui avoit meme fait un Procés en forme. Dans cette extremité elle avoit eu recours au Mareschal d.... & au Mareschal d..... ses anciens Amans, qui lui avoient donné une escorte pour se rendre en Guienne, l'aiant meme accompagnée une partie du chemin. L'attachement qu'elle avoit pour son Bourgeois, fut assez fort pour n'avoir pu s'en separer, & cet homme etoit à sa suite deguisé. L'amour du Mareschal d..... se ralluma pendant ce voiage, & comme elle lui avoit fait entendre que la jalousie du Duc de Guise ne rouloit que sur moi, ce Mareschal n'eut aucun soupçon de son veritable Amant qu'il voioit tous les jours sans

s'en

s'en defier ; mais enfin il fut detrompé, & aiant à son tour maltraité cette infidelle, elle fut contrainte de sortir de France, & de se retirer à Bruxelles. Le Duc de Guise de son coté monta sur l'Armée Navale, & alla assieger Castellamare dans le Roiaume de Naples.

On voit bien que cette Fille n'avoit voulu m'engager à la suivre en Guienne, que pour confirmer l'opinion qu'elle tachoit de repandre, que j'etois le seul Rival qui l'avoit brouillée avec le Duc de Guise, & tout cet artifice ne tendoit qu'à couvrir la vraie cause de sa brouillerie, & qu'à demeurer en possession de voir & d'aimer son veritable Amant. J'avois lieu d'etre persuadé que ce n'etoit qu'en cette veue qu'elle souhaittoit de m'attirer auprés d'elle, & j'avois du m'estimer heureux de me voir eloigné par mon devoir d'une si infidelle Maitresse ; mais il etoit dit que je serois toujours veugle & lache, & je ne pus resister aux lettres qu'elle m'ecrivit quand elle fut obligée de sortir de France. Je ne les receus qu'après la Campagne, dans laquelle il m'arriva une rencontre qui auroit dû me rendre encore plus sçavant que je ne l'etois sur les ecueils de la galanterie.

Jamais Campagne ne fut plus glorieuse.

Mon-

Monsieur le Prince fut forcé dans ses Lignes & contraint de lever le Siege. Monsieur de Turenne à qui la principale gloire de cette grande Action etoit deue, alla aprés la levée du Siege d'Arras, assieger le Quesnoi. Je le suivis, & nous etant rendus Maitres de cette Place, je passai dans l'Armée du Mareschal de la Ferté, qui tint la Campagne jusqu'à la fin de Novembre. Mon Frere fit le Siege de Clermont en Argaut sous les ordres de ce Marechal, & je fus commandé pour servir avec lui.

J'avois dans mon Regiment un vieux Capitaine, qui aiant eté longtemps Soldat, etoit enfin parvenu par ses services à avoir une Compagnie. C'etoit un assez bon Officier, & son age me donnoit pour lui une espece de distinction qui m'avoit gagné ses bonnes graces. Il m'avoit paru chagrin pendant toute la Campagne, & je lui en faisois souvent la guerre. Aprés la reddition de Clermont, les troupes etant sur le point d'etre envoiées en quartier d'hiver, ce vieux Capitaine me vint prier un matin de lui obtenir un Passeport pour se rendre en Espagne ou en Angleterre, ne pouvant, à ce qu'il me dit, demeurer en France sans courir le risque d'etre pendu, parce qu'il etoit poursuivi pour une affaire criminelle,

nelle, pour laquelle il n'y auroit point de remiſſion. Je le preſſai de me dire quel etoit le crime dont il etoit accuſé. Il s'en defendit longtemps, mais enfin il m'avoua qu'il avoit tué ſa femme; qu'il avoit eſperé d'abord que ce meurtre ſeroit inconnu, mais qu'un de ſes amis lui avoit mandé qu'on le cherchoit, & que meme Monſieur le Marechal devoit bientot recevoir l'ordre pour le faire arreter.

Je lui repondis qu'il feroit bien de ſe ſauver; qu'auſſi bien quand Monſieur le Marechal ne le feroit pas arreter, je l'obligerois de ſe defaire de ſa Compagnie, ne pouvant garder un homme qui avoit eté capable de faire une auſſi mechante action. Il me repondit que ſi je ſçavois pourquoi il avoit tué ſa femme je lui en ſçaurois bon gré, & que j'en aurois fait autant, ſi j'avois eté à ſa place. Cela me donna de la curioſité. Je le priai de me conter comment la choſe s'etoit paſſée. Il le fit, & je fus bien ſurpris d'apprendre que la femme qu'il avoit tuée etoit cette Maitreſſe de Monſieur de Cinqmars dont j'ai parlé, & que j'avois aimée il y avoit quatorze ou quinze ans, & qui n'avoit ſongé ſi ſouvent qu'à m'excroquer. Quoique ſa mort me fiſt pitié, je ne laiſſai pas d'excuſer un peu la bru-

brutalité du Capitaine, & de l'aider à se sauver. Voici ce qu'il m'apprit, & ce que j'ai entendu conter depuis avec encore plus de circonstances qu'il ne m'en dit, car la chose etoit publique à Paris quand j'y revins.

Cette Fille, de Maitresse de Monsieur de Cinqmars, etoit devenue la confidente de Mademoiselle de L..... Ce fut chez elle que Monsieur de Cinqmars connut celle-ci, & l'aiant trouvée beaucoup plus belle que l'autre, il ne fit pas difficulté de s'attacher à elle. Il appaisa cette premiere Maitresse à force de presens, & Mademoiselle de L..... etant moins interessée, sa Confidente profita aussi beaucoup de ses liberalitez, & comme je l'ai dit, elle etoit tres-riche quand Monsieur de Cinqmars mourut.

Elle n'etoit deja plus la Maitresse de Monsieur de Cinqmars dans le temps que je la connus, mais on se cachoit de moi à cause de ma jeunesse, & jamais Mademoiselle de L..... ne se trouvoit chez elle quand j'y etois. J'avois ignoré que Monsieur de Cinqmars eut une autre Maitresse, car c'etoit sans doute pour cela qu'on me laissoit une si grande liberté de la voir, & que mon Frere rioit toutes les fois que je lui en parlois. Comme l'interet etoit la passion do-

dominante de cette Fille, non seulement elle se borna à etre la confidente de sa Rivale sur le sujet de Monsieur de Cinqmars, mais encore elle la fut dans l'esperance que Mademoiselle de L..... conceut d'etre aimée d'un grand Ministre, & d'epouser un Controlleur General des Finances.

Je ne parlerai point de la premiere de ces deux esperances, & je croi que tout ce qu'on en a dit a eté imaginé par les ennemis du Cardinal de Richelieu; mais il est certain que la seconde auroit pu reüssir sans la perfidie de celle qui de Maitresse de Monsieur de Cinqmars etoit devenue confidente de Mademoiselle de L.....Cette Fille que l'interet avoit reduite à favoriser les amours de sa Rivale, n'eut pas de peine à les trahir quand elle y trouva son compte.

Ce fut elle qui, gagnée par les presens du Controlleur General, lui apprit l'intrigue de Mademoiselle de L..... avec un Conseiller du Parlement, & qui le rendit temoin oculaire de son infidelité. Mademoiselle de L... instruite de cette perfidie, rompit entierement avec elle, & elle trouva une autre amie plus genereuse dans Mademoiselle N..... qui etoit, comme elle est encore, la Fille du monde qui a le plus d'esprit.

Mademoiselle de L..... aiant donc rompu avec sa Confidente, & celle-ci n'aiant plus d'esperance d'augmenter ses richesses par des confidences si lucratives, pensa à se les assurer par un Mariage avantageux. Comme elle avoit eté fort decriée, & qu'elle vouloit d'ailleurs epouser un homme d'un rang distingué, elle ne trouva point de François sur qui elle put jetter les yeux; elle se maria avec le Comte d.... Parent du Roi de Dannemark, en qui elle trouva ce qu'elle cherchoit, c'est à dire un rang aussi distingué que devoit etre celui de la femme d'un Prince de sa qualité.

Elle ne vecut avec lui qu'un an ou deux, ne l'aiant point voulu suivre en Dannemark, où il se retira aprés avoir mangé une partie du bien de sa femme. Le desordre devint si grand dans ses affaires, qu'aprés le depart de son mari elle eut à peine dequoi entretenir un equipage. Elle se soutint quelque temps à credit, & enfin accablée de creanciers, elle ne trouva point d'autre ressource que de retourner à son premier metier, mais les temps etoient changez. On ne trouvoit plus ni d'Amans ni de Confidentes du caractere de Mr. de Cinqmars & de Mad. de L... & tout ce qu'elle put faire, fut de vivre au jour la journée, trainant par tout sa qualité

de

de Princesse Danoise, & n'imposant par cette qualité, qu'à celles des femmes de la Ville qui se croient honorées de voir quelquefois une Princesse chez elles.

Son mari qui avoit eté instruit de la vie qu'elle avoit menée avant leur mariage, ne voulut plus entendre parler d'elle; il travailloit meme à se faire demarier quand il mourut. Elle se trouva par sa mort en etat de penser à prendre un second Mari, & au lieu de ces vastes idées de Principauté, qui la premiere fois l'avoient determinée à se marier, elle ne chercha cette fois-ci qu'à trouver un homme qui la tirat de la necessité. Le vieux Capitaine dont j'ai parlé en etoit devenu fort amoureux. Quoi qu'il n'eut pas de bien, il vivoit pourtant avec une telle œconomie qu'il etoit souvent en etat de lui preter de l'argent, & ce pauvre homme s'etoit reduit à ne vivre presque que de tabac & d'eau de vie pour avoir dequoi nourrir sa Maitresse. Si-tot qu'il fut Capitaine, il lui proposa de l'epouser. Elle y consentit, à condition que le mariage seroit caché. Il accepta la condition, se dedommageant par la gloire de passer pour son Galant, de ce qu'il ne pouvoit jouir de celle de passer pour son Mari. Aprés qu'il l'eut epousée, il s'apperceut qu'elle n'etoit pas d'humeur

à se contenter du peu de secours qu'elle recevoit de la frugalité de son mari, & qu'elle y joignoit encore ceux qu'elle retiroit de son propre sçavoir faire.

Pour etre plus seur de son infidelité, il se deguisa, & prenant le train & toutes les apparences d'un homme de la premiere qualité, il alla trouver en cet equipage une de ces femmes qui se melent d'abreger les formalités de l'amour, en procurant des rendez-vous aux Amans. Cette entremetteuse, trompée par l'apparence, persuada aisement à sa femme ce qu'il souhaittoit, en lui disant qu'un Seigneur d'un rang distingué mouroit d'envie de la voir. Elle vint au rendez-vous, & son mari croiant qu'il n'en falloit pas davantage pour la convaincre de la vie dont il l'accusoit, lui passa son epée au travers du corps.

Ce fut la destinée de cette malheureuse creature, qui d'ailleurs ne manquoit pas de merite & d'esprit, & j'avoue que j'en eus d'autant plus de pitié que je l'avois autrefois aimée de bonne foi. Je blamai fort le Capitaine de sa brutalité, & je ne pouvois m'empecher de rire, quand parmi les principales raisons qu'il alleguoit pour justifier qu'il avoit eu raison de la tuer, il me disoit que rien ne lui tenoit plus au cœur que d'avoir

d'avoir si long-temps jeuné pour lui faire des presens.

Je receus au retour de la campagne la lettre dont j'ai parlé, par laquelle la Maitresse que j'aimois alors me mandoit qu'elle etoit à Bruxelles, & qu'elle souhaittoit passionnement de me voir. Sa lettre etoit si tendre & si touchante, que j'eus la foiblesse de la relire plus de cent fois, & enfin j'allai me mettre dans l'esprit qu'il falloit qu'elle m'aimat de bonne foi pour m'ecrire de la sorte. Il ne me restoit de scrupule à son egard que sur ce que l'on m'avoit appris de son attachement pour le Bourgeois qui l'avoit brouillée avec le Duc de Guise; mais comme je voiois cet homme à Paris qui sembloit ne prendre plus aucun interet en elle, je m'imaginai que tout ce qu'on m'en avoit mandé pouvoit etre faux. J'affectai pour m'en eclaircir de voir M. le Marechal d..... qui l'avoit conduite en Guienne, & l'aiant mis sur son chapitre, il m'assura que tous ces bruits etoient sans nul fondement, & que si cette Fille aimoit quelqu'un, ce n'etoit que moi. Non, me dit ce Marechal en m'embrassant, elle n'a de vraie passion que pour vous, & c'est à vous qu'elle nous a tous sacrifiez. Ces paroles acheverent de m'aveugler, & ne soupçonnant point que

ce Marechal m'eut parlé ainſi par pure malice, ce qui pourtant etoit vrai, je me crus le bienheureux favori de cette perfide, & je reſolus dés ce moment de la ſuivre à Bruxelles.

Je ne comprens pas moi-meme comment tant d'experiences ne m'avoient pas plus ſervi à eviter de pareils panneaux, & je ſuis aſſuré que ceux qui liront ces Memoires me prendront pour un imbecille d'avoir eté ſi ſouvent la dupe des femmes. Je ſouhaitte qu'ils ſoient moins imbecilles que moi, & que leur eſprit leur ſerve dans des occaſions où l'eſprit aprés tout ne ſert de guere, & où l'on ſe livre avec tant de groſſiereté, ou à la vanité, ou à l'amour. Peutetre ne ſuis-je pas le ſeul homme que ces paſſions ont rendu aveugle, & que beaucoup d'autres ſe reconnoitront dans la peinture ſincere que je fais ici de moi.

Je crus donc que je devois aller à Bruxelles, & pour me diminuer à moi-meme la honte & l'imprudence de ce voiage, je reſolus de n'etre que trois ſemaines hors de Paris, & de m'en revenir ſitot que j'aurois ſeulement vu ce que faiſoit ma Maitreſſe. Qu'eſt-ce, me diſois-je à moi-meme, qu'un voiage de trois ſemaines? Perſonne ne le ſaura, & j'aurai eu le plaiſir de marquer au moins

à

à une fille que j'aime, que je suis seul digne d'etre aimé d'elle.

Je fis semblant que ma presence etoit necessaire à une terre que j'avois à cinquante lieuës de Paris où je n'avois jamais eté, & dont je touchois fort peu d'argent. Mon frere approuva fort que je prisse ce petit soin, & il me loua sur l'application que j'avois à mes affaires, pendant que dans le cœur je ne pensois qu'à suivre un entetement capable de les ruiner. Je partis, & aiant envoié mes gens m'attendre à ma terre, je me rendis en poste à ..... où par le moien du Gouverneur qui etoit mon ami, il me fut aisé de passer *incognito* à Bruxelles.

Comme j'avois resolu de n'etre pas longtems à ce voiage, & que d'ailleurs j'avois mille raisons, supposé que je vouluſſe revenir en France, de vouloir eviter d'etre vu de Mr. le Prince, je m'avisai, pour mieux me cacher, de faire semblant d'etre un domestique du Duc de Lorraine. Ce Duc avoit eté arreté par l'Archiduc, & envoié dans la Citadelle d'Anvers où il etoit encore. Le pretexte qu'on avoit pris pour l'arreter, etoit qu'il autorisoit les ravages que ses troupes faisoient par tout; mais dans le fonds, on ne l'avoit arreté que parce qu'on craignoit, ce qui arriva depuis, qu'il ne cedat ses Etats à la France.

Je fis donc croire à un Bourgeois de Bruxelles chez qui j'allai loger, que j'appartenois à ce Duc, & que j'etois à Bruxelles pour voir de sa part une Dame qu'il aimoit. Le Bourgeois me demanda si ce n'etoit pas celle qui depuis quelque tems etoit arrivée de France. Ce fut justement ma Maitresse que ce Bourgeois me nomma. Je lui dis que c'etoit elle-meme pour qui le Duc de Lorraine m'envoioit, & ce bon Flamand me repondit que c'etoit conscience qu'un aussi brave homme que le Duc de Lorraine se fut attaché à une Diablesse qui avoit autant d'Amans qu'elle voioit d'hommes; que depuis la prison du Duc de Lorraine, elle avoit une intrigue avec le Comte de Bouteville, & que celui-ci n'avoit fait que succeder à Mr. le Prince, comme Monsieur le Prince avoit succedé à un Espagnol; que tout le monde croioit que la jalousie de cet Espagnol, qui etoit tout puissant auprés de l'Archiduc, avoit eté la principale cause de l'empriſonnement du Duc de Lorraine.

Je laissai causer ce Flamand tant qu'il voulut, & tout ce qu'il m'apprit ne servit qu'à augmenter le desir que j'avois de voir ma Maitresse. A la verité, il me sembla que je ne souhaittois de la voir que pour la confondre mieux. Je priai mon Hote de la chercher,

cher, & de lui dire qu'un Gentilhomme du Duc de Lorraine etoit à Bruxelles pour lui rendre des lettres de la part de son Maitre. Elle repondit qu'il n'avoit qu'à le faire venir le lendemain, & qu'elle le verroit à dix heures du matin. J'attendois avec une extreme impatience l'heure marquée; mais dés sept heures du matin on vint m'arreter de la part de l'Archiduc. Ceux qui m'arreterent me dirent, que l'Archiduc aiant appris que j'etois au Duc de Lorraine, vouloit bien me renvoier à mon Maitre, qui pourroit avoir besoin de moi, & qu'on alloit me conduire surement auprés de lui.

Je pensai me decouvrir; mais faisant reflexion que ce seroit peutetre encore pis, je continuai à faire semblant d'etre en effet domestique du Duc de Lorraine, & je demandai seulement qu'il me fut permis de voir un moment une Dame pour laquelle mon Maitre m'avoit envoié à Bruxelles; que c'etoit une affaire de pure galanterie, & que meme je ne parlerois à cette Dame qu'en presence de temoins. On me repondit qu'on alloit voir si cette grace me pouvoit etre accordée, & une heure aprés on vint me prendre pour me conduire chés elle.

Pour comprendre ceci, il faut sçavoir, que dés que le Flamand eut dit à la personne

que je cherchois, qu'un domestique du Duc de Lorraine demandoit à la voir, cette fille qui vouloit deguiser à l'Espagnol, dont elle etoit aimée, l'attachement qu'elle avoit pour le Comte de Bouteville, resolut de se servir de cette occasion pour paroitre lui faire un sacrifice du Duc de Lorraine. Elle fit donc dire à l'Espagnol, que pour lui marquer qu'elle n'aimoit que lui seul, elle l'avertissoit qu'un Gentilhomme du Duc de Lorraine etoit à Bruxelles. L'Espagnol à cet avis obtint de l'Archiduc que l'on m'arretat, & qu'on me renvoiat auprés de mon Maitre. On alla lui dire que tout decouvert que j'etois, je demandois encore à voir celle pour qui on m'avoit envoié, & cet homme voulant savoir comment je parlerois & comment sa Maitresse me repondroit, m'accorda ce que je demandois, esperant apparemment gouter encore mieux par cette entreveue la gloire du sacrifice dont on le flatoit.

Je fus donc conduit chés elle, & l'Espagnol voulut etre temoin de ma visite. Je la trouvai seule avec lui, & dés que je fus entré, tout le monde se retira. Elle fut extremement surprise de me voir ; mais l'Espagnol, & moi, nous le fumes encore davantage. C'etoit le meme Espagnol dont j'ai parlé sous le nom de Manrique, & qui avoit

avoit juré ma mort lorſque je quittai Madrid.

Sitot qu'il m'eut apperçu, il regarda ſa Maitreſſe en paliſſant, & elle rougiſſant de ſon coté s'apperçut de ſa paleur, & ne ſceut qu'en croire. Pour moi, je palis, je croi, & je rougis ſucceſſivement. Ce fut une vraie ſcene de Comedie, & quand je m'en ſouviens encore, j'ai de la peine à ne pas rire. Mais j'avoue, que pour lors je n'en eus aucune envie, & que je commençai à craindre tout de bon. Je pris pourtant tout d'un coup la reſolution de me tirer de ce mauvais pas par une defaite qui me vangeroit en meme tems de cette perfide, & qui me tireroit des mains de l'Eſpagnol. Si j'euſſe eu le tems de deliberer, j'aurois eu peine ſans doute à prendre le parti que je pris; mais je ne penſai alors qu'à me tirer d'un peril où je voiois bien que ma Maitreſſe ne meritoit pas que je me fuſſe expoſé pour elle.

Seigneur, dis-je, en adreſſant la parole à Manrique, c'eſt vous-meme que je cherchois & je n'ai demandé à voir Mademoiſelle que parce que je ſçavois bien que je vous verrois auprés d'elle. J'ai voulu reparer les chagrins que je vous ai donnez à Madrid en vous rendant ici un ſervice eſſentiel. Ce ſervice, c'eſt que je vous avertis qu'on vous

trompe, & moi auſſi. La Perſonne que vous voiez eſt indigne de l'attachement de gens faits comme vous & moi. En meme temps qu'elle vous ecoute, elle m'ecrit les lettres du monde les plus tendres; mais elle ne nous amuſe l'un & l'autre, que pour nous rendre les dupes de l'intrigue qu'elle a avec le Comte de Bouteville.

Quand j'eus achevé ces paroles, l'Eſpagnol regarda ſa Maitreſſe en mettant la main ſur la garde de ſon epée, & quoi qu'elle eut lieu de croire qu'il ne faiſoit cette action que par un geſte Eſpagnol, elle ſe mit à crier comme ſi on l'eut deja poignardée. Ses femmes accoururent à ſes cris. Elle leur dit, en montrant l'Eſpagnol, que cet homme la vouloit aſſaſſiner. Ses femmes ſe jetterent ſur lui. Je crus devoir faire comme elles, & pendant qu'elles le tenoient à la gorge, je me ſaiſis de ſon epée, car on m'avoit oté la mienne quand on etoit venu m'arreter.

Dés que ma Maitreſſe vit que j'avois l'epée de cet homme, elle parut ſe raſſurer, & aiant commandé à ſes femmes de barricader ſa chambre afin que perſonne n'entrat, elle me prit l'epée, & elle en donna un coup à l'Eſpagnol qui tomba à demi mort. Cet homme hurloit entre les

mains.

mains de trois femmes de chambre, qui lui tenant le pied sur la gorge l'empechoient de se relever, pendant que leur Maitresse cherchoit encore à lui donner d'autres coups d'epée.

Cependant ses gens qui entendoient ce tumulte, s'efforçoient d'enfoncer la porte. *Me croiant perdu s'ils entroient, je me jettai dans la garderobe où heureusement je trouvai un escalier qui me donna le moien de m'echapper sur les tuiles; mais etant trop exposé dans un azile si mal seur, je redescendis le meme escalier, & j'y rencontrai une des femmes de chambre qui avoient terrassé l'Espagnol. Elle me dit que le danger etoit passé: que cet homme avoit eté remis entre les mains de ses gens, & que sa Maitresse se disposoit à aller s'en plaindre à Monsieur le Prince & à l'Archiduc, ausquels elle avoit deja envoié dire qu'on etoit venu chez elle pour l'assassiner; que cependant je me gardasse bien de paroitre, & qu'elle alloit me cacher en un lieu où l'on ne me trouveroit pas. Elle me conduisit aussi-tot dans une cave où je me laissai enfermer.

J'y demeurai tout le reste du jour, ne sçachant comment tout ceci se termineroit, & je n'ai de ma vie passé une si triste journée. Les choses reüssirent mieux que je ne pensois.

ſois. Ma Maitreſſe alla chez Monſieur le Prince qui la mena chez l'Archiduc. Elle leur dit que cet Eſpagnol etoit venu chez elle le matin pour lui faire violence, & que par le ſecours de ſes femmes elle avoit trouvé le moien de lui arracher l'epée qu'il avoit levèe ſur elle, dont elle l'avoit bleſſé. Elle ne fit aucune mention de moi, & l'Eſpagnol eut beau dire que c'etoit un Domeſtique du Duc de Lorraine, ſon mortel ennemi, qui l'avoit aſſaſſiné; on prit tout ce qu'il dit pour une des reveries que cauſe une groſſe fievre dans laquelle il tomba dés qu'il eut eté reporté chez lui. Cette avanture fit beaucoup de bruit, & tout le monde loua le courage d'une Fille, qui aidée de ſes ſeules femmes avoit ſi genereuſement reſiſté à la violence d'un brutal. L'Archiduc promit à Monſieur le Prince toute la ſatisfaction qu'il pouvoit ſouhaitter. Cette Fille fut remenée chez elle comme en triomphe, & tout le reſte du jour elle fut viſitée de toutes les femmes, & de tout ce qu'il y avoit d'hommes de qualité à Bruxelles.

Elle apprit où j'etois, & quoiqu'elle dut etre outrée du diſcours que j'avois tenu à l'Eſpagnol, cependant la curioſité de ſçavoir par quelle avanture j'etois à Bruxelles l'em-

l'emporta sur son depit, & dés qu'elle se vit seule, elle commanda qu'on me fit sortir de ma cache, & qu'on m'amenat dans sa Chambre. Je lui dis que je n'etois venu à Bruxelles que parce qu'elle m'avoit prié d'y venir, mais qu'aiant eté informé de ses intrigues, je n'avois pu m'empecher de lui faire les reproches dont elle se plaignoit. Je lui appris en meme temps une partie des demeslez que j'avois eus à Madrid avec Manrique.

Elle pleura beaucoup sur la mauvaise opinion que j'avois d'elle, me jurant qu'elle n'avoit de veritable passion que pour moi. Je fus encore attendri par ses larmes, & nous eumes bientot fait la paix. Elle me dit qu'aprés l'avanture qui venoit d'arriver elle ne pouvoit rester à Bruxelles, parce que, quelque promesse que l'Archiduc lui eut faite, elle devoit se defier des Espagnols, qui tot ou tard lui feroient un mauvais parti; que cependant il ne falloit pas que je parusse, que je devois partir dés la nuit meme, & tacher de sortir de Bruxelles, me donnant sa parole qu'elle ne tarderoit pas à me suivre; qu'elle avoit appris que le Duc de Guise avoit une nouvelle Maitresse, & que quand cela ne seroit point, elle ne croioit pas qu'il dût revenir sitot, & qu'enfin elle ne craignoit

rien

rien de sa part, aiant assez d'amis qui prendroient son parti, en cas qu'il voulut continuer à la persecuter.

Je crus tout ce qu'elle voulut me dire, ou du moins je fis semblant de le croire, car j'avois une extreme envie d'etre en France, & je me repentois bien d'un voiage si malheureux. Cependant quelque impatience que j'eusse de partir, je fis reflexion que ce seroit encore m'exposer que de vouloir sortir de Bruxelles sans Passeport. Nous raisonnames longtems sur le moien d'en avoir un, & enfin nous resolumes que je resterois encore un jour caché chez elle, pendant lequel elle persuaderoit à Monsieur le Prince, qu'il etoit bon qu'elle ne restat pas plus longtems à Bruxelles, & que ce Prince obtiendroit des Passeports pour elle & pour ses gens, à la faveur desquels je pourrois m'evader.

Tout reüssit comme nous le souhaittions, & dés le lendemain elle eut tous les Passeports qu'elle voulut. Je me deguisai en Muletier, & je sortis de Bruxelles conduisant deux Mulets, sur lesquels elle avoit chargé une partie de son bagage. J'arrivai en cet equipage à .... avec le seul Valet de Chambre que j'avois mené, qui conduisoit un des Mulets, & qui n'etoit pas plus habile que moi

moi à gouverner ces opiniatres animaux qui exercerent notre patience. Il y en eut un qui se jetta dans un bourbier, & qui secoua tout le bagage dont il etoit chargé. Nous eumes une peine extreme à l'en tirer & à le recharger. Parmi les hardes qui tomberent avec lui, il y eut une petite Cassette en maniere d'ecritoire toute fracassée. Je la ramassai, & je fus obligé de la porter sous le bras, jusqu' à ce que nous fussions arrivez à .... Cette Cassette etoit pleine de Lettres, dont la lecture me servit d'occupation toute la soirée que je passai dans l'Hotellerie, où j'avois ordre de laisser les Mulets & le bagage, car je ne voulus point me faire connoitre au Gouverneur, & je pris la Poste à minuit emportant les Lettres avec moi.

J'arrivai deux jours aprés à la Terre où j'avois envoié mes gens, qui commençoient à etre fort en peine de moi. J'y passai deux jours, & je revins à Paris trois semaines aprés que j'en etois parti, sans que mon frere ni personne eut le moindre soupçon du voiage que j'avois fait à Bruxelles. Je me trouvai parfaitement guery de l'amour qui m'avoit fait entreprendre ce voiage, & jamais je n'avois eté plus persuadé que je ne m'engagerois de ma vie en aucune passion capable de m'aveugler encore. Je benis Dieu mille fois

d'etre

d'etre sorti de Bruxelles aussi heureusement que j'avois fait, & d'avoir trouvé dans les Lettres qui m'etoient tombées entre les mains, de nouveaux motifs, pour eviter à l'avenir les folies que je me reprochois.

Ces Lettres etoient presque toutes du Bourgeois, qui avoit brouillé ma Maitresse avec le Duc de Guise, & le Marechal d . . . . . & par la maniere dont elles etoient ecrites, on pouvoit aisément juger que cet homme etoit mieux que personne dans son cœur. Il y en avoit une d'une datte fort recente, par laquelle il lui mandoit qu'il etoit malade, & la prioit de faire toutes choses pour revenir à Paris. Je crus que c'etoit ensuite de cette Lettre qu'elle m'avoit dit qu'elle ne pouvoit rester à Bruxelles, & je jugeai que la maladie de son Bourgeois avoit plus de part au retour qu'elle meditoit, que la crainte des Espagnols.

Tout cela acheva d'eteindre mon amour, & rien ne me prouva mieux mon changement pour elle, que l'indifference avec laquelle j'appris ce qu'elle etoit devenue depuis mon depart. Le Comte de Bouteville ne consentit point qu'elle revint en France. Elle eut beau dire que son bagage etoit parti, on renvoia aprés les Mulets qu'on fit revenir, & comme elle ne trouva plus la

Cas-

Cassette où etoient ses Lettres, elle jugea que je m'en etois saisi, & ce fut encore ce qui la fit resoudre de rester en Flandre.

Cependant comme elle craignoit quelque piece de la part de l'Espagnol qu'elle avoit blessé, elle quitta Bruxelles. Bouteville la cacha quelque tems à Anvers, ensuite il la mena à la Haie, où elle fut aimée du Rhingrave. Cette galanterie la brouilla avec Bouteville, & la maladie de son Bourgeois s'augmentant, elle revint à Paris pour le voir. J'eus la generosité de lui renvoier ses Lettres & de lui parler, quand je la trouvois quelque part, comme si je ne l'eusse jamais aimée. Elle en usa de son coté à peu prés de la meme maniere, & elle fit par depit ce que je faisois par raison. Enfin son depit cessa, & elle parvint à mon egard au point où j'en etois au sien; car il n'y a point de passion ni de sentiment qui ne change, & qui ne finisse quand on le veut fortement.

On n'a pas la meme force pour se garantir d'une passion nouvelle, que pour en oublier une ancienne; & dés que je fus gueri de celle dont je viens de parler, je m'engageai encore une fois. A la verité pendant un an ou deux, mes engagemens eurent moins de violence, & furent meme d'une autre nature que ceux que j'avois eus jusques-là; mais ils

ils ne laisserent pas de me donner encore de nouvelles lumieres sur le caractere des femmes.

Je me trouvai un jour à une Assemblée qu'une femme de qualité faisoit de tems en tems, pour une pauvre Communauté de la campagne, qu'elle avoit prise sous sa protection. La coutume etoit de faire une Queste, & cette Dame se servoit pour cela des plus jolies personnes qu'elle pouvoit trouver. C'etoit moins pour l'amour des Pauvres qu'on alloit à ses Assemblées que pour les Questeuses, mais les Devotes de profession ne se soucient pas par quels motifs on fasse l'Aumone, pourvu qu'elles s'en attribuent la gloire.

La Dame dont j'ai parlé avoit ce jour là choisi une Quêteuse qui me plut extremement. C'etoit une de ses nieces, agée de dix-sept ou dix-huit ans, qui sans etre regulierement belle, avoit tout ce qu'on peut souhaiter pour plaire. Sa taille etoit extremement fine, & tant de vivacité & d'agrement etoit repandu dans toute sa personne, que je me sentis touché pour elle. Je trouvai le moien de lui parler, & son esprit me toucha encore plus que sa beauté. Elle l'avoit trés-delicat, & je crus meme qu'elle l'avoit solide: car dés les premieres converfa-

sations, elle me parut assez au-dessus de la bagatelle, dans laquelle donnent presque toutes les personnes de son age & de son sexe. Je m'apperçus que son esprit etoit deja aussi cultivé qu'il pouvoit l'etre, & qu'elle avoit du gout pour toutes choses. Cette qualité etoit un grand merite auprés de moi, car malgré ma dissipation & mon peu de conduite, j'avois toujours gardé du gout pour les ouvrages d'esprit, & excepté la galanterie, rien ne m'occupoit plus agreablement que la Lecture & l'Etude. La personne dont je parle avoit encore une qualité qui la rendoit fort aimable; c'est qu'elle chantoit parfaitement bien.

Je resolus donc de l'aimer. Elle logeoit en ce temps-là chez sa Tante. Je trouvai des pretextes pour aller chez cette Dame, & en peu de temps etant devenu de ses amis, j'eus occasion de voir presque tous les jours la personne que j'aimois. Je ne tardai pas à lui declarer mes sentimens. Elle y repondit de maniere à me persuader que je ne lui etois pas indifferent; & en effet, dés la seconde ou la troisieme fois que je la vis, je jugeai, ou qu'elle m'aimoit deja, ou qu'elle ne seroit pas long-tems sans m'aimer; mais ces belles esperances furent d'abord renversées. Elle alla se mettre dans l'es-

l'esprit que sa Tante vouloit m'aimer. Elle avoit de grandes raisons de ne lui pas donner d'autres mecontentemens, que ceux qu'elle lui avoit deja donnez sans y penser. Cette Dame, naturellement jalouse, accusoit son Mari d'avoir du gout pour sa Niece, & dans cette pensée elle en usoit fort mal avec elle. Elle de son coté vouloit menager l'esprit de sa Tante, & s'etant imaginé que cette Tante me regardoit de bon œil, non seulement elle ne voulut plus m'ecouter, mais elle commença à se defier de moi. Cela me mit fort mal à mon aise, car ses defiances etoient fondées sur une pure imagination. Sa Tante avec laquelle elle me croioit en bonne intelligence, paroissoit effectivement avoir de l'attachement pour moi, mais outre que je n'avois pour elle aucune inclination, il etoit vrai que tout l'attachement de cette Dame ne consistoit, qu'en ce qu'elle me trouvoit plus commode qu'un autre pour tenir ma place au jeu, car quoique devote elle aimoit le jeu, & c'etoit sa grande passion. Cependant comme elle me cherchoit par tout, & qu'elle m'appelloit souvent chez elle, on jugea qu'elle en usoit ainsi, parce que nous etions bien ensemble, & cette imagination me fit perdre une Maitresse qui me paroissoit si digne de moi.

moi. Je ne pouvois remedier à ſes defiances qu'en ceſſant de voir ſa Tante, mais auſſi en prenant ce parti-là, je m'otois l'occaſion de la voir elle-meme, & je l'aimai aſſez pour preferer le plaiſir de la voir tous les jours, à celui de lui oter les imaginations qui l'avoient prevenue contre moi. D'ailleurs, je ne me croiois pas aſſez bien auprés d'elle, pour eſperer qu'elle penſeroit à moi dés qu'elle ne me verroit plus.

Je continuai donc à voir ſa Tante, & comme je la voiois ſouvent auprés d'elle, je m'accoutumai en apparence à ne recevoir d'elle que des honnetetez generales, dont j'enrageois dans le cœur. Il y avoit des tems où je croiois la haïr de ce qu'elle me connoiſſoit ſi mal; mais enfin je l'aimois toujours, quelque peu de juſtice qu'elle me rendit. Je dis qu'elle me rendoit peu de juſtice, car quand il auroit eté vrai que ſa Tante m'eut aimé, elle devoit m'eſtimer aſſez pour etre perſuadée, que je n'aurois jamais eté capable de la deſſervir auprés d'elle.

Je ne ſçai ſi elle m'a rendu plus de juſtice dans la ſuite, du moins elle a pu s'appercevoir que je n'ai jamais perdu d'occaſion de lui faire plaiſir. Ce fut meme en partie

tie pour avoir lieu de lui en faire, que je conservai la connoissance de sa Tante. Mais aprés tout comme nous n'agissions point de concert, elle ne retiroit pas de mes conseils & de mes soins, autant d'avantage qu'elle en auroit pu retirer, & j'eus le chagrin de voir que faute de s'etre fiée à moi, elle devint la victime de la jalousie de la femme, & la dupe de la passion du Mari. Cet homme sur la protection duquel elle avoit compté, n'eut pas le courage de la deffendre, comme il auroit dû, des mauvais traitemens de sa femme, ni de lui rendre tous les services qu'elle avoit lieu d'en attendre, & qu'elle auroit sans doute reçus de moi. Ainsi par un mal entendu, elle tomba, en ne voulant pas m'aimer, dans des inconveniens plus facheux que ceux qu'elle craignoit en m'aimant.

Pendant que j'aimois cette Fille, & que je voiois la Dame chez qui elle logeoit, je connus plusieurs de ces Dames de qualité, qui se melent à Paris de vacquer aux bonnes œuvres, & de faire une profession particuliere de devotion. Comme je m'accommodois aisement au genie de ceux avec qui je me trouvois, & que d'ailleurs je n'avois pas encore oublié tout ce que j'avois appris en Sorbonne, pendant que j'etois Abbé; je parlois de Religion avec les Devotes tou

tout autant qu'elles vouloient, & par les belles maximes de Morale qu'elles m'entendoient debiter, je leur faisois souvent croire que j'etois homme de bien, & entendu dans la spiritualité.

Une de ces Devotes, femme tres-riche, & d'un rang fort distingué, parut touchée de ma Morale, & me pria d'aller la voir, aiant à me consulter, à ce qu'elle disoit, sur des cas de conscience, que personne encore n'avoit pu lui resoudre. Je ne pus m'empecher de rire en moi-meme, de voir une Dame de ce rang choisir un Cavalier pour debroüiller sa conscience; mais je fus charmé de ce nouvel emploi, & je pensai dans le moment tout ce qui arriva dans la suite.

Cette Dame etoit la femme du monde la mieux faite. C'etoit un air & un port de Reine, & personne dans sa jeunesse n'avoit eu une plus grande reputation de beauté & de galanterie. Elle avoit alors prés de quarante ans; mais elle etoit encore assez belle pour exciter des passions, & j'avoüe que j'en conçus une tres-forte pour elle, dés qu'elle m'eut dit qu'elle vouloit me consulter.

Ce ne fut donc point par l'etude des Casuistes que je me disposai à cette direction; ce fut par tous les soins que je pus prendre de mon ajustement. Je me rendis chez elle avec

un habit magnifique. Elle avoit pris les mêmes soins de son coté; sa propreté & sa magnificence ne le cedoient point à la mienne, & jamais assurement conference spirituelle ne fut preparée de meilleur air.

J'eus lieu de croire en la voiant si parée qu'elle oubliroit le pretexte, sous lequel elle m'avoit fait venir; mais je fus bien etonné de la voir commencer par m'expliquer l'embarras extreme que lui donnoit un Directeur, qu'elle soupçonnoit d'avoir de l'attachement pour elle, & je fus encore plus surpris quand elle m'eut dit que ce Directeur etoit Curé d'une de ses Terres, où elle avoit coutume de passer une partie de l'année; c'est à dire Curé de Village, Fils d'un Païsan, & homme de la plus affreuse figure qui fut jamais.

Je lui demandai quelle preuve elle avoit de l'attachement qui causoit son embarras, & pour reponse elle me fit voir trois ou quatre Lettres de ce Curé. De la maniere que ces Lettres etoient ecrites, je vis bien que c'etoit-là un cas de conscience, qui etoit plus du ressort d'un Cavalier que d'un Theologien: car jamais passion ne fut exprimée avec moins de precaution que celle que ce Curé lui marquoit. Je lui repondis que j'etois assez savant pour decider que cet homme etoit amoureux d'elle. Ah! reprit-elle, je

je m'en ſuis toujours bien doutée, & je ſuis ravie d'avoir là-deſſus le temoignage d'un habile homme. Mais, Madame, lui dis-je, ma ſcience va encore plus loin, & j'ai aſſez etudié les matieres ſur leſquelles vous me conſultez pour voir que non-ſeulement cet homme vous aime, mais auſſi que vous l'aimez, car jamais un homme comme lui vous auroit-il ecrit de la ſorte, ſi vous ne lui en aviez donné lieu? Elle rougit à ces paroles, & s'ecriant tout à coup! ah, dit-elle, que je ſuis charmée de votre penetration, & que je me ſçai bon gré d'avoir choiſi en vous un homme qui a plus de lumiere qu'aucun autre! Je voi, continua-t-elle, que rien ne vous eſt caché, & que vous avez deviné ce que je n'aurois jamais oſé vous dire. Eſt-il poſſible, lui repondis-je, que vous aiez eté capable d'un pareil attachement, & aſſez aveugle pour n'en pas faire ſcrupule? Ce n'eſt, dit-elle, que parceque j'en fais ſcrupule, que j'ai voulu vous conſulter. Il y a long-tems que cela me deplait, & que je voi bien que le commerce que j'ai avec cet homme, reſſemble à une paſſion, mais comme il eſt homme de bien, & qu'il n'y penſe point de mal, j'ai toujours diſſimulé.

Ce diſcours me ſurprit au delà de tout ce que je puis dire, car enfin la perſonne qui

me parloit n'etoit ni folle ni imbecille, & j'avois peine à croire qu'elle ne fut pas l'une & l'autre. Je ne savois pas encore dequoi sont capables les consciences trompées, qui se livrent à un Scelerat, couvert du manteau de la direction.

J'eus pitié de cet aveuglement, & prenant un ton auquel je ne m'etois pas preparé, je lui dis qu'elle etoit obligée en conscience, non seulement de n'avoir plus de commerce avec cet homme, mais encore de le faire sortir de ses Terres. Mais, me dit-elle, il ne s'est jamais rien passé entre lui & moi, & tout cela s'est terminé à des Lettres & à de petits soins.

Ce fut alors que je parlai en vrai Directeur, & que je lui expliquai qu'il ne falloit pas attendre à faire scrupule d'une passion, qu'elle eut eclaté par des dereglemens grossiers. C'est à dire que tout profane que j'etois, je lui appris ce que tant de Directeurs laissent ignorer à leurs Penitentes; à savoir, que les attachemens sont criminels dés qu'ils occupent le cœur, & que la devotion qui leur sert d'occasion ou de pretexte, est une veritable hipocrisie.

J'avoue que comme j'aimois cette Dame, j'aurois eu de la peine à lui parler de la sorte, si je n'avois eu une jalousie qui alloit jusqu'à l'in-

l'indignation, de l'attachement dont je la trouvois capable; & c'eſt ainſi que quelque amateur que l'on ſoit de la verité & de la droiture, on a beſoin quand on aime, d'etre animé de quelque ſecret intereſt, pour dire de certaines veritez.

Je ne ſai ſi elle s'apperçut de ma jalouſie, ou ſi la profeſſion qu'elle faiſoit d'etre devote, lui donna un nouveau gout pour un homme dont les ſentimens etoient ſi ſaints; mais il eſt certain que depuis cette converſation, elle fit tout ce qu'il falloit pour me perſuader que j'etois aimé.

Elle commença par imaginer cent jolies manieres de me faire des preſens. Elle ne laiſſoit paſſer aucun jour ſans s'informer de ma ſanté, ou ſans m'envoier chercher, & j'aurois, je croi, preferé la fonction qu'elle ſembloit me donner de ſon Directeur, à tout autre emploi, ſi la mode eut eté en ce tems-là d'avoir des Directeurs de ma profeſſion; mais je ne pus m'accommoder de cette hipocriſie, & n'oſant auſſi dementir la Morale que je lui avois prechée, je vis bien que je devois l'eviter, & chercher pour Maitreſſes des perſonnes qui ne me reduiſiſſent point à les tromper.

On ſera etonné de ma bonne foi, ſur tout en un temps où tant d'hiſtoires qui ont eclaté

dans le monde, ont appris que la devotion peut aider à la galanterie & à l'amour, mais cela etoit, ce me ſemble, plus nouveau dans le tems dont je parle, & je ne croiois point qu'il fut permis à un honnete-homme de profaner par des commerces amoureux, ce qu'il y a de plus ſaint dans la Religion.

J'eus donc la force de mander à cette Dame, que les memes raiſons qui m'avoient obligé de lui faire ſcrupule de ſon Curé, m'obligeoint à en avoir moi-meme, des ſentimens que j'avois pour elle, & que puiſqu'elle vouloit etre devote, j'etois obligé de ne la plus voir. Je l'exhortois dans la meme Lettre à m'eviter de ſon coté, pour ſoutenir le parti de la devotion qu'elle avoit pris, & qui etoit aprés tout le meilleur qu'elle put prendre.

Dés qu'elle eut reçu ma Lettre, elle me fit une reponſe pleine de rage & de deſeſpoir. Je n'y trouvai aucune ombre, ni de ſa devotion, ni de ſes ſcrupules. Tout y etoit furieux & emporté, & le moindre mal qu'elle me faiſoit craindre pour elle, c'etoit de mourir bientot. Je ne pus tenir contre cet emportement. Je courus chez elle, & je trouvai qu'elle avoit tellement paſſé d'une extremité à l'autre, que tout ce qui lui rappelloit le ſouvenir de ſa devotion lui faiſoit hor-

horreur. Elle me dit qu'elle ne pouvoit vivre ſans moi, & que puiſque la qualité de Devote me deplaiſoit, elle ſeroit tout ce que je voudrois qu'elle fut.

J'eus encore la force de lui repreſenter le tort qu'elle ſe feroit, ſi on la voioit changer de maniere de vie. Je lui dis qu'un tel changement feroit gloſer ſur ſa conduite, avec d'autant moins de menagement, qu'on etoit tres-diſpoſé dans le monde à faire des railleries des Devots. Ces raiſons ne la toucherent point, & elle me força de lui promettre, avant que de la quitter, que je l'epouſerois. Ce mariage m'auroit eté avantageux, ſi je n'avois prevu les obſtacles que j'y trouverois du coté de ſa famille. Ainſi, quelque parole que je lui euſſe donnée de l'epouſer, je ne comptai point que la choſe put reüſſir, & je ne penſai qu'à l'amuſer, juſqu'à ce que la raiſon lui fut revenue.

Cependant elle crut qu'elle ne pouvoit mieux me marquer ſon amour qu'en depoüillant tous les dehors de ſa devotion. Ainſi on la vit dans toutes les Aſſemblées, & à tous les ſpectacles avec une aſſiduité & des ajuſtemens, qui firent bientot connoitre qu'elle penſoit à ſe remarier.

Ce que j'avois prevu ne manqua pas d'arriver; le public ne l'epargna point, on en

fit bientot cent contes. Des gens moins scrupuleux que moi, profiterent des prises qu'elle donnoit sur elle, & j'eus des Rivaux qui l'accoutumerent à m'oublier. Plus la vie qu'elle avoit menée jusqu' à ce changement etoit reglée, plus celle qu'elle mena depuis fut irreguliere, & je vis bien que rien ne dispose davantage au dereglement, qu'une devotion mal entendue.

Aprés avoir un peu accoutumé le public à ce nouveau genre de vie; elle ecouta les propositions que le Duc de ..... lui fit de l'epouser.

C'etoit un parti qui lui conservoit son rang, & ce fut pour cette raison, que quoiqu'elle y trouvat peu de bien, elle le prefera aux autres partis qui se presenterent en grand nombre.

Je ne la voiois presque plus quand on fit les propositions de ce Mariage; & j'en appris d'abord les nouvelles avec assez de tranquillité. Tous les travers qu'elle s'etoit donnez dans le monde, & le peu de soin qu'elle avoit pris de sa reputation, m'avoient mis à son egard dans une situation à ne plus guere m'interesser à elle. Cependant quand je vis que c'etoit tout de bon qu'elle se marioit, & qu'elle ne daignoit pas meme me faire un compliment sur un dessein si contraire aux promesses qu'elle m'avoit faites,

j'en

j'en eus un ſecret depit, & je voulus voir comment elle ſoutiendroit mes reproches.

Je lui ecrivis une longue Lettre, & j'affectai d'y paroitre encore plus touché de ſon Mariage que je ne l'etois. Je croiois, en lui ecrivant ainſi, ne lui marquer que mon depit, mais ma paſſion n'etoit pas eteinte, & je lui temoignai beaucoup d'amour. Cette Lettre ne lui fut rendue que deux ou trois jours aprés ſon mariage, & comme je n'en avois point ouï parler, je comptois, ou qu'elle ne l'auroit pas lue, ou qu'elle s'en etoit mocquée, quand un matin à la pointe du jour, on vint me dire qu'une femme me demandoit de ſa part. C'etoit elle-meme, & je fus extremement ſurpris de la voir entrer dans ma Chambre, en habit de ſœur griſe.

Elle me dit qu'elle n'avoit pu reſiſter au chagrin que lui avoit donné ma Lettre, & que pour me marquer mieux le deſeſpoir où elle etoit de m'avoir donné ſujet de me plaindre, elle avoit voulu venir me dire elle-meme, qu'elle ne ſe ſeroit jamais mariée, ſi elle avoit cru que je l'euſſe veritablement aimée; mais que puiſque c'etoit une choſe faite, elle me marqueroit, par le mepris qu'elle auroit pour ſon Mari, combien je lui etois cher.

J'admirai la fatalité qui me reduiſoit toujours malgré moi, à faire auprés de cette femme le perſonnage de Directeur. On a veu les occaſions qu'elle m'avoit deja données de la precher, & je ne pus faire autrement en celle-ci, que de l'exhorter à bien vivre avec ce Mari, & à ſe remettre dans la devotion. Elle ne s'attendoit pas à un conſeil de cette nature, & elle me repondit d'abord avec beaucoup d'emportement. J'inſiſtai toujours ſur le propos que j'avois commencé, lui repreſentant que le meilleur parti qu'elle put prendre, c'etoit de faire de neceſſité vertu, & de ſe ſervir, pour redevenir devote, d'un Mariage qui ſembloit la devoir rendre malheureuſe.

C'etoit moins l'interet que je prenois à ſa reputation, ou à ſon ſalut, qui m'obligeoit de lui parler de la ſorte, que l'envie de la punir de ſon inconſtance; en lui faiſant mener une vie pour laquelle je m'imaginois qu'elle auroit d'autant plus de repugnance, qu'elle avoit levé le maſque pour vivre autrement. Mes exhortations eurent l'effet que je pretendois. Elle ſe remit dans la devotion; mais à quoi je n'avois pas trop penſé, c'eſt qu'il n'y eut que ſon Mari pour qui la devotion de ſa femme fut un vrai ſupplice. En redevenant devote, elle n'en

n'en fut pas meilleure. Ce ne fut qu'un changement de decoration qui la rendit d'autant plus insuportable, qu'elle etoit plus persuadée que tout doit plier sous la volonté d'une Devote.

La Dame dont je viens de parler ne fut pas la seule Devote que je connus en ce tems-là. Le commerce que j'eus, pendant plusieurs mois, avec les femmes de ce caractere, m'en fit connoitre beaucoup d'autres, dont la conduite, quoique plus reglée en apparence, n'etoit guere meilleure dans le fonds, & je ne puis m'empecher d'en raconter ici quelques avantures, auſquelles à la verité j'eus tres-peu de part, mais dont je croi pouvoir parler, dans le deſſein que je me ſuis propoſé, en ecrivant les Memoires de ma Vie, de faire connoitre les femmes.

Celle dont je parlerai d'abord etoit une jeune Dame, que l'on propoſoit pour un modele de vertu. Elle etoit mariée à un homme de la Cour, dont elle s'etoit ſeparée deux ou trois ans aprés ſon mariage, ſous pretexte des debauches de ſon Mari. Je ne ſçai ſi cet homme avoit eté auſſi debauché qu'on le diſoit, mais ce qui etoit vrai, c'eſt que ſa femme en ſe ſeparant de lui etoit devenue Maitreſſe d'un fort gros bien,

& que ce pauvre malheureux n'avoit pas du pain. Il se plaignoit par tout que sa femme etoit la cause de sa ruine, par le peu de complaisance qu'elle avoit eu pour lui, & par les profusions qu'elle avoit faites avant leur separation. Il disoit que les Directeurs qui l'avoient gouvernée etoient la cause de ces profusions, & qu'ils avoient profité seuls du mauvais menage de sa femme. Comme la Femme etoit devote, & que le Mari ne l'etoit pas, toutes ces plaintes etoient peu ecoutées. On ne les regardoit que comme des discours d'un indevot, qui cherchoit à calomnier les gens de bien, & sans avoir aucun egard à sa misere, la Dame applaudie par tout jouïssoit tranquillement de tous les avantages qu'elle avoit eu l'autorité de se faire procurer en se separant. Tout ce qu'il avoit pu obtenir, c'est que la Dame aiant fait voir que tout ce qui leur restoit de bien etoit à elle, on l'avoit engagée à donner charitablement une pension modique à un si indigne Mari. Il etoit donc reduit à demeurer en Chambre garnie, aiant à peine son necessaire, pendant que sa devote de femme etoit à la tete de toutes les bonnes œuvres, & avoit part à toutes les nouvelles fondations, par les sommes immenses qu'elle prodiguoit à ces usages.

Il ne m'appartient pas de decider si cette Dame pouvoit en bonne justice en user ainsi, & je me contenterai de dire simplement le scandale, que me donna sa profusion, & sa delicatesse dans un voiage que je fis chez elle avec un de ses Directeurs.

Elle avoit une Terre à dix ou douze lieuës de Paris, où elle passoit presque la moitié de l'année. On disoit que c'etoit pour se retirer du grand monde, & pour mieux vacquer à la Meditation qu'elle faisoit un si long sejour à la campagne, & on m'engagea à etre d'une des parties ausquelles elle invitoit souvent un Ecclesiastique qui passoit pour un fameux Directeur.

J'ai peine à m'empecher de rire en me rappellant ici le ridicule des soins, & des precautions que l'on prit pour empecher que ce bon serviteur de Dieu ne fut incommodé pendant ce petit voiage. Jamais Carrosse n'a eté plus doux que celui où on le plaça; mais pour le rendre encore plus commode, on avoit bati une espece de lit, où il etoit couché sur des coussins qui rempliſſoient tout le Carrosse à distance proportionnée, afin que les pieds du saint Homme fussent appuiez à leur aise. A peine son compagnon & moi pumes-nous trouver place, quoique le Carrosse fut à huit personnes. On mit le compagnon

gnon à une portiere & moi à l'autre, & j'obtins pour respirer qu'il me fut permis de passer ma tete à travers les rideaux, qui furent tirez pendant tout le chemin, tant ce precieux personnage craignoit d'etre enrumé.

Nous marchames ainsi, nous arretant de deux lieues en deux lieues pour adoucir la fatigue du chemin, & pour donner lieu au saint Directeur de temoigner ses besoins. Le coffre du Carrosse etoit plein de confitures & de liqueurs, & le saint Homme eut la moderation de ne se raffraichir que trois fois des six que l'on arreta. J'eus peu de conversation avec lui; car il ne paroissoit occupé dans la situation commode où il etoit etendu, qu'à remercier le Seigneur des graces dont il combloit son serviteur indigne, & le sommeil succedoit à point nommé à ses devotes oraisons. Dés que nous approchames de l'avenue du Chateau de la Dame chez qui nous allions, on courut l'avertir, & elle vint au devant de nous, accompagnée de deux autres Devotes, qui aiant fait descendre le Directeur, le prirent sous les bras pour l'aider à monter un perron qui donnoit dans un sallon où il trouva une pile de carreaux, sur laquelle on le fit asseoir pour se reposer, en attendant qu'on le menat prendre possession de l'appartement qui lui etoit destiné. Lors qu'il

qu'il fut assis, une femme de Chambre vint avec de profondes reverences lui apporter un boüillon, qu'il avala en attendant le soupé. Il lui echappa en rendant l'ecuelle, de dire que le boüillon etoit un peu trop salé, & je vis l'heure que la Maitresse de la maison tuëroit son Cuisinier, tant elle s'emporta furieusement contre le peu de soin qu'il avoit eu de temperer dans un boüillon de Directeur, la dose du sel au point qu'il fut trouvé sans deffaut. Le Cuisinier promit de mieux faire, & il obtint sa grace à la recommandation du Directeur, qui dit qu'il falloit faire le bien pour le mal.

On peut juger par la peinture que je viens de faire, que tout le reste fut de meme. Nous fumes là prés de huit jours, & jamais je n'ai fait une chere si delicate & si abondante. J'admirai le bon estomach des Devots; car assurement ce bon Pere faisoit chaque jour quatre repas, dont un seul auroit suffi pour moi. Je ne pus m'empecher de railler quelquefois de la profusion de la Dame, qui pour fournir à ces repas tenoit nuit & jour des gens à cheval, & qui meme envoioit en poste à Paris, pour avoir tous les matins des pois verts, si rares dans la saison où nous etions qu'on n'en trouvoit point ailleurs, & qui coutoient jusqu'à dix ecus le li-

litron. Les petites railleries qui m'echapperent, me firent regarder comme un profane, & depuis ce voiage, la Dame ne m'admit plus à la bonne chere qu'elle faisoit à son Directeur.

Les autres Devotes que je connus n'etoient gueres differentes de celle-là, & je ne pouvois comprendre comment elles pouvoient s'aveugler au point de se croire Devotes, avec toute leur sensualité & tous leurs enteſtemens. Du reſte je ne remarquai rien qui put me faire croire qu'elles portaſſent l'aveuglement juſqu'à des attachemens criminels, & j'ai toujours eté perſuadé qu'elles n'avoient un pareil devoüement pour leurs Directeurs, que par l'idée qu'elles avoient de leur ſainteté. C'auroit eté à ces bons Peres à prendre le ſoin de corriger en elles, ce qu'il y avoit de trop dans leurs depenſes & dans leurs ſoins; mais il eſt rare qu'on ne ſe croie pas en droit de ſe pardonuer un peu de ſenſualité & d'amour propre, quand on n'a rien de plus criminel à ſe reprocher.

La Dame dont je viens de parler etoit amie d'une autre Devote qui en uſoit à l'egard de ſes enfans, comme j'ai dit que celle-là en uſoit à l'egard de ſon Mari. Elle avoit abſolument negligé leur education, & dans le tems qu'elle avoit à Paris une grande maiſon

&

& une bonne table elle avoit tenu ſes Fils à la campagne dans des penſions modiques, & meme aſſez mal paiées, où ils n'avoient eu que des Maiſtres groſſiers, & peu capables de les inſtruire. Cette femme avoit fait parcequ'elle ſe croioit devote, ce que ma Mere avoit fait parcequ'elle aimoit le monde; mais plus mauvaiſe encore dans ſa devotion que ma Mere ne l'etoit dans l'attachement qu'elle avoit pour les plaiſirs, elle avoit contraint ſes enfans de ſe faire Religieux, & leur vocation forcée les avoit preſque tous fait finir miſerablement. Les uns etoient morts de chagrin, & les autres, aprés avoir ſauté les murailles, avoient mené une vie errante & vagabonde, & s'etoient enfin retirez dans les païs etrangers, où l'on ne ſavoit ce qu'ils etoient devenus. Cependant perſonne n'oſoit en parler à la mere, & elle vivoit ſans ſcrupule, occupée des bonnes œuvres qu'elle croioit ſuffiſantes pour ſon ſalut, pendant qu'elle manquoit aux devoirs les plus eſſentiels. Je voulus quelquefois lui repreſenter ce dereglement; mais il ne m'appartenoit pas de donner des leçons à des perſonnes, dont la devotion etoit applaudie de ceux qui auroient dû la confondre, & je connus bien que pour paſſer pour homme de bon conſeil auprés des Devotes de ce caractere, il

ne faut leur conseiller que ce qui flatte leur aveuglement.

J'avoue que cela ne me donnoit pas trop bonne opinion des Devots, & que de bonnes œuvres si mal entendues achevoient de detruire en moi tous les desseins que j'avois eus de le devenir. Ce fut un malheur pour moi de n'en avoir pas connu d'autres en ce tems-là; car s'il y a des Devots qui abusent ainsi de ce nom, il y en a d'autres qui lui font honneur, & si je les avois connus plutot, je n'aurois peutetre pas tant differé à prendre le parti que je n'ai pris que sur la fin de mes jours.

N'aiant donc plus d'autres vues que de penser à ma fortune, je m'appliquai tout de bon à la guerre, & je passai un an entier, non-seulement sans aucune intrigue, mais aussi tres-persuadé que je n'en aurois de ma vie, tant je me croiois detrompé sur le chapitre des femmes.

Je servis en Catalogne sous Mr. le Prince de Conti, & j'aidai au Comte de Merinville à faire lever le siege de Solsone. De là je fus commandé pour renforcer l'Armée du Duc de Vendome, qui attaqua & qui battit la Flote d'Espagne devant Barcelone. Mon Frere avoit servi en Flandre, & avoit eu part à la prise de Condé, & à celle de

Saint

Saint Guillain. Le Roi aprés cette Campagne lui donna une penſion de douze mille frans, & il fut aſſez genereux pour demander qu'elle fut partagée entre lui & moi. Ainſi l'on me donna le brevet d'une penſion de deux mille ecus, & c'eſt preſque la ſeule gratification que j'aie reçue de la Cour, & dont meme je ne fus redevable qu'à mon Frere. Mais je n'avois pas la faveur pour moi, & j'eus lieu de croire aſſez long-tems qu'on n'avoit pas autant oublié que je le penſois, le parti que j'avois pris de ſuivre Monſieur le Prince.

Mon Frere qui penſoit à me faire avoir du bien, crut que je devois me marier, & comme il reconnoiſſoit que c'etoit au bien qu'il avoit eu de ſa femme, qu'il devoit les facilitez qu'il avoit trouvées à ſon avancement, il jugea que j'avois beſoin des memes ſecours, & il me propoſa de m'attacher à une Fille qui n'etoit pas de naiſſance, mais dont le bien etoit fort conſiderable. Il crut que pour peu que je vouluſſe m'aider, je reüſſirois dans cette pourſuite, parceque la Fille avoit refuſé des partis tres-importans dans la Robe, & qu'elle etoit entetée de ne ſe marier que dans l'epée.

Je n'avois pas naturellement beaucoup d'inclination pour le mariage, & d'ailleurs j'etois

j'etois moins perſuadé que mon Frere de la neceſſité d'avoir du bien, mais n'aiant nulle intrigue, & etant bien reſolu de n'en avoir plus, j'ecoutai la propoſition qu'il me fit, & je cherchai avec lui les moiens de me faire aimer de la Demoiſelle, & de me rendre agreable à ſes Parens. Cette Fille n'etoit ni belle ni bien faite, mais elle ne ſe rendoit là-deſſus aucune juſtice, & ceux qui lui avoient fait la cour à cauſe de ſon bien, l'avoient tellement enteſtée de ſon merite & de ſa beauté, qu'elle etoit perſuadée qu'aucune autre n'etoit ni mieux faite ni plus belle qu'elle.

Comme je ne me ſerois jamais imaginé qu'une Fille que ſon miroir devoit convaincre de ſa laideur, voulut qu'on la cajollat ſur ſa beauté, je ne m'aviſai point de lui dire qu'elle etoit belle. Je me contentai de la traiter d'aimable, & de lui jurer que perſonne à mes yeux ne paroiſſoit plus capable de ſe faire aimer; elle avoit juré qu'on la trouveroit belle, & mes complimens, quelque honnetes qu'ils fuſſent, ne la contenterent point.

On ne croiroit pas que cette bagatelle me fit manquer un mariage qui m'auroit eté avantageux. Il n'y avoit qu'à m'inſtruire, j'aurois comparé cette Fille à la belle Helene

ſi

si l'on m'eut appris que cela etoit neceſſaire, mais je ne l'aurois jamais deviné; & ſerieuſement j'aurois cru qu'elle auroit du prendre pour des contreveritez, tous les details que j'aurois faits de ſa beauté.

C'eſt pourtant à quoi elle s'attendoit, & voiant que je ne louois en elle ni ſa taille ni ſes yeux ni ſon teint, elle alla dire à ſes Parens que j'etois un brutal qui n'avois ni honneteté ni politeſſe, & que jamais elle ne m'epouſeroit. Elle pouſſa meme la choſe plus loin, car pour me punir de ne l'avoir pas appellée belle, elle fit de moi des portraits ridicules, diſant que j'etois enteté de ma bonne mine, & que je trouvois qu'il n'y avoit point au monde de belles femmes. Dieu ſçait ſi c'etoit-là mon caractere, & ſi j'aurois jamais cru devoir m'attirer de pareils reproches.

Mon Frere qui fut inſtruit du mecontentement de cette Fille, me demanda ce que je lui avois dit, & je lui en rendis compte. Il eut peine à ſe le perſuader; mais enfin, il me dit que je pouvois encore racommoder ce que j'avois gaté, puiſqu'il n'etoit queſtion pour lui plaire que de lui jurer qu'elle etoit belle; que je devois etre heureux d'avoir un moien ſi aiſé de lui faire ma cour, qu'il me conſeilloit de ne point la chi-

chicaner ſur cette bagatelle, mais au contraire de lui dire à tort & à travers, que ſa beauté etoit parfaite.

Si l'on a eté ſurpris du ridicule enteſtement de cette Fille, on le ſera peutetre encore plus de celui que j'eus pour refuſer à mon Frere ce qu'il me demandoit. Je lui declarai que je ne pourrois jamais avoir cette complaiſance ; qu'à la verité ſi j'avois eté inſtruit, j'aurois peutetre pu l'avoir d'abord, mais qu'il etoit trop tard, & que d'ailleurs, quelques richeſſes qu'elle eut, je ne pouvois me reſoudre à epouſer une Fille auſſi groſſierement aveugle ou folle que celle-là.

Mon Frere me dit que j'etois plus fou qu'elle, & peutetre trouvera-t-on qu'il avoit raiſon ; mais enfin la choſe en demeura là, & je la raconte au hazard d'etre traité d'opiniatre & de ridicule. Il eſt vrai que j'avois peu d'envie de me marier, & que je craignois qu'une femme ſi aveugle ſur ſon peu de beauté, ne la fut auſſi ſur d'autres chapitres plus importans. L'affaire ſe rompit, & tout le monde en raconta la raiſon de maniere à donner à cette Fille un ridicule eternel, car pour moi je trouvai des gens qui me louerent de ma fermeté. Toute la raillerie tomba ſur elle, & non

ſeulement elle devint mon ennemie, mais elle mit contre moi dans ſon parti toutes les laides femmes qui veulent paſſer pour belles, & on voit bien que j'eus à faire à forte partie.

Cela me mit mal pendant quelque temps auprés des Dames. Je paſſai à leur egard pour un Philoſophe, qui ne pouvoit diſſimuler ſes ſentimens, & les plus belles me redoutoient, ne ſe croiant point aſſez de beauté pour paroitre telles à mes yeux. Heureux, ſi leur crainte & leur defiance eut duré aſſez long-tems pour en etre toujours haï; mais mon malheur fut que je trouvai des femmes qui me pardonnerent cette avanture, & qui me parurent, ou aſſez aimables pour leur dire qu'elles etoient belles, ou aſſez belles pour les trouver aimables.

Une Princeſſe fut une de celles-là. Son rang etoit ſi elevé que je n'aurois jamais oſé l'aimer, ſi elle ne m'eut donné lieu de croire qu'elle vouloit bien que je l'aimaſſe. Elle chercha à m'entretenir ſur ce qui m'avoit brouillé avec la Fille dont je viens de parler, & lui aiant avoué naturellement que je n'en ſçavois point d'autre raiſon que celle qui couroit dans le monde; à ſçavoir que je n'avois pu me reſoudre à lui

lui dire qu'elle etoit belle, elle en rit beaucoup, & enfin prenant son serieux, elle me dit qu'il y auroit de la glorie à une femme d'etre aimée d'un homme aussi peu capable de dissimuler ses sentimens; car, ajouta-t-elle, on pourroit croire que vous aimeriez, si vous pouviez vous resoudre à le dire, & j'avoue que dans la perfidie qu'ont tous les hommes à l'egard des femmes, j'aimerois assez un caractere comme le votre, & que j'envirois meme un peu le sort d'une femme à qui vous diriez que vous l'aimez. Il me sembla qu'en disant ces paroles elle fut un peu deconcertée, & je jugeai que cette Princesse vouloit m'engager à lui faire une declaration. Je n'eus garde de lui marquer ce que je pensois, & pour la mieux connoitre avant que de me livrer à l'amour qui commençoit à naitre pour elle dans mon cœur; Quel avantage, Madame, lui repondis-je, pourrois-je tirer d'etre sincere auprés des femmes, puisque les femmes sont presque toutes encore plus perfides que les hommes? Ma sincerité ne me serviroit qu'à etre plus facilement leur dupe, & j'avoue que j'en ai eté trompé tant de fois, qu'il faudroit pour me resoudre à aimer, que je fusse assuré de trouver dans la personne que j'aimerois, la droiture & la bonne foi dont

je

je me pique. Croiez-vous, continuai-je, Madame, qu'on puisse trouver ce caractere parmi les femmes; je ne repondrai point des autres, reprit la Princesse, mais je sai bien que je me trouve là-dessus du meme caractere que vous, & que si je laissois croire à un homme que je l'aimasse, il pourroit compter sur mon amour, comme sur la chose du monde la plus asseurée. Ah, Madame, lui repondis-je, que vous serez malheureuse si c'est-là votre caractere! Il faut vous resoudre, ou à n'aimer jamais, ou à etre trompée par vos Amans. L'un & l'autre est facheux pour une Princesse aussi belle & aussi aimable que vous. Quoi, reprit la Princesse, vous osez dire que je suis belle? Est-ce ainsi que vous ne pouvez deguiser vos sentimens! Non, Madame, interrompis-je, je ne me deguise point. Je dis que vous etes belle, parceque vous l'etes, & je ne croi pas que personne puisse etre assez aveugle, pour ne pas reconnoitre & publier votre beauté. Vous me faites plaisir, reprit-elle en riant, de me donner cette assurance. J'ai bien envie d'etre belle, & sur votre parole je vais croire que je la suis. Pourquoi me railler, Madame, lui repondis-je d'un air deconcerté? Je ne pus achever, & la Princesse voiant que je ne continuois pas, me

demanda ce que j'avois. Je suis malheureux, Madame, lui repondis-je, & plus malheureux que vous ne sauriez jamais croire. J'ai voulu eviter l'amour comme le plus funeste ecueil de ma vie, & à l'heure qu'il est je sens que j'aime plus que je n'ai jamais aimé. Au moins, reprit-elle, me direz-vous qui vous aimez. Non, Madame, lui repondis-je, & jamais personne ne connoitra ma folie, car c'en est une pour moi d'aimer la personne que j'aime. Faites-moi la grace de trouver bon que je vous quitte. Pour peu que durat cette conversation je sens que la tete me tourneroit. Il faut donc, reprit la Princesse, que cela soit bien violent. Hé bien, je ne veux pas etre cause que vous deveniez fou, & vous pouvez sortir. La Princesse se leva en disant ces paroles, & je sortis sans oser la regarder.

Dés que je me fus retiré chez moi, je rappellai toute cette conversation, & je crus que la Princesse n'avoit cherché qu'à se divertir. Je condamnai la pensée que j'avois eue qu'elle vouloit que je l'aimasse, & comme je ne doutois point par la maniere dont elle m'avoit laissé sortir, qu'elle n'eut deviné que si j'etois resté avec elle, je lui aurois declaré mon amour, & qu'il falloit qu'il lui deplut, puisqu'elle avoit prevenu cette de-

declaration, je resolus de lui nommer une autre personne, en cas qu'elle me demandat encore qui j'aimois.

Je la revis dés le lendemain chez la Reine. Elle trouva le moien de s'approcher de moi, & de me demander si la cervelle m'avoit tourné, & où j'en etois de mon amour. Je ne lui repondis pas un mot, & je croiois si bien qu'elle ne pensoit qu'à se mocquer de moi, que j'enrageois de tout mon cœur. Voiant que je ne lui repondois rien, elle me dit, vous avez beau faire, je sai qui vous aimez, & j'ai meme dans ma poche le portrait de votre Maitresse. Je vous le donne, me dit-elle, en le tirant de sa poche, à condition que vous n'aurez point l'indiscretion de le faire voir, ni de dire que vous l'avez de moi. Elle me quitta aprés m'avoir donné le portrait. Je le pris sans lui pouvoir dire une parole, & je sortis un moment aprés, impatient de voir de qui il etoit.

Quelle fut ma surprise, & ma joie quand je vis que c'etoit le sien! Ce fut alors veritablement que la cervelle me tourna. Je ne doutai point que je ne fusse aimé, & je m'abandonnai entierement à cette pensée. Je fis toutes les folies que font les Amans en pareille occasion, & toutes mes experiences ne me servirent pas plus que si c'eut eté

là ma premiere passion. Je baisai cent fois le portrait, je me mis à genoux devant lui, je pleurai, je parlai seul, & je lui jurai une fidelité eternelle.

Je passai la journée de la sorte, & dés le soir je cherchai à voir la Princesse, mais je ne pus etre reçu chez elle. Quelque instance que je pusse faire, elle me fit dire qu'elle etoit retirée, & qu'elle me verroit le lendemain chez la Reine.

J'etois au desespoir qu'elle me remit à une heure, & à un lieu où je ne pourrois lui parler en particulier, mais il fallut m'y resoudre. J'allai de bonne heure chez la Reine. Elle y vint, & elle me dit en passant. Hé bien, vous fierez-vous à moi, & ne sai-je pas tous vos secrets? Non, Madame, lui dis-je, vous n'en savez qu'une partie, & il faut que vous me donniez l'occasion de vous apprendre le reste. Je n'en veux pas savoir davantage, me dit-elle, & je devine aisément tout ce que vous voulez me dire, mais vous voiez bien que je ne puis, & que je ne dois pas vous ecouter. Je compte meme que vous me rendrez le portrait, & j'envoierai demain un valet de Chambre, à qui vous le pourrez donner cacheté. Elle me quitta en disant ces paroles, & je ne savois que comprendre à son procedé. Je cherchai

chai encore ce jour-là à la voir, mais ce fut inutilement. Le lendemain, elle m'envoia le Valet de Chambre à qui je dis que je n'avois pas ce que sa Maitresse me demandoit; car alors j'aurois plutot donné ma vie que de rendre ce portrait. Le Valet de Chambre sortit, & elle me le renvoia deux heures aprés avec ce billet.

Je sai, Monsieur, que c'est vous qui avez ramassé le portrait que j'ai laissé tomber chez la Reine. Renvoiez-le moi, je vous prie, si vous ne voulez que je fasse de l'eclat. Je vous croi trop honnete homme pour avoir là-dessus de mauvaises manieres. Pensez-y, & au respect que vous me devez, car absolument je veux ravoir le Portrait, qu'on vous fera rendre de force si vous le refusez.

Je fus plus d'une heure incertain de ce que je devois faire, & le Valet de Chambre enrageoit d'attendre si long-tems. Veut-elle m'eprouver, me disois-je, & juger de mon amour par le refus que je lui ferai? Mais non, son billet est trop positif, & je croi lui mieux marquer que je l'aime en lui obeïssant. Je m'arretai à cette pensée, & je lui renvoiai le Portrait avec ces mots.

Je vous obeïs, Madame, & il n'est pas necessaire que vous me fassiez souvenir du respect que je vous dois. Ce que vous avez si bien

connu en moi, doit vous repondre d'un devoüement aveugle pour vos volontez. Je ne doute pas que vous ne me demandiez bientot ma vie, puiſque vous m'arrachez ce que j'aurois voulu garder au prix de tout mon ſang.

Je n'eus pas plutot envoié cette Lettre avec le portrait, que je crus que je venois de faire une ſottiſe, & il me ſembla ſi bien que c'en etoit une d'avoir renvoié ce Portrait, que j'aurois donné toutes choſes pour le rattraper. Elle croira, diſois-je en moi-meme, que je l'aime peu, puiſque j'ai pu me deffaire d'un portrait qu'elle m'avoit donné ſi galamment. Elle jugera que je n'ai pas meme d'eſprit, de n'avoir pas vu que l'ordre qu'elle me donnoit de le rendre, etoit un moien dont elle ſe ſervoit pour connoitre s'il m'etoit precieux. Rien ne combattoit ces penſées, & j'etois au deſeſpoir d'avoir eté aſſez bete pour obeïr. Je crus qu'aprés l'avoir fait ſi hors de propos, je ne devois plus me flater d'etre aimé ni meme eſtimé de cette Princeſſe, & je reſolus plus fortement que jamais d'etouffer l'amour que j'avois pour elle.

Mais il etoit trop tard, & je vis bien que les perſonnes au-deſſus de notre rang, ſont capables d'inſpirer un amour d'une eſpece tres-differente de celui qu'on a pour d'au-

d'autres. C'eſt une ſorte d'enchantement que tout ce qui nous flate de l'amour d'une Princeſſe, & je n'avois point encore eté enchanté à ce point là. Combien me trouvai-je malheureux d'avoir manqué par ma ſotte obeiſſance, tout ce qui me faiſoit plaiſir dans cette paſſion! Jamais je n'ai eu plus de chagrin, car je ne doutois pas que la Princeſſe ne me regardat aprés cela comme un homme ſans eſprit. J'en etois ſi perſuadé que je n'oſai pas meme la chercher, ni ſoutenir ſa vue quand je la revis chez la Reine. Elle s'apperçut de mon chagrin & de mon embarras, & elle me fit dire par un homme à elle, que je l'attendiſſe au ſortir du cercle, & qu'elle vouloit me parler,

Elle me dit d'un air ouvert que j'avois bien fait de lui renvoier ſon Portrait; qu'elle ne doutoit pas que cette obeïſſance ne m'eut couté, mais qu'elle avoit eté ravie de voir que j'avois eu pour elle cette aveugle ſoumiſſion; qu'elle vouloit etre aimée à ſa maniere, & qu'elle auroit pour moi plus de diſtinction que pour qui que ce fut, pourvu que l'amour ne m'aveuglat point, & que je fuſſe toujours ſoumis à ſes ordres.

Ces paroles me rendirent la vie, & je fus ſi charmé que mes conjectures ſe trouvaſſent fauſſes, que je lui jurai que je ne deman-

derois jamais d'autre recompense de l'amour extreme que j'avois pour elle, que le plaisir de l'aimer; que du reste j'etois entre ses mains, & qu'elle feroit de moi tout ce qu'elle voudroit. Continuez à m'aimer, reprit-elle, & à m'obeïr, & vous verrez que je ne suis pas ingrate. Je la conjurai de me permettre de lui ecrire, & de chercher les occasions de la voir chez elle. Elle me refusa l'un & l'autre, me disant que je me laissasse conduire, & que je serois content.

Je m'apperçus que depuis cette conversation elle m'evitoit, & je fus plus de quinze jours sans en obtenir meme un seul regard. Je ne savois que penser d'une conduite si etrange, mais je panchois toujours à croire qu'il falloit qu'elle ne m'aimat point, puisqu'elle etoit si maitresse d'elle-meme. Au bout de ce tems-là, elle m'envoia dire que je vinsse lui parler dans un jardin, où elle se promenoit avec des personnes de sa suite. Elle me tira à part, & me demanda d'un grand serieux, si je l'aimois toujours. Je lui repondis que je ne changerois jamais, & que mes sentimens pour elle etoient à un degré, auquel on ne pouvoit rien ajouter; mais qu'il m'etoit impossible de soutenir plus longtems un amour sans esperance, & qu'elle seroit cause de ma mort, si elle ne me donnoit

au

au moins la liberté de la voir & de lui parler. Ce n'eſt pas là ce que j'attens de vous, reprit-elle. Ce ſont des ſervices, & ſi vous m'aimez, il faut que vous me delivriez d'un homme qui me deplait, & qui m'a offenſée. Aurez-vous aſſez de courage pour vous battre contre lui? Je lui repondis que je la priois de me le nommer, & que quelque peril qu'il y eut pour moi à faire ce combat, dans un tems où les duels etoient ſi rigoureuſement deffendus, je paſſerois pardeſſus toutes choſes dés qu'elle voudroit que je me battiſſe. C'eſt aſſez, reprit-elle, une autrefois je vous en dirai davantage; mais gardez-moi le ſecret & attendez mes ordres. Elle me quitta aprés ces paroles, & je ne pus avoir un plus long eclairciſſement ſur le ſervice qu'elle ſouhaitoit de moi.

Deux jours aprés cette converſation, elle me fit encore appeller dans le meme jardin où elle m'avoit parlé, & aprés m'avoir fait jurer que rien ne me ſeroit difficile pour lui obeïr, elle me mit entre les mains des Lettres qu'une Femme d'un rang elevé avoit ecrites à un homme qu'elle aimoit. Elle me les fit lire, & je les trouvai ſi emportées, que je jugeai bien que la reputation de celle qui les avoit ecrites ſeroit furieuſement dechirée ſi on venoit à les voir. Aprés que

je les eus lues, elle me dit qu'elle me les laissoit, afin que je les fisse voir à tout le monde. Hé pourquoi, lui dis-je, Madame, voulez-vous faire ce tort à cette Dame ? J'ai, me dit-elle, des raisons de la faire connoitre, & d'ailleurs je ne sçache que ce moien de vous faire battre contre celui à qui ces Lettres sont ecrites. Quand il sçaura que c'est vous qui les aurez publiées, il ne manquera pas de vous faire appeller, & je compte bien que vous le tuerez, s'il se bat contre vous.

Je demeurai immobile à ces paroles. Voiant que je ne lui repondois rien, elle m'arracha les Lettres, & elle me dit avec emportement qu'elle voioit bien que je ne l'aimois pas, puisque je balançois à lui obeïr. J'avouë que je fus indigné contre elle, & que l'amour qu'elle m'avoit inspiré, ne fut point capable de me cacher la lacheté de l'action qu'elle exigeoit de moi. Je connoissois la Dame qui avoit ecrit les Lettres, & j'etois meme un peu de ses amis; mais quand cela n'auroit pas eté, c'etoit assez que l'honneur d'une femme y fut interessé pour ne les pas publier, & j'aurois du, ce me semble, avoir ce menagement pour la personne du monde la plus etrangere, & la plus inconnue du moins. Tel a toujours eté mon caracte-

re,

re, & si j'ai souvent eté la dupe des femmes, ce n'est pas pour avoir manqué de consideration pour le sexe.

Je fis d'abord ce que je pus pour faire comprendre à la Princesse, qu'il etoit indigne d'elle de chercher à decrier une Femme; mais quand je vis qu'elle ne vouloit point en demordre; si vous m'aviez demandé ma vie, lui repondis-je, je vous l'aurois sacrifiée, mais je ne meriterois pas votre estime si j'avois la complaisance que vous demandez que j'aie pour vous.

La maniere dont je prononçai ces paroles, lui fit bien connoitre que j'avois pris le parti de la refuser, & j'avouë aussi que je sentis eteindre dans mon cœur tout ce qui jusques-là m'avoit donné de l'attachement pour elle. Ce ne fut pas la seule generosité qui produisit en moi ce changement. Je me persuadai qu'elle ne cherchoit à decrier cette femme, & à perdre son Amant, que parcequ'elle etoit jalouse de l'un & de l'autre, & tout cela ensemble me determina à rompre avec elle, plutot que de lui accorder ce qu'elle me demandoit.

Je m'attendois à en etre accablé de reproches, mais je fus fort surpris qu'aprés m'avoir demandé plusieurs fois si c'etoit tout de bon que je la refusois, & avoir veu que

je perſiſtois toujours à dire que cette lacheté etoit indigne d'elle & de moi, elle prit tout d'un coup un air & un viſage riant pour me dire, qu'elle etoit ravie de voir que l'amour m'avoit laiſſé aſſez de raiſon pour ne rien faire d'indigne d'un homme de cœur; qu'elle ne m'avoit fait cette propoſition que pour m'eprouver; que la Dame dont elle m'avoit fait voir des Lettres etoit ſa meilleure amie; que les Lettres etoient ſuppoſées, & qu'elle n'avoit jamais reçu de celui à qui elles etoient ecrites, aſſez de mecontentement pour ſouhaitter ſa mort; qu'au contraire il etoit de ſes amis, & qu'enfin tout ce qu'elle avoit fait n'avoit eté que pour me connoitre mieux.

Elle me dit tout cela d'un air ſi ſincere, que je ne doutai point du tout que les choſes ne fuſſent comme elle me les vouloit faire entendre. Je lui fis des reproches de m'avoir mis à une pareille epreuve, & perdant la mauvaiſe opinion qu'elle m'avoit donnée tant qu'elle m'avoit fait cette propoſition, je repris avec l'eſtime que j'avois pour elle, toute la paſſion qu'elle m'avoit inſpirée. Je me ſentis meme une ſecrette complaiſance d'avoir eu aſſez de cœur pour prendre ſans balancer le parti de mon devoir, & je crus qu'elle devoit, & m'en-

eſti-

eſtimer, & m'en aimer davantage. Je la conjurai, puiſque tout mon cœur lui etoit connu, de me dire ce qu'elle vouloit que je devinſſe, & ſi elle me refuſeroit encore l'occaſion de la voir, & de meriter ce qu'elle ne pouvoit refuſer à la paſſion que j'avois pour elle. Elle me repondit qu'elle vouloit que je l'aimaſſe toujours, & que je devois me trouver aſſez recompenſé de ce qu'une perſonne de ſon rang ſouffroit mon amour, ſans que je duſſe exiger rien davantage. Je lui dis que je voiois bien qu'elle vouloit ma mort, & quelque elevé que fut ſon rang, je ne pourrois vivre ſi je n'etois flaté de l'eſperance qu'elle m'aimeroit. Elle me repondit que le temps venoit à bout de bien des choſes, & que ſi j'avois de la conſtance, je ne me repentirois pas de l'aimer; qu'elle avoit pour moi plus d'eſtime, & plus de panchant que pour aucun homme; qu'elle etoit fachée de l'inegalité de nos conditions, mais que puiſque j'avois eté incapable de prendre un parti indigne de moi, je ne devois pas trouver mauvais qu'elle n'en prit auſſi que de dignes d'elle. Ce fut là tout ce que j'en pus obtenir, & je me retirai plus amoureux & plus deſeſperé que jamais.

J'appris peu de jours aprés, que les Let-

Lettres qu'elle m'avoit fait voir, etoient devenues publiques à la Cour où l'on en avoit des copies, & qu'on disoit meme assez hautement que c'etoit moi qui les avois montrées le premier.

La Dame qui passoit pour les avoir ecrites, & qui se vit par là horriblement decriée, s'en plaignit à mon Frere, comme si c'eut eté moi qui les eusse rendues publiques. Mon Frere m'en parla, & je lui racontai ce qui m'etoit arrivé avec la Princesse, ne pouvant mieux lui persuader que je n'avois point publié les Lettres, qu'en lui marquant le refus que j'avois fait de me charger de cette indigne commission.

Mon Frere me dit qu'il falloit que ce fut la Princesse qui les eut fait voir, & qu'il ne doutoit point que ce ne fut elle aussi qui eut repandu que c'etoit de moi qu'on les avoit dans le monde. Nous revames longtems aux moiens de detromper là-dessus le Public, & cette affaire nous parut une des plus facheuses qui put m'arriver. Mon Frere me dit qu'il n'y voioit point d'autre remede, que d'instruire la Reine de la conversation que j'avois eue avec la Princesse; que quand sa Majesté seroit detrompée, je trouverois peutetre ensuite moien de detromper tout le monde, mais qu'en tout cas il etoit bon que la Reine connut la verité. Je

Je voiois beaucoup d'inconveniens à faire cette demarche auprés de la Reine, parce que c'etoit lui apprendre que la Princeſſe etoit celle qui avoit rendu ces Lettres publiques. Ce n'eſt pas que j'euſſe encore aucune eſtime, & aucune paſſion pour elle. Je ne voiois que trop qu'elle n'avoit cherché qu'à m'embarquer bon-gré mal-gré dans cette malheureuſe affaire, & je la haïſſois autant que je l'avois aimée. Je dis à mon Frere qu'avant que de parler à la Reine, il falloit que je viſſe la Princeſſe, & que je tachaſſe, en lui parlant, de connoitre ſi c'etoit elle qui avoit montré les Lettres, & qui avoit fait entendre qu'on les tint de moi. Mon Frere approuva ce que je lui dis, & je cherchai à la voir. J'eus beaucoup de peine à y reüſſir, mais enfin je la trouvai un jour qu'elle alloit monter en Carroſſe. Dés qu'elle me vit elle m'appella, & me parlant en preſence d'une des femmes qui etoient à ſa ſuite, elle me dit ces paroles. Je vois bien ce que vous voulez me dire, mais je vous aſſure que ce n'eſt pas moi qui ai montré les Lettres que vous m'avez données, & qu'il faut que vous les aiez fait voir à d'autres, car cette Fille vous dira que j'ai encore celles que vous me donnates il y a quelque tems dans le jardin, & que je ne les ai montrées

à

à perſonne. Moi, Madame, lui repondis-je, je vous ai donné des Lettres? Il eſt bien tems, interrompit-elle, de le nier. Cette Fille ne vous a-t-elle pas vu me les donner? Il ſuffit que je vous diſe que ce n'eſt pas moi qui les ai montrées, & c'eſt beaucoup que je m'abaiſſe à vous en aſſurer. Je n'ai rien autre choſe à vous dire, & prenez-vous-en à qui vous voudrez. Elle me quitta en achevant ces mots, & elle monta en Carroſſe.

Il eſt impoſſible d'exprimer l'accablement & la colere où elle me laiſſa. Je vis qu'elle ne vouloit plus garder de meſures avec moi, & je me repentis, mais trop tard, de la vanité que j'avois eue d'aimer une perſonne de ſon rang. Je connus alors à quoi l'on eſt expoſé quand on s'oublie à ce point-là, & je ne m'apperçus que trop qu'il n'eſt jamais ſeur à perſonne de ſe meſurer aux Princes.

Je revins chez moi, reſolu d'aller trouver la Reine, mais à peine y fus-je rentré, qu'un Gentilhomme vint m'appeller de la part de celui à qui les Lettres etoient adreſſées. Il me dit qu'il ſe trouveroit le lendemain à huit heures du matin dans le Pré aux Clercs; que lui qui me parloit lui ſerviroit de ſecond, & que je ſongeaſſe à en avoir un de mon coté.

Je

Je dis au Gentilhomme qui me portoit cette parole, qu'il ne doutoit pas que je n'eusse assez de cœur pour me battre, mais que j'avois de la peine à m'y resoudre avant que d'avoir instruit celui qui me faisoit appeller, du peu de sujet qu'il avoit d'etre mal content de moi, qu'il falloit que j'eusse un eclaircissement avec lui, aprés quoi je ferois ce qu'il voudroit. Il me promit de lui rendre conte de cc que je lui disois, & que si je voulois ne point sortir il me l'ameneroit dans une heure. Je repondis que je l'attendrois, & peu aprés ils vinrent ensemble.

Peu s'en fallut que sans differer au lendemain, nous ne vuidassions notre different sur l'heure, par le peu de raison que je trouvai en celui qui m'appelloit ; mais enfin, lui aiant repondu sur le ton dont il m'avoit parlé, il m'ecouta. Je lui dis que non-seulement je n'avois pas publié ces Lettres, mais que j'avois au contraire toujours pris le parti de la personne de qui on disoit qu'elles etoient, & que je donnerois le dementi à quiconque oseroit dire qu'on les avoit reçues de moi. Venez donc, reprit-il, le donner à la Princesse, me nommant celle dont j'ai parlé, car c'est elle qui les a reçues de vous.

Ce-

Ce que cet homme me demandoit etoit fort juſte, & il ne faiſoit que me prendre au mot. Cependant comme la Princeſſe avoit deja eu le front de me dire en face que c'etoit moi qui lui avois donné ces Lettres, je craignis qu'elle ne ſoutint la meme choſe en preſence de celui que je voulois detromper. D'ailleurs, il n'etoit pas aiſé d'aller ainſi donner un dementi à une Princeſſe de ſon rang, & je craignis encore que tous ces delais ne fiſſent croire à celui qui m'appelloit, que je cherchois à ne me point battre. C'eſt ce qui m'obligea de lui repondre que ce qu'il me propoſoit ſeroit d'une trop longue diſcuſſion, & que puiſqu'il en vouloit tater, il falloit commencer par lui donner le plaiſir d'etre battu; que je n'avois voulu le voir que pour rendre temoignage à la verité; qu'il devoit me croire ſur ma parole, & que s'il cherchoit d'autres eclairciſſemens, je ne les lui donnerois que l'epée à la main. Il accepta la propoſition, & nous convinmes de nous trouver le lendemain au lieu & à l'heure qu'il me marqua; mais nous reſolumes de nous battre ſeuls pour n'embaraſſer perſonne mal à propos dans cette affaire, & pouvoir la cacher plus aiſement, car aprés tout rien ne m'avoit jamais paru ni plus ridicule ni plus injuſte, que la coutume de

ſe

se battre avec tout le fracas que l'on ne peut eviter, quand on embarque dans le different de deux particuliers, des gens qui ne se veulent point de mal.

La precaution que nous primes pour nous battre sans secours, fut cause que ce duel ne fut point connu. Je reçus d'abord un coup dans le bras, & j'en portai un à celui qui se battoit contre moi, qui lui perçoit l'epaule, & qui le mettoit hors d'etat de se defendre. Je ne m'opiniatrai point à lui faire demander la vie, & dez que je le vis hors de combat, je ne pensai qu'à le secourir. Nos blessures ne se trouverent point dangereuses, & nous etant l'un & l'autre envelopez dans nos manteaux, nous remontames ensemble dans son carrosse qu'il avoit fait arreter sans Laquais, dans un lieu d'où le Cocher ne pouvoit nous voir. Nous rencontrames le Gentilhomme qui m'etoit venu appeller la veille. Il venoit pour nous separer, & nous lui dimes en riant qu'il montast dans le carrosse, & que tout etoit deja fait. Nous revinmes chez moi, où entrant j'ordonnai le dejeuner. Nous envoiames aussitot chercher un Chirurgien qui avoit autrefois eté à mon service. Il visita nos blessures, & nous en fumes quittes pour avoir quelque tems le bras en echarpe. Nous fimes courir le bruit qu'en

qu'en allant tous trois à deux lieues de Paris, notre carrosse avoit versé, que l'un s'etoit demis l'epaule, & que l'autre avoit eu une blessure au bras. Tout le monde crut ce que nous disions, & personne ne s'avisa de dire que nous nous fussions battus.

Ainsi nous fumes plus heureux que nous ne le meritions. Mais l'on peut pourtant connoitre par la maniere, dont je me trouvai engagé dans ce combat, combien c'est un grand malheur pour la Noblesse, de croire que le point d'honneur consiste à recourir dez la moindre ombre d'une injure à une si bizarre maniere d'en avoir raison, car dez qu'on est appellé, il n'y a presque pas moien d'eviter le combat, & si j'avois refusé celui-là, je croi qu'on auroit mal jugé de mon courage.

Fin du cinquieme Livre.

LI-

LIVRE SIXIEME.

QUand on eut mis l'appareil sur nos blessures, & que nous eumes lieu de croire qu'on ne pensoit point à nous faire arreter, nous parlames à fond du sujet de notre different. Nous avions toujours eté amis jusqu'à ce combat, & nous le fumes encore plus quand nous nous fumes rendu conte l'un à l'autre, de tout ce que nous savions touchant l'avanture qui nous avoit brouillez. Je connus sur quoi etoit fondé le dessein que cette Princesse avoit pris de publier les lettres dont j'ai parlé, & qu'elle n'avoit paru souffrir mon amour que pour me faire servir à sa vangeance. C'est une chose qu'il faut raconter en peu de mots, mais comme des gens qui vivent encore y furent melez, je croi devoir deguiser leurs noms. Je donnerai celui d'Aspasie à la Princesse. J'appellerai Celidan l'ami contre qui je me battis, & Cleonice la Dame qui avoit ecrit les lettres. Je marquerai de la meme maniere sous un nom inventé, une quatrieme personne, dont il faudra faire mention en parlant de cette petite avanture. Je la raconte moins par la liaison qu'elle eut avec ce qui me regarde, que pour faire voir que s'il y a des ecueils à crain-

craindre auprés des femmes, ces écueils sont encore plus inevitables, & plus dangereux auprés des Princesses.

Aspasie etoit d'une naissance distinguée qui ne lui permettoit pas de se marier à un autre qu'à un Souverain, ou du moins qu'à un Prince de son rang. Elle avoit de l'esprit & de l'ambition, & son ambition paroissoit d'autant mieux fondée qu'elle avoit de grandes richesses. Ces richesses empecherent qu'on ne la mariat hors du Roiaume, & son ambition ne permit pas qu'elle se mariat en France. On ne vouloit point qu'elle portat ailleurs les grands biens dont elle jouïssoit, & on craignoit que si elle, se marioit en France, elle n'inspirat son ambition à celui qui en l'epousant se verroit en etat de tout entreprendre, par les grands biens qu'elle lui donneroit. Ces raisons firent manquer tous les mariages que l'on proposa pour elle. Elle avoit deja prés de trente ans, & se lassant d'un etat qui repondoit peu à son ambition, elle resolut d'embarquer une intrigue, qui reduisit ceux dont elle dependoit à la necessité de la marier. Aprés les Princes Souverains il n'y avoit point de parti qui lui convint mieux que le Prince Aurelien son parent, qui lui cedoit à la verité pour les richesses, mais dont la naissance

ſance etoit d'un degré plus elevé que la ſienne. Elle s'appliqua à lui plaire, mais comme ce Prince etoit plus jeune qu'elle, elle ne mit point dans ſa beauté l'eſperance de s'en faire aimer. Quoique j'euſſe, comme on l'a veu, loué ſa beauté, & ſurmonté à ſon egard le ſcrupule qui m'avoit fait manquer le mariage dont j'ai parlé, cependant il etoit vrai qu'elle n'etoit plus en age de paſſer pour belle, & je ne lui avois donné cette qualité, que parceque j'avois eté ebloui de celle qu'elle avoit de Princeſſe. Elle ſe rendit donc aſſez de juſtice pour croire que l'interet auroit plus de pouvoir ſur l'eſprit d'Aurelien, que les charmes d'une beauté qui s'effaçoit. Elle gagna ceux qui gouvernoient l'eſprit du Prince, pour lui faire comprendre l'avantage qu'il trouveroit à epouſer une Princeſſe auſſi riche qu'elle. Aurelien, qui ſe laſſoit de n'avoir point d'autre bien que des penſions arbitraires, fut charmé de la voie qu'on lui preſentoit d'en trouver d'une autre nature. Il promit de ne rien negliger pour faire reüſſir ce mariage; mais le moien dont il ſe ſervit pour en avancer le ſuccez, fut celui qui le fit manquer, & c'eſt où l'on peut voir encore le caprice, & la vanité des femmes.

Au-

Aurelien etoit galant. Il crut qu'en penſant à epouſer la Princeſſe, il devoit en paroitre amoureux, & il feignit ſi bien d'avoir un violent amour, que cette Princeſſe oublia la juſtice qu'elle s'etoit renduë d'abord. Elle ſe perſuada que le Prince l'aimoit, qu'il avoit pour elle une paſſion dans les formes. Cette imagination lui donna une delicateſſe, & une jalouſie qu'elle n'auroit pas euë, ſi elle eut toujours cru qu'elle ne devoit s'attendre à etre aimée que par interet. Elle chercha dans le Prince tous les egards, & tous les devoüemens d'un Amant veritablement touché; mais c'eſt ce qu'elle ne trouva point. Le Prince etoit encore dans les premiers feux d'une jeuneſſe incapable de contrainte, & il ne put avoir toute la complaiſance qu'elle exigeoit. A la verité, quand il auroit eté moins jeune, je ne ſçai s'il auroit pu ſe reduire à cette ſervitude, car on peut appeller de ce nom, la maniere dont la Princeſſe a toujours traitté ceux dont elle s'eſt cruë aimée.

Elle ne fut donc pas longtems ſans faire des querelles au Prince. Elle avoit cent eſpions qui l'inſtruiſoient de toutes ſes demarches, & toutes leurs converſations ſe paſſoient en eclairciſſemens & en reproches. Le Prince ſe laſſa de lui faire croire qu'il l'ai-

l'aimoit, & ne pouvant se resoudre à acheter par sa complaisance des richesses qu'on lui vendoit si cher, il affecta de paroitre amoureux ailleurs, & il s'attacha à Cleonice qui etoit une des plus belles Dames de la Cour.

Cleonice connut bien que l'amour du Prince ne pourroit servir qu'à commettre sa reputation. Elle n'etoit point un parti sortable pour un Prince de son rang, & d'ailleurs elle aimoit Celidan qui lui convenoit en toutes choses, & qu'elle ne doutoit pas qu'elle n'epousat bien-tot. Elle temoigna donc au Prince que quelque honneur que lui fit sa passion, elle etoit obligée de le prier de ne la point voir. Le Prince s'obstina par ce refus à la chercher plus que jamais, & le bruit courut bien-tot qu'il en etoit passionnement amoureux. La Princesse Aspasie en fut enragée. Comme elle n'avoit point douté que le Prince ne l'eut aimée, & que la vanité qu'ont toutes les femmes, de se croire dignes de la passion qu'on leur temoigne, l'avoit entierement persuadée de celle du Prince; elle regarda l'amour qu'il avoit pour Cleonice, comme un effet de son inconstance, & elle resolut de s'en vanger, en se dechainant hautement contre cette rivale, cherchant toutes sortes de moiens de lui faire piece.

Le dechainement de la Princeſſe produiſit ſur l'eſprit de ſa rivale un effet tout contraire à celui qu'elle en pretendoit. Cleonice, qui avoit refuſé les viſites du Prince par la crainte d'expoſer ſa reputation, les ſouffrit, & les rechercha par le deſir de chagriner la Princeſſe; car c'eſt ainſi que les paſſions ſe fortifient par les choſes memes qui devroient les detruire, & l'envie de faire du depit à une rivale, a bien plus de pouvoir ſur le cœur d'une femme que le deſir de plaire à un Amant. Plus la Princeſſe traverſoit l'amour du Prince pour Cleonice, plus Cleonice s'etudioit à le flater, & perſonne ne douta par la complaiſance qu'elle eut pour lui, qu'il n'en fut aimé.

Celidan, qui aimoit Cleonice de bonne foi, ne fut pas le dernier à en prendre des allarmes. Il s'en plaignit, & Cleonice lui avoüa que tout ce qu'elle en faiſoit, n'etoit que pour faire depit à la Princeſſe. Elle ſçut ſi bien tourner l'eſprit de ſon Amant, qu'elle lui perſuada qu'elle n'avoit pour le Prince qu'une feinte complaiſance, & elle l'engagea meme à lui aider à donner de nouveaux chagrins à la Princeſſe. Il ſe trouva ainſi preparé à tout ce que la Princeſſe voulut perſuader au deſavantage de Cleonice, & plus elle tacha de lui donner des ſoupçons con-

contre elle, plus il affecta d'en paroitre content & amoureux.

Je ne ſçai aprés tout ſi Celidan n'etoit point la dupe de la confiance qu'il avoit en ſa Maitreſſe, & je n'eus garde, quand il me raconta cette hiſtoire, de lui inſpirer là-deſſus une inquietude qu'il n'avoit pas, mais que tant d'experiences que j'avois faites de la tromperie des femmes, m'auroit ſans doute donnée ſi j'avois eté en ſa place.

La Princeſſe n'aiant pu reüſſir à broüiller Celidan avec Cleonice, chercha les moiens de la broüiller avec le Prince. Rien ne lui etoit difficile quand il s'agiſſoit de ſe vanger. C'etoit en cela ſeulement qu'elle etoit liberale. Elle gagna celui des domeſtiques de Celidan en qui il ſe confioit le plus, & par ſon moien elle eut la pluſpart des lettres que ſon Maitre avoit reçues de Cleonice.

Dés qu'elle les eut, elle chercha quelqu'un par qui elle put les faire repandre dans le monde, ne doutant pas que dés que le Prince les verroit il ne rompit avec elle. Ce n'etoit pas le ſeul motif qu'elle avoit en voulant faire repandre ces lettres par d'autre mains que les ſiennes. Elle ſe croioit diſculper par là de la honteuſe action qu'on lui auroit reprochée ſi on l'avoit accuſée de les avoir repanduës, & d'ailleurs elle ſçavoit un

ſi mauvais gré à Celidan, du peu de complaiſance qu'il avoit eu pour les avis qu'elle lui avoit donnez de la mauvaiſe conduite de Cleonice, qu'elle vouloit le perdre. Elle me jugea propre à ce deſſein, & c'eſt ce qui l'obligea de me permettre de l'aimer, & ce qui m'embarqua, comme on l'a vu, dans l'affaire dont j'ai parlé.

Elle ne ſçut point que nous nous fuſſions battus, & comme le compte que nous nous rendimes Celidan & moi de tout ce que nous ſçavions de cette avanture, nous perſuada l'un & l'autre que nous ne devions nous plaindre que de cette Princeſſe, nous redevinmes plus amis que jamais. Il me promit d'inſtruire Cleonice de tout ce que je lui avois raconté, & de l'aſſeurer que j'etois tres-innocent de la piece qu'on diſoit que je lui avois faite, en m'accuſant d'avoir ſurpris & montré ſes lettres.

Cleonice demanda à me voir pour en etre encore mieux perſuadée, mais elle voulut exiger de moi d'en inſtruire la Reine & le Prince Aurelien. Je refuſai l'un & l'autre, & je lui repreſentai qu'il y auroit de la lacheté à moi de me faire denonciateur contre cette Princeſſe; que puiſqu'elle n'avoit ſouffert l'amour du Prince que pour faire du depit à la Princeſſe, elle avoit ſujet d'etre

tre contente, & que la Princeſſe etoit aſſez punie par le mauvais ſuccez de ſes deſſeins; que ce ſeroit encore une nouvelle punition pour elle, de voir que je ſerois plus ami que jamais de Celidan, quelque ſoin qu'elle eut pris de nous broüiller, & qu'enfin puiſqu'elle aimoit Celidan, elle devoit etre ravie d'etre debaraſſée du Prince, & de trouver ſon Amant plus fidele que jamais.

Ces raiſons devoient la ſatisfaire. Celidan qui y etoit le plus intereſſé les trouvoit admirables; car aprés tout il ne devoit pas trop approuver qu'elle ſe mit ſi fort en peine de ſe menager auprés du Prince, & il importoit peu qu'il ſçut qui avoit publié des lettres qu'elle ne pouvoit deſavoüer, & qu'elle juſtifiroit dés qu'elle voudroit ſe borner à l'amour de celui à qui elles etoient ecrites.

Mais peut-on faire fond ſur la raiſon d'une femme qui a de la vanité? Celle-ci s'opiniatra à vouloir que j'appriſſe à tout le monde que c'etoit la Princeſſe qui lui avoit joüé le tour. Elle voulut meme quelque choſe de plus, & elle pretendit que je devois publier que je lui en avois conté, & qu'elle m'avoit aſſez aimé pour me donner ſon portrait. Jamais je ne pus lui faire entendre raiſon, & Celidan n'y reüſſit pas mieux que moi. Ils s'aigrirent ſur ce ſujet

juſqu'à ſe broüiller. J'en fus faché d'abord pour l'amour de mon ami, qui juſques-là avoit eté content d'elle, mais dans le fond il devoit s'en conſoler, puiſque le chagrin qu'elle eut de perdre le Prince, etoit une marque evidente qu'elle n'etoit pas trop fidelle. Il en fut pourtant inconſolable. Il avoit moins d'experience que moi ſur le caractere de l'eſprit & du cœur des femmes. Il etoit meme ſi honteux de ne pouvoir me cacher qu'il l'aimoit toujours, qu'il ne me voioit jamais qu'avec embarras. Ils ſe raccommoderent quelque tems aprés, & enſuite de deux ou trois autres broüilleries de la nature de celle dont je viens de parler, ils ſe ſont mariez, mais ils n'ont pas eté heureux, & les ſoupçons que Celidan avoit eus ſur le peu de fidelité de Cleonice quand elle n'etoit encore que ſa Maitreſſe, ſont devenus incurables depuis qu'elle eſt ſa femme; ſort ordinaire de tous les Maris qui ont l'aveuglement de croire qu'ils pourront oublier dans une femme les infidelitez d'une Maitreſſe. Le mariage eſt le moins ſeur de tous les remedes, quel que ſoit le mal auquel on l'applique.

Pour moi, je me broüillai avec Cleonice, & ne me raccommodai point. J'eus trop de ſujet d'en etre mal content, par le ſoin qu'el-

qu'elle prit de dire par tout que je me vantois d'avoir eté aimé de la Princeſſe Aſpaſie. Elle racontoit l'avanture du portrait, de maniere à me faire bien repentir de la lui avoir appriſe.

La Princeſſe en devint furieuſe. Elle dit à mon Frere que ſi je paroiſſois devant elle, elle ne vouloit pas repondre qu'elle ne me traitat, comme elle diſoit que je le meritois. J'en fus averti, & je l'evitai ſoigneuſement juſqu'à ce que les veues qu'elle eut pour un autre mariage, lui firent oublier ſa colere & mon amour. Mais il eſt vrai que le malheur que j'eus de connoitre & d'aimer cette Princeſſe, penſa me perdre, comme on l'a veu, en plus d'une maniere. Encore en ſortis-je aſſez heureuſement & l'hiſtoire que je vais raconter fera voir qu'il y a quelquefois à craindre des malheurs bien plus funeſtes, de la part des Princeſſes que l'on oſe aimer.

Ce fut l'année que Monſieur le Prince vint ſecourir Valenciennes, & en fit lever le ſiege. Je ſervois ſous le Marechal de la Ferté, & peu s'en fallut que je n'euſſe le meme ſort que lui. Il fut pris, mais nous nous retirames en bon ordre par la prudence de Mr. de Turenne. On peut mettre la retraite que ce grand Capitaine fit alors, au

nombre de ſes plus belles actions. Ce fut à cette occaſion que je fus un peu plus particulierement connu de lui, & ſi j'avois eté plus ſage, j'aurois mieux profité de ſa protection & de ſes bontez. Nous perdimes Condé aprés un ſiege plus long que ne le meritoit cette place; mais M. de Turenne en aſſiegea une capable de la remplacer. Ce fut la Cappelle. Dés que nous en fumes maitres, je pris la poſte pour me rendre à Chantilli, où etoit le Roi qui devoit y recevoir la Reine Chriſtine de Suede. Elle avoit fait ſon entrée à Paris quinze jours ou trois ſemaines auparavant.

J'avois plus de raiſons qu'un autre de rendre mes devoirs à cette Princeſſe. Mes enfans avoient l'honneur d'etre alliez de ſa maiſon, & elle avoit auprés d'elle un de mes amis que j'avois connu en Pologne, où il faiſoit des voiages de la part de cette Princeſſe, pendant qu'elle travailloit à l'affaire de ſon abdication. Je l'avois encore retrouvé depuis à Veniſe où cette Reine l'avoit envoié pour des affaires qu'elle avoit avec la Republique & les Princes d'Italie, & nous avions fait enſemble aſſez de connoiſſance & d'amitié pour etre ravis de nous revoir. Je ne devinois pas le malheur qui lui arriva peu de tems aprés, car ce fut lui qui

fut

fut le triſte Acteur de la funeſte hiſtoire, dont je dois parler.

Il s'appelloit Monaldeſchi. Il etoit Italien, & d'une qualité diſtinguée. Il avoit paſſé en Suede dez ſa premiere jeuneſſe, y aiant eté appellé par le Comte de la Gardie, dont il etoit parent. Il avoit eté elevé avec la Reine, & il etoit à peu prés de meme age qu'elle. Le Comte de la Gardie avoit un fils auſſi de meme age, pour qui la jeune Reine ſembla avoir plus de panchant que pour Monaldeſchi, car ces deux jeunes hommes pouvant la voir tous les jours, ne manquerent pas de vouloir en etre amoureux. Monaldeſchi qui etoit naturellement vain & ambitieux, fut au deſeſpoir de ce que le jeune Comte de la Gardie etoit mieux reçu que lui. Il etoit Italien & diſſimulé, & il reſolut de degouter ſon Rival du deſſein de s'attacher à cette Princeſſe. Ils etoient amis, & ils s'etoient mis ſur le pied de ſe rendre conte l'un à l'autre de leurs avantures, & de leurs intrigues. Monaldeſchi dit donc un jour au Comte de la Gardie, qu'il ne pouvoit lui laiſſer ignorer que le panchant que la Reine temoignoit avoir pour lui, etoit un artifice dont elle ſe ſervoit pour deguiſer l'attachement qu'elle avoit pour le Palatin ſon Couſin, & que s'il en doutoit, il lui

feroit voir des Lettres qu'elle lui avoit ecrites.

Monaldeschi avoit un talent particulier pour contrefaire toutes sortes d'ecritures, & il montra à la Gardie des Lettres où il avoit si bien imité le caractere de la Reine, que la Gardie y fut trompé. La Gardie ne douta point que les Lettres ne fussent d'elle, & comme il ne s'etoit pas assez declaré pour etre en pouvoir de lui en faire des reproches, il se contenta de profiter de cet eclaircissement pour surmonter la passion qu'il avoit pour elle; & afin d'en venir à bout plus aisement, il s'attacha à la sœur du Palatin, qui le regardoit de bon œil, & dont il fut bientot aimé.

Monaldeschi se trouva ainsi delivré de ce dangereux Rival, & plus en liberté d'adresser ses vœux à la Reine. Cette Princesse fut assez touchée de voir la Gardie s'attacher à une autre, pour tacher de le faire revenir; & pour cela, elle fit semblant d'avoir pour Monaldeschi les distinctions qu'elle avoit eues jusques-là pour la Gardie. Mais ce dernier etoit deja si fort engagé auprés de la sœur du Palatin, qu'il ne fut point touché de cette preference. La Reine en eut un veritable chagrin, & tout le monde fut persuadé dans la suite que le peu d'esperance d'e-

d'epouſer la Gardie, eut plus de part que tout autre motif au deſſein qu'elle prit de ſe demettre de la Couronne. Elle ne croioit point que Monaldeſchi eut pour elle de la paſſion, car ce diſſimulé Italien n'avoit eu garde de ſe mettre auprés d'elle ſur le pied d'Amant. Il ſe contentoit de paroitre avoir pour ſon ſervice un devouement aveugle, & elle le crut ſi fort ſans conſequence, qu'il devint le confident de ſes penſées & de tous ſes deſſeins.

Ce fut lui qui fortifia la reſolution qu'elle prit de quitter la Couronne, parcequ'il prevoioit que tant qu'elle ſeroit Reine, & en Suede, il n'en pourroit etre aimé. Monaldeſchi ne gardoit pas à l'egard des autres autant de meſures qu'auprés de la Reine. Il faiſoit au contraire tout ce qu'il pouvoit, pour faire croire qu'il avoit avec elle une veritable intrigue. Je me ſouviens que quand je le trouvai à Veniſe, il ne parloit d'autre choſe. Il me montroit les Lettres qu'il diſoit qu'il recevoit d'elle, & comme je ne doutois point que ces Lettres ne fuſſent veritables, j'etois tres perſuadé de tout ce qu'il vouloit me faire entendre. Je me contentois de lui repreſenter ſon indiſcretion, mais il paroiſſoit ſi aſſuré de ſa conquete, qu'il ſe croioit en droit d'etre indiſcret impunement.

Quand je le vis à Chantilly, & que nous fumes seuls; hé bien, me dit-il, vous voiez dequoi l'amour que la Reine a eu pour moi l'a renduë capable. Elle a tout quitté pour n'etre qu'à moi, mais avec tout cela je ne suis pas heureux. J'ai pour elle une aversion secrette que je ne puis surmonter, & je voudrois de tout mon cœur qu'elle fut encore Reine, & en Suede, & n'avoir jamais pensé à elle. Il me raconta ensuite, comme il voulut, la maniere dont il lui avoit fait quitter son Roiaume, & tout ce qu'il me dit me parut si extraordinaire que j'avois peine à y ajouter foi. Cependant je ne pouvois pas n'en point croire quelque chose, en voiant que la Reine n'avoit plus de Couronne, & qu'il etoit si bien auprés d'elle, qu'elle ne pouvoit etre un moment sans le voir. Je l'exhortai à faire par reconnoissance ce qu'il ne pouvoit faire par inclination, mais sur tout à deguiser mieux qu'il ne faisoit, l'amour qu'elle avoit pour lui, & l'aversion qu'il avoit pour elle; mais il ne profita pas de mes avis.

Deux ou trois mois apres, la Reine etant à Fontainebleau avec le Roi & toute la Cour, on lui mit entre les mains un paquet, dont le dessus etoit d'une ecriture inconnuë, mais où elle trouva trois Lettres de celle de Monal-

naldeschi. L'une de ces Lettres etoit Italienne, & paroissoit ecrite à un Prince d'Italie. Les deux autres etoient Françoises, & s'adressoient à une Dame. Les voici autant que je puis m'en souvenir; car la Reine me les montra quand elle eut fait la punition que meritoit celui qui les avoit ecrites, & je croi que personne n'en a jamais eu de copies.

La Lettre Italienne etoit à peu prés de la maniere dont je vais la traduire.

Vous avez raison de blamer mon peu de conduite, j'en suis au desespoir. J'aurois mieux fait de penser à ma fortune qu'à la ridicule vanité d'etre aimé d'une Reine, qui ne me donne que des nuits pleines de degouts & de chagrin. Qu'il est dur de donner à une femme emportée des plaisirs qu'on n'a plus le courage de partager avec elle! Me voici Chevalier errant, & je ne voi gueres où nous pourrons nous fixer. Nous n'avons ici pour nous que des Pedans, & j'ai le malheur que personne dans la Cour de France où l'on est si amoureux, ne se met en devoir de me disputer ma vieille conquete. Je suis resolu de tout laisser là, & je ne supporte le supplice de Mezence, qu'autant que j'en ai encore besoin pour assurer les donations qu'on m'a faites. Dez que j'en serai en possession, je volerai à ma chere Patrie, &c.

Les

Les deux autres Lettres etoient conçues en ces termes.

J'avois cru, Madame, que pour meriter votre cœur c'etoit assez de vous en offrir un, pour lequel une Reine a sacrifié ses Etats, sa Couronne & sa gloire. Pourquoi faut-il que je vous aie trouvée si belle? Vous me rendez ingrat, & depuis que je vous ai vuë, je suis devenu insensible aux caresses d'une Reine que j'avois trouvée aimable jusques-là. Vous etes cause du mauvais menage que nous faisons. Comme on est vindicatif, je crains qu'on ne penetre les raisons de ma froideur & de mes degouts, & qu'on ne vous punisse, & de l'insensiblité que vous avez pour moi, & de celle que vous m'avez donnée pour d'autres.

Voici la derniere Lettre.

Je suis malade, Madame, & dans la derniere complaisance qu'il m'a fallu avoir pour la passion de votre Rivale, on s'est douté que mon cœur etoit ailleurs. Je crains que tant que je serai mecontent de vous, on ne le soit de moi. C'est une etrange chose que d'offenser une Reine à ce point-là. Si la complaisance que je suis obligé d'avoir pour elle blesse votre delicatesse, vous devez etre en repos, car je vous jure que je ne suis

qu'une ſouche morte auprés de tout ce qui n'eſt pas vous. Permettez que j'eſpere. Je reprendrai la ſanté & la vie, & je ne m'en ſervirai que pour m'affranchir à jamais des liens que je deteſte, pour ne plus porter que les votres.

Dés que la Reine eut reçu le paquet, & qu'elle eut reconnu l'ecriture de Monaldeſchi, elle s'enferma, & une heure aprés elle me fit chercher. Elle me demanda avec beaucoup d'emotion s'il etoit vrai que j'euſſe connu Monaldeſchi en Italie; ſi depuis ce temps-là j'etois toujours de ſes amis, & ſi je n'avois point de connoiſſance qu'il eut quelque intrigue à la Cour de France. Comme je n'avois garde de me douter que la Reine eut le motif qu'elle avoit de me faire ces demandes, je crus qu'elle ne me parloit ainſi, que parceque peutetre elle etoit jalouſe. J'avois bien veu que Monaldeſchi paroiſſoit un peu attaché à une Dame de la Cour, mais je n'eus garde de le dire à la Reine. Je lui repondis que j'avois veu Monaldeſchi en Italie que nous avions alors fait amitié, mais que depuis je n'avois point eu de ſes nouvelles; qu'à l'egard de ſes attachemens à la Cour de France, il ne me paroiſſoit point qu'il en eut aucun.

Lui aiant repondu ces paroles, elle me dit

dit que c'etoit assez, & elle me parla de diverses autres choses, entre autres de ce que l'on disoit des motifs qui lui avoient fait quitter son Roiaume. Je lui dis que tout le monde etoit persuadé qu'elle n'avoit fait ce changement que par un principe de Religion. A ces paroles je vis que les larmes lui venoient aux yeux. Elle soupira, & elle me dit que Dieu etoit temoin que ç'avoit eté là le seul motif qui l'avoit obligée de quitter la Suede; mais que les Princes etoient malheureux de n'avoir point de veritables amis. Elle me demanda encore quelle heure il etoit, & où etoit le Roi. Aiant satisfait à cette demande, elle me congedia, me faisant souvenir de l'honneur que j'avois d'etre entré dans son alliance par mon mariage. Je lui repondis que c'etoit un honneur dont je n'osois me glorifier, mais que j'en avois tout le sentiment que l'on en pouvoit avoir; ce que je tacherois de lui temoigner toute ma vie, par le profond respect que j'avois, & que j'aurois toujours pour elle. Comme je sortois, elle me rappella, & me demanda si j'avois lu Machiavel, & ce qu'on disoit en France de cet Auteur. Je lui dis qu'on l'estimoit beaucoup pour son esprit, mais qu'on trouvoit ses maximes peu conformes en bien des choses à celles

de

de la Religion. Il y en a une, reprit-elle, qui eſt d'une neceſſité indiſpenſable pour les Princes. C'eſt quand leur honneur les oblige à punir eux-memes des ſujets, dont le ſupplice pourroit commettre leur reputation, ſi on les puniſſoit par les formalitez de la juſtice. Comment, dit-elle, en uſe-t-on en France dans ces occaſions? Je lui dis qu'il etoit rare qu'on en vint à cette extremité, & qu'on avoit toujours blamé Henri III. de la maniere dont il avoit fait tuer le Duc de Guiſe. Je ſçai mieux que vous, reprit-elle, ce que l'on dit en France de Henri III. Son action ne fut odieuſe, que parcequ'il fit tuer le Cardinal de Guiſe. Nous parlames encore longtems ſur ce ſujet, & j'etois ſi accoutumé à voir cette Princeſſe avoir des converſations d'eſprit & de ſcience, que je n'eus pas le moindre ſoupçon de l'action qu'elle meditoit. Sitot que je fus ſorti, elle appella Monaldeſchi, avec lequel elle fut peu de temps, & une demi-heure aprés elle me fit rappeller. Je la trouvai ſeule. Elle me dit qu'elle me prioit de vouloir etre temoin d'une converſation qu'elle etoit obligée d'avoir avec Monaldeſchi, que c'etoit une affaire de tres-grande conſequence, dont elle vouloit que je ſçuſſe le ſecret; mais qu'il etoit à propos que je fuſ-

ſe

se caché, & que personne ne me vit; qu'elle m'alloit enfermer dans un Cabinet d'où je pourrois entendre tout, & qu'elle me conjuroit, si je ne voulois me perdre, de ne point remuer, & de ne donner aucun signe que je fusse-là. Je fis ce qu'elle me demandoit, & je commençai alors à me rappeller la conversation, & à craindre pour Monaldeschi quelque chose de funeste.

Il vint aprés que je fus caché. Hé bien, lui dit-elle, mechant, nieras-tu encore que c'est toi qui as ecrit ces Lettres? Peux-tu dementir ton ecriture? Et dis-moi, par où j'ai merité que tu fasses croire de moi des calomnies aussi noires que celles dont ces perfides Lettres sont remplies? Quand est-ce que nous avons eu ensemble les commerces dont tu te glorifies? Parle, & dis la verité sur le point d'aller rendre conte à Dieu, car tu n'as plus qu'une heure à vivre, & il faut penser à ta conscience. Monaldeschi fut longtemps sans parler. Il etoit à genoux, & faisoit ce qu'il pouvoit pour embrasser les pieds de la Reine, qui le repoussoit, en lui disant toujours qu'il s'expliquat. Je ne me justifierai point, Madame, dit-il, j'ai merité la mort, & je n'ai plus recours qu'à vostre bonté. Il repeta vingt fois qu'il lui demandoit pardon, & qu'il la prioit d'avoir piti

pitié de lui. On ne peut temoigner plus de foibleſſe qu'il en avoit. Il parloit comme un homme egaré à qui la crainte de la mort avoit oté la raiſon. Je fus tenté plus d'une fois de ſortir du lieu où j'etois caché, mais ne croiant point qu'on en dut faire une juſtice ſi prompte, j'attendois les ordres de la Reine pour ſortir, & me joindre à ce miſerable pour l'appaiſer. Un moment aprés elle appella du monde, & trois hommes armez entrerent accompagnez d'un Pere Mathurin. Elle leur dit qu'ils fiſſent ce qu'elle avoit ordonné. Ils enleverent Monaldeſchi. Le Mathurin rendit à la Reine un paquet cacheté, & elle lui commanda de confeſſer ſans differer celui dont elle lui avoit parlé. Ce bon Pere ſe jetta à ſes genoux pour demander la grace du criminel. Je ſortis du lieu où j'etois, & je la conjurai auſſi d'avoir pitié de ce malheureux, mais elle fut inflexible. Elle me defendit de ſortir, & elle envoia le Pere pour entendre ſa Confeſſion. Le Pere revint encore deux ou trois fois lui dire que Monaldeſchi demandoit à lui parler. Elle demanda s'il etoit confeſſé, & quand le Pere lui eut repondu que oui, elle fit venir un de ces trois hommes armez, & elle lui ordonna de le tuer ſans differer plus longtems. Ils eurent de la peine à en venir à bout, car il etoit revetu d'une

d'une cotte de maille, qu'il avoit prise apparemment aprés que la Reine lui eut montré les Lettres, jugeant bien aprés cette conviction qu'elle voudroit le faire assassiner. Cette precaution ne servit qu'à rendre sa mort plus lente & plus douloureuse. Je me jettai encore une fois aux pieds de la Reine, & pour toute reponse, elle decacheta le paquet que le Mathurin lui avoit rendu, & elle me fit voir les Lettres fatales. Je n'ai jamais pu savoir à quel dessein elle les avoit remises entre les mains de ce Pere. Elle me les lut, & me demanda si aprés de pareilles Lettres, je prendrois encore le parti d'un homme si coupable, si menteur & si ingrat. Je lui dis qu'il meritoit la mort, mais que je la priois d'en avoir pitié. Pendant que je la conjurois à genoux de se laisser flechir, on lui vint dire qu'il etoit mort. Elle me dit alors que jamais personne ne verroit ces Lettres, qu'elle m'ordonnoit de ne point temoigner que je les eusse vuës, ni qu'elle m'eut donné la connoissance de cette affaire; qu'elle avoit voulu que j'en fusse instruit pour avoir en moi un temoin irreprochable du peu de fondement qu'elle avoit donné à de telles calomnies, afin que quand il en seroit besoin, je pusse temoigner ce que j'avois appris de la propre confession de Monaldeschi; qu'au reste

reſte elle ne prevoioit pas qu'elle fut jamais obligée d'en venir à cet eclairciſſement ; qu'elle etoit Reine, & qu'elle ne devoit rendre conte de ſa conduite à perſonne. Je lui promis de ne rien dire, & de ne rien faire à cet egard que ce qu'elle m'ordonneroit elle-meme.

Le Roi ſe plaignit de la maniere dont elle en avoit uſé, & lui fit dire qu'il auroit ſouhaitté qu'elle eut voulu punir ce malheureux avec un peu moins de precipitation. Elle negligea de s'en juſtifier, & au contraire elle m'ordonna plus que jamais de ne point temoigner que j'euſſe eu la connoiſſance qu'elle m'avoit donnée, croiant qu'il y auroit de la baſſeſſe à elle de chercher des temoins des raiſons qu'elle avoit euës. Je lui ai ſi bien gardé le ſecret, que quoiqu'on dit par tout qu'elle avoit fait perir le Marquis, pour le punir de l'indiſcretion qu'il avoit euë de ſe vanter des faveurs qu'elle lui avoit accordées, je n'ai jamais oſé dire ce que j'en ſçavois, & je fus fort aiſe qu'on ignorat que j'euſſe eté preſent à cette affaire. Peutetre m'auroit-on blamé de n'avoir pas couru au ſecours d'un hommé qui etoit mon ami, car il y a des gens qui ſans conſiderer ce que l'on peut, voudroient qu'on s'engageat dans les deſſeins les plus temeraires & les plus inutiles,

tiles, & ç'auroit eté à moi la plus folle & la plus inutile de toutes les temeritez, que d'entreprendre de sauver seul un homme qui ne se deffendoit pas lui-meme, & qui etoit entre les mains de trois Officiers bien armez qui avoient ordre de le tuer. D'ailleurs, quand je l'aurois voulu, la Reine ne m'auroit pas permis de sortir, & je ne pouvois aller à son secours sans faire violence à cette Princesse.

Quoiqu'il en soit, la chose se passa de la maniere dont je viens de la raconter, & je croi qu'il m'est permis aujourd'hui de rendre à cette Reine, la justice qu'elle ne voulut pas que je lui rendisse quand sa reputation fut le plus attaquée. J'ai tous les sujets du monde de croire que jamais elle n'avoit donné que des fondemens tres-legers & tres-innocens à la sotte vanité de Monaldeschi, & ce que j'ai connu dans tous les tems, du caractere de cet Italien ne me permet pas d'en douter. C'etoit l'homme du monde le plus frivole & le plus vain; je puis meme dire le plus lache, & les Princesses sont malheureuses, quand elles donnent leur confiance à des gens de ce caractere.

J'ignorai longtems par où la Reine de Suede avoit eu les lettres qui causerent le malheur de Monaldeschi. J'en soupçonnois

la Dame à laquelle il m'avoit paru attaché, & ce ne fut que plus de deux ans aprés que j'appris que c'etoit elle. La choſe me fut racontée par une Fille qu'elle avoit en ce tems-là à ſon ſervice, & qui l'aiant quittée s'etoit miſe auprés d'une de mes parentes. Cette avanture merite d'etre rapportée pour achever tout ce qui regarde ce malheureux, & pour faire connoitre auſſi dequoi les femmes ſont capables. Si l'on a trouvé que la Reine de Suede avoit eu de la cruauté en le puniſſant ſi promptement, celle qui le ſacrifia à ſa vangeance, doit ce me ſemble, paroitre encore plus cruelle.

Monaldeſchi s'etoit attaché à cette Dame dans le temps qu'elle etoit recherchée d'un homme de la Cour qui l'aimoit paſſionnement, & qui etoit pour elle un parti tres-avantageux. Comme elle etoit fort intereſſée, & que cet Italien s'etoit preſenté à elle comme un homme capable de lui faire de grands preſens, elle ne lui reſiſta qu'autant qu'elle crut qu'il le falloit pour exciter ſa liberalité. Cependant Monaldeſchi n'etoit rien moins que liberal. Il etoit de ces gens qui promettent plus qu'ils ne peuvent & qu'ils ne veulent tenir, & toutes les offres qu'il faiſoit n'etoient qu'un artifice pour la ſurprendre. La Dame qui ne le connoiſ-

ſoit

soit pas pour tel, resolut de le mettre à l'epreuve, & comme elle ne se piquoit pas d'avoir de la delicatesse à l'egard d'un etranger, qu'elle ne regardoit que comme un oiseau de passage, elle lui dit, aprés s'etre defenduë longtems, & en avoir reçu plusieurs lettres amoureuses, qu'elle avoit besoin de cinquante mille ecus, & que qui pourroit les lui donner ne se repentiroit pas de son present. L'Italien parut ravi d'avoir cette occasion de lui faire plaisir. Il lui demanda un rendez-vous, & lui promit d'y apporter exactement les cinquante mille ecus dont elle avoit besoin, soit en lettres de change, soit en pierreries. Le jour fut pris, & Monaldeschi aiant fait chercher un grand nombre de fausses pierreries de celles qui imitent plus le naturel, il les prit & vint au rendez-vous. Ses visites avoient allarmé l'amant de la Dame. Il etoit attentif à toutes ses demarches, & il fut instruit de l'heure & du lieu du rendez-vous. Il ne lui en temoigna rien, resolu de la laisser faire, mais de la surprendre en cas qu'elle s'y trouvat. Elle n'y manqua pas. Monaldeschi lui donna les pierreries, & il en demandoit le paiement lorsque l'Amant arriva. Quelque etonnement qu'elle eut d'etre surprise avec l'Italien, elle eut encore assez de presence d'esprit

prit pour cacher les pierreries, dans la veue d'en profiter, de quelque maniere que cette avanture se terminat, car la derniere chose qu'oublie une femme interessée c'est son interet. Les deux Amans se querellerent, & la Dame les laissa se quereller, se consolant d'avoir au moins dans les pierreries quelque chose qui la put consoler de la perte de celui sur le mariage duquel elle avoit compté, & dont elle voioit bien qu'elle ne pourroit etre aimée aprés cette avanture. La querelle des deux Amans fut bientot terminée par la lacheté de Monaldeschi, qui dit qu'il n'etoit point resolu de se battre pour une femme, qui n'avoit consenti à sa passion qu'à prix d'argent; qu'il venoit de lui donner pour cinquante mille ecus de pierreries, & que quand il les lui auroit fait rendre, il se battroit ensuite tant qu'il voudroit. L'Amant connoissant par là le caractere de sa Maitresse, ne se picqua point de pousser les choses plus loin. Il dit à Monaldeschi qu'il etoit juste qu'il possedat seul une Maitresse qu'il achetoit si cher, & qu'il la cedoit de tout son cœur. Il le voulut quitter aprés ces paroles; mais Monaldeschi faisant le genereux, lui dit qu'il lui promettoit qu'il ne la verroit jamais, & qu'il trouvoit ses pierreries bien emploiées, puisqu'elles

lui avoient servi à le detromper sur l'estime qu'il avoit cru que meritoit cette femme; qu'il ne les redemanderoit point, & que jamais elle n'entendroit parler de lui. L'Amant fut surpris de cette generosité. Il crut qu'il etoit impossible qu'il y eut un homme dans le monde assez peu interessé, pour compter pour rien la perte de cinquante mille ecus, & il alla s'imaginer qu'il etoit faux qu'il lui eut fait ce present, mais que c'etoit un artifice dont il s'etoit servi, pour lui marquer que cette femme ne meritoit pas que l'on se battit pour elle. Il lui temoigna ce qu'il pensoit, & l'Italien lui avoua que les pierreries etoient fausses. L'Amant eut encore plus de plaisir à apprendre que sa Maitresse etoit la dupe de l'Italien, qu'il n'en avoit eu à croire que l'Italien avoit eté la dupe de sa Maitresse. Ils se rejouïrent ensemble de cette avanture, & ils la raconterent par tout sans nommer la Dame.

Elle ne fut pas des dernieres à en entendre parler, & quoiqu'on ne fit point mention d'elle, & qu'au contraire la chose se racontat comme si elle fut arrivée à une autre, elle ne douta point qu'elle ne fut la dupe dont on parloit. Elle fit voir les pierreries, & elle eut tant de depit d'apprendre qu'elles etoient fausses, qu'elle resolut de

de s'en vanger. Elle avoit gardé les Lettres de Monaldeschi, & il falloit qu'il lui eut aussi donné celle qu'il avoit ecrite en Italie, puisqu'elle se trouva dans le paquet qu'elle fit rendre à la Reine de Suede. L'on ne sçauroit assez s'etonner de l'aveuglement de cet homme, d'avoir si peu menagé une femme qui avoit entre ses mains dequoi le perdre. Peutetre se flattoit-il que la Reine lui pardonneroit en cas qu'elle en eut connoissance. Peutetre meme oublia-t-il que cette femme avoit gardé ses Lettres. De quelque source que vint sa negligence & son oubli, on peut apprendre par cette funeste avanture combien il est dangereux de se mocquer des femmes.

Je ne sçai si l'Amant qui rompit avec celle-ci à l'occasion de ce rendez-vous, a connu que c'etoit elle qui avoit causé la perte de Monaldeschi, mais jamais je ne lui en ai ouï rien dire, & je l'aurois ignoré, sans la Fille qui me le raconta.

Pendant que la Reine de Suede fut en France, elle emploia son credit auprés du Roi, pour faire revenir mon second Frere qu'elle avoit connu en Suede, & qui l'avoit accompagnée dans son voiage d'Italie. Il etoit demeuré à Rome en attendant des nouvelles de la grace qu'elle avoit promis de de-

mander pour lui. Elle l'obtint, & on lui ecrivit auſſitot qu'il pouvoit revenir, mais il n'etoit plus à Rome. Il etoit retourné en Suede. C'etoit un homme à avantures s'il en fut jamais, mais il y avoit cette difference entre lui & moi, que la plupart des affaires qu'il eut ne furent cauſées que par ſes inconſtances & ſes tromperies, au lieu que les miennes ne venoient que de mon trop de ſincerité & de bonne foi. Nous fumes l'un & l'autre la dupe des femmes, & je n'eus pas plus de bonheur en les menageant comme j'ai toujours fait, que lui en les trompant toujours, & manquant d'egard pour elles. Ainſi je croi pouvoir dire que le ſort eſt egal en amour entre celui qui en uſe bien & celui qui en uſe mal, & que la probité ſert aſſez peu dans un commerce, où la plupart des femmes ſemblent avoir juré de ne ſacrifier qu'à leur vanité, à leur interet & à leur caprice.

Comme j'etois plus detrompé que jamais ſur leur chapitre, & que ma derniere avanture avec la Princeſſe Aſpaſie m'avoit encore plus perſuadé que je ne l'etois, du malheur d'un homme, qui n'etant fixé par aucun objet, eſt expoſé à aimer autant de femmes qu'il en trouve d'aimables, je crus que pour me mettre en repos, & remedier

à

à ces ecueils, je devois enfin m'attacher à une personne que je pusse rendre ma femme, & je m'appliquai serieusement à en chercher une digne de moi. La chose n'etoit pas aisée, car je voulois que la femme à laquelle je me marierois, fut capable en meme tems de satisfaire mon cœur & ma fortune, & ces deux choses se trouvent rarement ensemble.

Cependant j'etois resolu de ne point me marier autrement, & mon frere aîné avoit beau me representer que je ne devois chercher que du bien. Je craignois en epousant une femme que je ne pourrois aimer, de retomber dans de nouvelles intrigues, & je croiois ne pouvoir mieux m'en garantir, qu'en trouvaut dans ma femme tout ce que j'aurois pu aimer en d'autres.

Ma Mere etoit morte depuis une année ou deux. Elle n'avoit point eu d'enfans de son second mariage, & j'etois devenu par sa mort un meilleur parti que je ne l'etois quand elle vivoit. Je me voiois donc, ce me sembloit, un peu plus en etat de choisir, mais apres tout je m'y trouvois fort embarrassé. Je craignois, si je trouvois une personne digne d'etre aimée, que je ne l'aimasse d'abord, & que l'amour ne me rendit aveugle pour le reste; mais aussi je ne voulois point me marier à une personne que je n'ai-

merois pas. Mon Frere se mocquoit de l'embarras que je me donnois à moi-meme, & il profitoit de mes incertitudes pour me representer qu'il n'y avoit aucun risque à courre en epousant une personne riche; que l'amour viendroit peutetre aprés, & qu'en tout cas j'aurois dans les richesses dequoi me passer meme de l'amour. Je goutois peu ces raisons, & quelque personne qu'on me proposat, je ne concluois rien.

Cet embarras produisit du moins pendant quelque tems un assez bon effet. C'est que regardant les femmes avec les yeux d'un homme qui pense à se marier, je n'eus aucune intrigue pendant ce tems-là. C'etoit la premiere fois de ma vie que je m'etois trouvé de la sorte, & je dirai à ma honte que je ne goutois point dans cette indolence le bonheur, dont j'avois cru que jouïssoient les personnes qui n'aiment rien. Je me trouvois au contraire dans un ennui continuel. Les moindres chagrins m'etoient sensibles, n'aiant personne qui m'en consolat d'une maniere aussi douce qu'une femme dont on est aimé. D'un autre coté, les vuës de ma fortune me faisoient peu d'impression, parceque je n'aurois souhaité d'etre riche que pour partager mes richesses avec une personne que j'aurois aimée. Tout autre usage

du

du bien me paroiſſoit inſipide. Enfin, je me convainquis plus que je n'avois jamais fait, qu'il etoit impoſſible d'etre content ſans amour. J'avois beau me ſouvenir de tous les chagrins que cette paſſion m'avoit cauſez. Je concluois toujours que dans la comparaiſon le plaiſir en etoit plus ſenſible que la peine. C'eſt un grand malheur d'avoir contracté ces ſortes d'habitudes, car il faut avouer qu'il n'y a que la Religion, & le deſir ſincere du ſalut, qui puiſſent nous faire gouter du repos dans l'indifference. J'etois alors peu touché de ces motifs. Je voulois etre heureux, & mon aveuglement etoit au point que je ne connoiſſois que l'amour capable de me donner du bonheur. Quoi, me diſois-je quelquefois, eſt-il impoſſible de trouver une femme qui puiſſe faire gouter tout le plaiſir d'aimer & d'etre aimé? Je me ſouvenois alors de ma chere Carmelite, & je n'etois occupé qu'à chercher dans une autre, ce que je croiois que j'aurois trouvé en elle, ſi nos deſtinées euſſent eté unies.

Il n'y a rien de plus plaiſant & de plus bizarre, que la diſpoſition où me mirent ces reflexions. Je cherchois par tout une femme que je puſſe aimer, & dez que j'en trouvois quelqu'une à mon gré, je n'oſois m'y attacher, de crainte d'en etre encore la du-

pe. Ce que j'avois gagné par toutes mes experienees n'etoit pas de hair les femmes, c'etoit de les craindre. Je me trouvois alors beaucoup plus malheureux que quand je me livrois à elles sans defiance & sans crainte, & je regrettois quelquefois le tems où j'etois aveugle sans connoitre mon aveuglement. Comme le peu qui me restoit de lumieres, n'etoit point assez fort pour surmonter mon penchant, ma raison ne servit qu'à m'embarrasser davantage; & je connus bien alors qu'il faut toujours un peu s'aveugler pour se croire heureux dans cette passion. Rien n'en prouve mieux, ce me semble, les dereglemens & les malheurs; car que doit-on attendre autre chose qu'un egarement continuel, dans une passion qui n'est delicieuse que quand elle est entierement aveugle?

Bien loin que la connoissance que mes reflexions me donnoient de la nature de l'amour, m'en fit perdre le gout, je m'obstinois toujours à croire que je pouvois, & devois aimer. Il ne faut pour cela, disois-je, que trouver une femme que l'on aime à la fois, & par inclination, & par devoir. La chose ne me paroissoit point impossible, & je voulois la trouver à quelque prix que ce fut.

Dans ces pensées, je m'attachai à ne frequenter

quenter presque que des gens mariez, pour me convaincre, en les voiant, de tout ce qui pouvoit faire le bonheur & le malheur du mariage. Mais je puis dire que je n'en connus aucun dont l'experience ne me fit peur. Ceux qui etoient amoureux de leurs femmes, & ceux qui ne les aimoient pas, me paroissoient egalement malheureux. Mon Frere ainé etoit assez heureux dans son menage, mais il avoit si peu de penchant à l'amour, & il etoit si occupé de sa fortune, que son exemple ne concluoit rien pour moi. Je ne pouvois gouter, ni son indifference, ni son ambition. Je voulois aimer, & je me soucios peu de m'elever. Je n'etois meme indifferent pour la fortune, que parceque je ne pouvois l'etre pour l'amour. Il ne faut pas s'etonner si je ne m'avançai pas. Il n'y a point d'autre moien de parvenir, que de faire tout ceder au desir de son avancement, & moi, je voulois que tout cedat au dessein que j'avois d'aimer & d'etre aimé. Cet entetement rendit inutiles toutes les occasions que j'eus de faire quelque chose, & gasta meme, si j'ose le dire, tous mes talens. Je souhaitte que ceux qui liront ces Memoires profitent de mon exemple, & apprennent à resister de bonne heure à une passion qu'on ne peut vain-

cre sans un miracle, quand on se prend à la combattre aussi tard que je m'y pris. Le tems n'etoit pas encore venu de m'en corriger, & il falloit que je donnasse d'autres exemples d'aveuglement & de foiblesse; car toutes mes reflexions ne servirent alors qu'à m'engager plus fortement, si-tot que je crus avoir trouvé ce que je cherchois. Parmi les personnes que mon Frere m'avoit proposées, il m'en avoit nommé une qu'il m'avoit dit etre une parfaitement belle Fille. Elle etoit alliée de Mr. Fouquet, dont la famille commençoit à avoir beaucoup de credit par la faveur que l'Abbé Fouquet avoit auprés de Mr. le Cardinal. Cette fille etoit de Bretagne, & quoique son Pere fut de la Robe, il ne laissoit pas d'etre d'une maison qualifiée; l'on sçait bien que cela est ordinaire en Bretagne. Celui-ci outre la qualité, passoit pour avoir beaucoup de bien, & c'etoit de tous les partis ausquels mon Frere m'avoit dit que je devois penser, celui pour lequel il avoit plus de penchant, par la faveur & l'appui qu'il esperoit que ce mariage nous feroit trouver. J'y avois fait assez peu de reflexion, & à dire le vrai, comme la Fille etoit fort jeune, j'avois un peu apprehendé sa beauté. Je ne croiois point qu'une femme belle & jeune eut toutes les qualitez que

je

je cherchois pour me rendre heureux, & je craignois le sort des Maris que la jeunesse, & la beauté de leurs femmes engagent à devenir leurs pedagogues & leurs gardiens. La chose en etoit donc demeurée là. Je n'avois point veu la Fille qui ne faisoit que d'arriver de sa Province, & je m'etois peu mis en peine de la connoitre, par le peu d'envie que j'avois de l'epouser.

Comme je passois un jour au bout du Pont Rouge, je vis un carrosse versé d'où l'on retiroit avec beaucoup de peine trois femmes qui y etoient. J'etois seul dans le mien, & je crus que je devois l'offrir à ces Dames. Celle qui etoit la plus agée l'accepta avec d'autant moins de difficulté, qu'elle me dit qu'elle etoit obligée dans le moment de se rendre à un endroit où elle etoit attenduë pour une affaire pressée. Elle me demanda pardon d'en user si librement. Comme elle alloit monter dans mon carrosse, elle fut arretée par une de celles qu'elle avoit en sa compagnie, qui lui dit qu'absolument elle ne la suivroit pas, & qu'elle ne vouloit point m'avoir cette obligation. Je fus surpris de cette difficulté, & aiant regardé la personne qui la faisoit, je lui trouvai une beauté, la plus eclatante, & la plus vive que j'eusse veuë de ma vie. Elle

paroiſſoit fort emuë de l'action qu'elle venoit de faire, & il me ſembla meme qu'elle avoit de la peine à me regarder. Celle qui avoit accepté d'abord mes offres, parut avoir changé de ſentiment aprés que cette jeune perſonne lui eut parlé. Elle me remercia, & me dit qu'elle attendroit bien que ſon carroſſe fut raccommodé. Non, Madame, lui dis-je, vous prendrez le mien, & vous m'apprendrez, s'il vous plait, par où j'ai merité que cette charmante perſonne me prive de l'honneur que vous avez voulu me faire. Elle eſt fachée contre vous, reprit cette Dame, en riant. Elle eſt aſſez belle pour etre recherchée, & il faut qu'elle croie que vous ne ſoiez pas de ſes amis. Moi, Madame, repris-je auſſi-tot? Je ne croi pas avoir jamais eu l'honneur de la voir; du moins ſuis-je bien aſſuré que je n'ai jamais rien vu de ſi beau qu'elle. C'eſt peutetre ce qui la met en colere, repondit cette Dame ſur le meme ton. Comme il y a ſix ſemaines qu'elle eſt à Paris, elle croit qu'il ne doit pas etre permis à un galant-homme comme vous, de ne l'avoir point encore veuë. Mon Dieu, ma Mere, interrompit la jeune perſonne, n'arretons point Monſieur. Il a ſans doute d'autres affaires que de ſe charger de nous. Non, Mademoiſelle, lui dis-je, vous accep-

terez

terez l'offre que Madame votre Mere a eu la bonté de ne pas refuſer, & vous me direz par où vous etes devenuë ſi fort mon ennemie? Moi, Monſieur, reprit-elle. Je ne veux que vous epargner de la peine, & je ſçai bien que ce n'eſt pas à des Provinciales comme moi que vous vous amuſez. Il ſembla qu'en me diſant ces paroles elle voulut me faire un reproche & j'en fus egalement ſurpris & deconcerté. Je lui dis tant de douceurs, & je fis tant d'honneſtetez à la mere, qu'à la fin elles accepterent mon carroſſe, & je les menai où elles avoient affaire. J'appris en chemin que cette belle perſonne etoit la parente de Mr. Fouquet, dont mon Frere m'avoit parlé. Le terme de Provinciale qu'elle repeta pluſieurs fois avec affectation, me fit ſouvenir qu'effectivement je l'avois appellée de ce nom quand ſans l'avoir vuë, & ſans la connoitre, j'avois refuſé de penſer à elle. Je ne doutai pas qu'on ne lui eut rendu compte d'une converſation, où quelques-uns de mes amis me parlant d'elle comme d'un bon parti, j'avois dit pour m'en defaire, que je ne pourrois epouſer une Provinciale, qui apparemment n'auroit pas le ſens commun. Cela lui avoit eté redit mot pour mot, & c'eſt ce qui l'avoit fachée contre moi; tant il eſt dangereux

reux de parler sans reflexion devant ses meilleurs amis, & de dire des injures au hazard à des personnes qu'on ne connoit pas. Je me separai d'elle en lui faisant mille offres de services, & je ne doutai pas que je n'eusse bien reparé le tort que l'on m'avoit fait dans son esprit.

Quand je fus seul, je me sentis veritablement touché de la beauté de cette Fille. Le chagrin qu'elle m'avoit temoigné ne me donna que meilleure opinion d'elle. J'avois trouvé beaucoup d'esprit en tout ce qu'elle avoit dit, & son merite me parut au-dessus de son age. Je regardai cette rencontre comme une destinée inevitable, & je devins dés ce moment eperdument amoureux. Je n'attribuai point à bizarrerie ni à vanité la colere qu'elle avoit marquée contre moi. Je crus au contraire qu'il falloit que je lui eusse paru un parti digne d'elle, pour s'etre fachée d'une parole qui m'etoit echapée, & pour avoir trouvé mauvais que j'eusse eu si peu d'empressement pour la connoitre & pour la voir, aprés les propositions qu'on m'avoit faites, car c'etoit de concert avec sa Mere qu'on me l'avoit proposée, & elle ne l'ignoroit pas.

Enfin j'etois pris tout de bon, & je crus avoir trouvé ce que je cherchois. J'allai dés le

le lendemain voir mon Frere, & ſans lui dire ce qui m'etoit arrivé la veille, je lui temoignai que j'avois fait reflexion à ſes conſeils; que la parente de Mr. Fouquet me paroiſſoit de tous les partis que l'on m'avoit propoſez celui qui nous convenoit le mieux, & que je le priois d'en faire la demande. Mon Frere me dit qu'il n'y perdroit point de temps, qu'il verroit l'Abbé Fouquet; mais que cependant il etoit à propos que je viſſe la Demoiſelle; qu'il chercheroit l'occaſion de me la faire voir, & qu'il alloit dés ce pas en parler à l'Abbé. Comme je mourois d'envie de revoir cette charmante perſonne, & que je craignis que l'occaſion que mon Frere vouloit prendre pour me la faire connoitre, ne ſe preſentat pas ſitot, je lui dis que je l'avois veue, & je lui racontai la rencontre que j'en avois faite. Il ſe mit à rire, en me diſant qu'il voioit bien ce qui m'avoit determiné; que toute ma vie je ſerois fou & amoureux, mais qu'il m'avertiſſoit que je devois bien me garder de temoigner que je le fuſſe; qu'on ſeroit ſurpris que j'euſſe conçu tant de paſſion en ſi peu de temps; que cela feroit craindre que mon amour ne fut de peu de durée, & que la choſe du monde laquelle il falloit le plus prendre garde

en

en se mariant, etoit d'en temoigner trop à la personne que l'on devoit epouser; que c'etoit de là que venoient tous les mauvais mariages, parcequ'une femme accoutumée à trouver dans un Mari tous les devouemens, & toutes les violences de l'amour, ne se mettoit pas quelquefois en peine de le menager; qu'elle abusoit de la passion qu'on avoit pour elle, & qu'en tout cas elle se croioit mepriſée dés qu'elle ne trouvoit plus dans un Mari l'amour par lequel il lui avoit plu; qu'il etoit impossible que cette passion se conservat longtems de la meme force, & que dés qu'elle venoit à se rallentir, c'etoit pour une femme un changement difficile à digerer.

Rien n'etoit plus sage, & plus à propos que ces conseils, mais à qui les donnoit-on? A un homme que l'amour avoit deja aveuglé. J'assurai mon Frere que je n'etois point amoureux, & que quand je le serois, je ne verrois la personne que lorsqu'il le jugeroit à propos. Il me dit que je ferois fort bien, qu'il esperoit que cela ne tarderoit pas; que dés qu'il auroit veu l'Abbé Fouquet, & fait parler à la Mere, il feroit une partie où je pourrois avoir l'occasion de parler à la Demoiselle tant que je voudrois, mais que je me souvinsse du conseil

qu'il

qu'il me donnoit. Il ajouta que j'etois dans un age à ne plus donner dans les emportemens, & dans les folies qui m'avoient fait perdre toute ma jeuneſſe, & qu'on auroit du mepris pour moi, ſi à trente quatre ou trente cinq ans je paroiſſois amoureux comme je l'avois eté à vingt. Il me quitta aprés ces paroles, & j'en profitai ſi peu que j'allai chez ma Maitreſſe dés le moment meme. Je ne voiois aucun inconvenient à cette viſite. Je croiois qu'on ne l'attribueroit qu'à la ſeule civilité, mais quelque choſe qui en put arriver, je ne pouvois plus etre maitre de moi, & je croi que quand il ſe ſeroit agi de ma vie, je n'aurois pas eu la force de paſſer ce jour-là ſans voir une perſonne dont j'etois ſi enchanté.

Mais j'avois affaire à gens plus ſages que moi. On me fit dire que ni elle ni ſa Mere n'etoient au logis, quoique je ſceuſſe bien qu'elles y etoient l'une & l'autre. Ce refus me fit ſouvenir des conſeils de mon Frere, & m'empecha d'inſiſter pour entrer, autant que j'avois envie de le faire. Je me retirai dans un vrai deſeſpoir, & je ſuis aſſuré que ſi j'exprimois tout ce que je ſouffris à paſſer ce jour-là, privé de la veue d'une perſonne ſans laquelle je ne pouvois plus vivre, je ſuis, dis-je aſſuré qu'on ſe mocqueroit

de

de moi, car je n'avois jamais eté si fou. On est bien à plaindre quand on est du caractere dont j'ai presque toujours eté sur le sujet de l'amour, & j'admire qu'il ne m'ait pas encore rendu plus malheureux. J'avoue que j'aurois pu etre plus sage si j'avois eté moins foible, mais je me faisois un merite de ma foiblesse, & j'etois faussement persuadé qu'il est d'un honnete homme de ne rien epargner pour temoigner son amour aux personnes que l'on aime.

Le lendemain mon Frere me dit qu'il ne croioit pas que mon mariage put se faire avec cette Fille ; que le Marquis de Bellefonts qui etoit engagé avec une autre parente de Mr. Fouquet, avoit veu celle-ci, & qu'il sembloit la vouloir preferer à l'autre ; que quoique ce Marquis n'eut pas plus de bien que moi, cependant il ne doutoit pas qu'il ne fut ecouté par la Mere, & par la Fille meme s'il se declaroit, parcequ'il etoit fort bien dans l'esprit du Roi, & que d'ailleurs il avoit eu une conduite qui ne faisoit point craindre de lui, ce que tant d'avantures que j'avois eues faisoient apprehender de moi. Mon Frere ajouta qu'il falloit le laisser faire, & que si la Fille lui etoit accordée, il feroit ensorte qu'on me donnat celle à laquelle il avoit pensé

qu'el

qu'elle etoit pour moi un parti encore meilleur que l'autre, puiſqu'elle etoit plus proche parente de M. Fouquet dont elle portoit le nom.

Je ne goutai point du tout la propoſition de mon Frere. La perſonne à laquelle il vouloit que je penſaſſe au refus du Marquis de Bellefonts, etoit à la verité une Fille en qui on ne pouvoit trouver rien à dire que ſon peu de beauté, mais quand elle auroit eté belle, j'avois fait mon choix, & j'etois fort amoureux. Ce ne fut pas cette ſeule raiſon qui me choqua dans le diſcours de mon Frere. Je trouvai fort mauvais qu'on dit que le Marquis de Bellefonts eut eu une meilleure conduite que moi. Je ne ſçai s'il avoit eu des galanteries, mais ce qui etoit vrai, c'eſt que c'etoit l'homme du monde le plus dereglé pour le jeu. Il jouoit tout ſans meſure & ſans raiſon. Ce vice me paroiſſoit bien plus à craindre que le penchant que j'avois pour les femmes. J'etois d'ailleurs ſi perſuadé que ce penchant n'etoit point un vice, que je n'aurois pas donné ma conduite pour la ſienne ; mais le monde n'en jugeoit pas ainſi. On le croioit ſage, & moi debauché, & il faut convenir qu'il n'y a point de dereglemens qui faſſent plus de tort à la fortune que ceux de l'amour.

Je

Je dis à mon Frere qu'il y auroit de la lacheté à attendre le refus du Marquis de Bellefonts ; que je croiois qu'il etoit bon de le prevenir en gagnant la Fille qu'il vouloit que je lui cedaſſe ; que pour cela il falloit que je la viſſe, & que j'eſperois qu'elle auroit plus de gout pour moi que pour mon rival. Mon Frere voulut combattre ce deſſein, mais il s'y rendit en voiant que j'en etois enteté, & craignant que je ne fiſſe quelque folie s'il s'y oppoſoit. J'allai en le quittant chercher la Mere de la Fille, & ne l'aiant point trouvée, je courus où l'on me dit qu'elle etoit allée entendre la Meſſe. Je l'attendis, & lui aiant donné la main, je lui dis en la remenant chez elle, que je ne ſavois ſi on lui avoit dit que mon frere avoit demandé ſa fille pour moi. Elle me repondit qu'elle en avoit oüi dire quelque choſe, mais qu'elle ne ſe meloit point de cette affaire, que c'etoit celle de ſa Fille & de ſes Parens, & qu'elle ſouſcriroit toujours à leur choix ; qu'elle ſeroit ravie que ce choix tombat ſur moi, & qu'elle ne m'y deſſerviroit pas. Je la priai de me faire voir ſa Fille. Elle me la preſenta, & me laiſſa avec elle. Je dis à cette aimable perſonne que je venois reparer le peu d'empreſſement que j'avois eu pour la connoitre & pour la voir, & que

je

je ne pouvois mieux le faire qu'en me donnant à elle ; que j'avois pris la liberté de la faire demander à ceux qu'on m'avoit dit qui prenoient soin de son etablissement, mais que je ne voulois rien esperer que de son aveu ; que je savois qu'elle avoit deja rendu le Marquis de Bellefonts infidelle, & que je ne croiois pas qu'elle voulut prendre pour Mari un homme capable de cette infidelité, ni faire cette injure à sa Parente. Elle me repondit qu'on ne lui avoit jamais parlé du Marquis de Bellefonts ; qu'elle l'avoit veu comme un homme engagé ailleurs, & que ce que je lui apprenois lui etoit nouveau ; qu'elle etoit soumise à ceux qui devoient l'etablir, & qu'elle leur obeïroit dez qu'ils parleroient. Quoi, lui dis-je, Mademoiselle, c'est ainsi que vous voulez vous marier, sans consulter votre inclination & votre cœur? Savez-vous que c'est la plus grande, & la plus terrible affaire de votre vie, & qu'il n'y a que vous qui aiez droit de la decider ? Je ne vous dissimule point, continuai-je, que mon bonheur depend de vous epouser, mais je n'y penserai jamais si vous ne me l'ordonnez ; je ne parlerai à personne qu'à vous pour savoir à quoi je dois m'en tenir. Consultez-vous, soiez sincere, & je vous jure que si votre inclination ne m'est pas favorable, je me

me retirerai, & je me contenterai de vous adorer toute ma vie sans vous voir, & sans me plaindre de vous. Je vous assure, reprit-elle, que ces sentimens me font plaisir. Donnez-moi du tems pour me consulter, mais en attendant je puis vous dire que je n'épouserai jamais le Marquis de Bellefonts. Je croi que quand on vous a dit qu'il pensoit à moi, on a pris plaisir à vous faire un conte; mais en tout cas, soiez persuadé que j'aime trop ma Parente pour courir sur son marché. Je fus charmé de cette reponse. Je lui demandai la permission de la voir, & de la rechercher publiquement. Elle me dit que j'oubliois ce que je venois de lui dire, & que nous etions convenus qu'elle consulteroit son cœur avant que je me declarasse, mais qu'elle ne tarderoit pas à me donner sa reponse, & qu'elle me prioit de ne rien temoigner de la conversation que nous venions d'avoir. Je la quittai en lui protestant que j'attendrois cette reponse, comme la decision de ma vie ou de ma mort.

Plus je faisois reflexion au procedé de cette aimable personne, plus je la trouvois digne de moi. Je ne pouvois douter qu'elle n'eut de l'esprit, & le parti qu'elle prenoit de vouloir consulter son inclination avant que de souffrir ma recherche, me paroissoit

l'effet

l'effet d'une conduite au-dessus de son age. J'etois meme persuadé qu'il falloit qu'elle eut bonne opinion de moi pour en user ainsi, & je n'avois garde de blamer ce qui pouvoit me paroitre en tout cela de contraire à la conduite ordinaire des jeunes personnes qui n'osent expliquer leur inclination, & qui se marient sans qu'on puisse deviner si elles aiment, ou si elles n'aiment pas. Je jugeois que celle-ci devoit avoir l'esprit plus fort qu'une autre, pour avoir cru que le mariage etoit une affaire qui demandoit de la deliberation, & je ne doutois point que si aprés avoir deliberé, elle se determinoit en ma faveur, je ne dusse etre heureux avec elle. Tout cela doit faire juger de l'impatience où j'etois de savoir sa reponse.

Il ne faut pas croire que je l'attendisse tranquillement, ni que je me tinsse pendant ce temps-là sans lui donner des marques de mon amour. J'imaginai cent galanteries qui apprirent à tout le monde que je l'aimois. Elle eut lieu d'en etre plus persuadée que personne. Aussi n'en douta-t-elle point, & j'eus de mon coté sujet de croire qu'elle connoissoit mon amour tout entier quand elle me rendit sa reponse. Elle me dit qu'elle ne pouvoit me deguiser qu'elle me trouvoit plus capable qu'un autre de la rendre heu-

heureuſe, & qu'elle ne s'oppoſeroit poin à notre mariage, ſi ſes Parens me trouvoien à leur gré. Je me crus alors au comble d la felicité, car tout etoit diſpoſé du cot des Parens, & nous n'avions plus qu'à nou marier, mais trois ou quatre jours aprés etan allé chez elle, je la trouvai fort triſte. Ell ne voulut point m'en dire la cauſe. Ell s'enferma dans ſa Chambre, & elle m laiſſa avec ſa mere, qui me parla en ce termes.

Je ne vous ferai point, Monſieur, d fauſſe fineſſe. Vous nous avez paru trop honnete homme, & trop dans les intereſts de ma Fille, pour croire que vous vouluſſiez vous oppoſer à ſon elevation. Mr. le Prince.... en eſt amoureux. Il s'eſt declaré, & il attend notre reponſe pour l'epouſer, avec toutes le ceremonies que demande un Prince de ſon rang. Quoiqu'il ſoit etranger, ſa qualité de Souverain promet à ma Fille un rang ſi elevé, qu'elle ſeroit folle de n'y pas donner les mains. Elle n'eſt combatue à cet egard que par l'engagement qu'elle a avec vous, mais je l'ai aſſurée que ſi vous l'aimiez veritablement, vous ſeriez le premier à lui conſeiller de ne point manquer une fortune ſi audeſſus de ſes eſperances. Ce fut ainſi que la Mere

me

me parla, & je crus d'abord que tout ce qu'elle me disoit etoit une plaisanterie pour m'eprouver, mais la chose n'etoit que trop veritable. Quelle affreuse revolution pour un homme amoureux ! Je demandai plusieurs fois ce que disoit sa Fille. On me repondit qu'elle s'expliqueroit elle-meme, & on la fit revenir. Je la regardai sans dire mot. Elle fut aussi quelque tems sans me parler, mais prenant la parole la premiere ; vous n'avez point douté, me dit-elle, Monsieur, que je n'eusse de l'estime pour vous, par le consentement que j'ai donné aux propositions de notre mariage, mais j'ai aussi compté que vous auriez assez de raison pour vous rendre justice, & ne pas vous opposer à l'occasion, qui se presente pour moi. Si je vous avois moins estimé, j'aurois refusé de vous voir dans ces circonstances, & e m'en suis tenuë à la bonne opinion que ous m'avez donnée de vous, quand vous n'avez assuré que l'amour ne vous feroit ien souhaiter au prejudice de ce qui pourroit m'estre avantageux.

Ces paroles m'accablerent. J'en fus irri- en voiant qu'elle avoit deja pris son par-, & que l'esperance d'etre Princesse l'a-oit assez ebloüie pour ne pas meme me isser un moment incertain là-dessus. Je

 baisa

baissai les yeux, & m'etant levé; non, Mademoiselle, lui dis-je, je ne m'opposerai point à une fortune si eclatante, Dieu veüille que vous y goutiez le bonheur que vous auriez trouvé ailleurs. Je sortis aprés avoir dit ces paroles, & elle ne fit pas le moindre semblant de me retenir.

Je me repentis bien alors de n'avoir pas mieux suivi les conseils de mon Frere. J'enrageois d'avoir eté, & d'avoir paru si amoureux d'une Fille, qui n'avoit pas meme disputé un moment en ma faveur. Je passai presque tout le jour à imaginer des moiens de traverser le mariage du Prince, & j'aurois gouté un plaisir infini à la voir reduite à revenir à moi; mais enfin ma colere cessa, & je condamnai ces bas sentimens. Dois-je la blamer, disois-je en moi-meme, d'avoir preferé un Prince qui la rendra Souveraine, à un homme qui ne changeoit presque rien à sa fortune? Puisque je l'aime, ne dois-je pas souhaiter qu'elle soit aussi heureuse qu'elle le merite? Si elle avoit eu le courage de me preferer à un parti si avantageux, aurois-je du avoir la lacheté d'agréer ce sacrifice? Je lui ai dit que je l'aimois pour l'amour d'elle-meme. Ai-je voulu la tromper, & n'ai-je pas parlé comme je le pensois?

J

Je m'arretai à ces dernieres reflexions, & il me sembla que le calme etoit revenu dans mon esprit. L'idée de la voir mariée à un autre, me parut moins affreuse quand je pensai qu'elle alloit etre Souveraine, qu'il n'y avoit qu'une pareille fortune qui put etre capable de me l'enlever. J'avouë que je souffrois, mais cependant je ne laissois pas de gouter le plaisir de faire une action genereuse, en sacrifiant mon amour à sa fortune. Je voulus du moins avoir la gloire de ce sacrifice. Je retournai chez elle dés le lendemain. Je lui dis que je n'avois pas eté maitre de moi le jour precedent, que j'avois pensé mourir de tristesse & de desespoir; mais qu'enfin je m'etois mis au-dessus de ma foiblesse pour venir me rejoüir du rang qu'elle alloit avoir; que bien loin de m'y opposer, j'aurois voulu donner ma vie pour lui en assurer la gloire. Elle me parut faire assez peu d'attention à mes paroles, & elle n'etoit occupée que des preparatifs de ses noces, c'est-à-dire, de garnitures & d'ajustemens. Je voulois lui en faire des plaintes quand elle m'interrompit pour me dire. Mon Dieu, Monsieur, puisque vous voulez qu'on vous ait obligation de l'interet que vous prenez aux gens, ne paroissez plus ici, où votre presence pourroit etre suspecte. Je

vous assure que je ne serai pas ingrate, & que je reconnoitrai, si j'en trouve l'occasion, ce que vous faites pour moi.

Ces paroles me mirent en colere pour la seconde fois. Je sortis encore plus brusquement que je n'avois fait la premiere, & j'avouë que j'eus plus de peine à lui pardonner l'application qu'elle donnoit aux bagatelles, qui l'avoient empechée de m'ecouter, que la preference qu'elle avoit faite du Prince. Je comprenois bien que la Fille la plus raisonnable du monde, pouvoit avoir assez d'ambition pour ne point manquer une occasion d'etre Princesse, mais je ne pouvois comprendre qu'on put etre raisonnable, & s'attacher assez à des preparatifs de noces, pour oublier jusqu'aux bienseances. Je crus qu'elle n'avoit pas tout le merite qu'il me sembloit que je lui avois trouvé, & qu'il falloit qu'elle aimat la bagatelle, & la vanité, pour avoir preferé le soin de ses parures à la reconnoissance, qui devoit l'engager au moins pour la derniere fois à en bien user avec moi. Cette opinion fit plus de changement à son egard dans mon cœur, que le consentement qu'elle avoit si promptement donné au mariage qui me l'enlevoit, & je croi effectivement que ce que l'on doit pardonner le moins à une femme, c'est cet es-

esprit de bagatelle qui lui fait aimer les grands etablissemens, plus par l'occasion d'y contenter sa vanité & son faste, que par ce qu'elle y peut trouver de plus solide.

Je fus ravi d'avoir reconnu en elle un defaut qui la rendoit moins aimable. Je jugeai qu'etant de ce caractere, j'aurois eu à en souffrir si elle fut devenuë ma femme. Tout cela me consoloit de sa perte, & quoique j'eusse dans le fond du cœur un depit, & un chagrin extreme de voir qu'elle se marioit à un autre, je ne laissois pas de croire que c'etoit moins parceque je l'aimois, que parcequ'il est toujours facheux, & humiliant de ceder. Je me croiois gueri, ou du moins fort en chemin de guerir de la passion que j'avois euë pour elle, & j'avois, ce me sembloit, assez pris mon parti en galant-homme. Mais je ne me connoissois pas, & jamais je n'avois eté ni plus amoureux ni plus foible. Le mariage du Prince fut rompu par les remonstrances qu'on lui fit sur une alliance si au-dessous de lui, ou plutot par l'inconstance ou la mauvaise foi du Prince; car j'ai toujours cru qu'il n'avoit paru proposer ce mariage, que pour tromper cette fille, & tacher d'en etre aimé sous ce pretexte. Quoi qu'il en soit, l'affaire fut entierement rompuë. Le Prince retourna dans

ſes Etats, & ne laiſſa à cette Fille, au lieu de toutes les eſperances dont il l'avoit flattée, que quelque preſent qu'elle eut la generoſité de refuſer.

Dés que je ſçus que le mariage etoit rompu, je ſentis une des plus grandes joies que j'euſſe jamais euës. Je m'imaginai que ce qui me la donnoit, n'etoit que le plaiſir de voir cette Fille mortifiée, mais je connus bientot que ma joie etoit fondée ſur un autre motif. Je n'eus pas la force d'attendre qu'on me cherchat; je courus chez elle avec empreſſement, & en la voiant j'eus plus d'envie que jamais de l'epouſer. Je me dis mille choſes pour excuſer ſa conduite à l'egard du mariage du Prince. J'oubliai la maniere dont elle m'avoit renvoié la derniere fois que je l'avois vuë. Je ne crus point qu'il y eut de la honte à la rechercher encore, parce que je n'avois pas cru qu'il y en eut eu à la ceder. La qualité du Prince ſembloit rendre toutes choſes excuſables. C'eſt ainſi que je raiſonnois en Amant aveugle, qui croit tout ce qu'il ſouhaitte. Il auroit eté à deſirer que j'euſſe eté, ou plus ſage, ou plus fou. Puiſque j'avois eu la ſageſſe de la ceder de bonne grace à un parti avantageux je devois avoir celle d'attendre au moins qu'elle revint à moi, ou puiſque j'etois aſ-

ſe:

ſez fou pour courir au devant d'elle, je devois auſſi l'avoir eté aſſez pour ne la pas ceder ſi facilement. Ma conduite lui perſuada que j'etois fort amoureux & fort traitable, deux qualitez dont une femme abuſe toujours.

Quand cette Fille vit que je revenois à elle, & que j'y revenois auſſi paſſionné qu'auparavant, elle prit pour moi des manieres plus tendres qu'elle n'en avoit eu juſques-là. Elle me dit qu'elle n'avoit pas eu un moment de joie & de repos, pendant qu'elle avoit cru qu'elle epouſeroit le Prince; qu'elle n'avoit paru y conſentir que pour obeïr à ſa famille; qu'elle ſçavoit bien que l'affaire romproit, parcequ'elle vouloit qu'elle rompit; que c'etoit elle qui avoit agi pour oter cette fantaiſie au Prince, & qu'enfin elle avoit toujours eté reſoluë de n'etre à perſonne, ou d'etre à moi.

Pour peu qu'il me fut reſté de bon ſens, il m'auroit eté aiſé de voir la fauſſeté de ces beaux diſcours, mais j'etois aveugle, & je voulois l'etre. Je repondis comme ſi toutes ces paroles euſſent eté tres-ſinceres, & je la conjurai de trouver bon que je preſſaſſe la concluſion de notre mariage. Il fut bientot conclu. Mon Frere trouvoit ſon avantage à entrer dans l'alliance de Mr. Fouquet, &

d'ailleurs, il me voioit si amoureux, qu'il jugeoit bien qu'il s'opposeroit inutilement à une passion dans laquelle j'avois si mal profité de ses avis.

Nous fumes donc mariez, & le fruit de toutes les deliberations que j'avois faites pour prendre cet etablissement avec prudence, fut de n'ecouter & de ne suivre qu'une passion aveugle, qui ne trouva dans le mariage, ni le moien de me satisfaire, ni celui de me faire aimer.

La personne que j'epousai se seroit peut-etre plus appliquée à me plaire, si elle avoit eté moins certaine d'etre aimée; mais à peine fumes-nous ensemble, que je m'apperçus qu'elle presumoit un peu trop de ma foiblesse & de mon amour. Le mariage qu'elle avoit pensé faire avec le Prince, lui avoit donné une vanité insupportable, & elle ne tarda pas à me reprocher que j'etois cause de ce qu'elle l'avoit manqué. Enfin je ne me trouvai point heureux, & je vis bien que j'avois besoin de toute ma force, & de toute ma dissimulation, pour bien vivre avec une femme qui me donnoit tous les jours de nouvelles marques du peu d'egards qu'elle avoit pour moi.

Je crus alors reconnoitre qu'elle n'avoit jamais eu d'autre motif, dans la conduite qu'elle

qu'elle avoit tenue, que d'augmenter mon amour, & d'eprouver dequoi il me rendroit capable. Je ne lui avois que trop donné de sujet de croire que j'etois tel qu'elle vouloit un Mari pour etre la maitresse, & elle avoit si bien compté là-dessus, qu'elle prit d'abord chez moi un empire qui me deconcerta.

Quelle humiliation pour moi aprés tant d'experiences de me voir regenter par une femme! Mais ce ne fut là que le commencement des chagrins qu'elle me donna. J'en souffris d'autres dans la suite, qui me firent encore mieux connoitre la verité de ce que mon Frere avoit voulu me representer, à savoir, que la chose du monde dont il faut qu'une personne qu'on epouse soit moins persuadée, c'est qu'on a de la passion pour elle, & qu'on est assez aveugle pour ne point connoitre ses defauts, ou assez foible pour l'aimer, quoiqu'on les connoisse. Au lieu de ce bonheur que j'avois envisagé, en epousant la plus belle fille que j'eusse vuë jusqu'alors, je ne trouvai dans mon mariage qu'une necessité eternelle de me contraindre & de dissimuler, afin d'eviter l'eclat. Cette beauté meme dont j'avois eté si touché, ne me paroissoit plus aimable dez que e la considerois dans une personne qui avoit les manieres si odieuses, & je connoissois

par une triſte experience que la plus grande beauté ne ſçauroit accoutumer à la mauvaiſe humeur ; mais que la mauvaiſe humeur gate au contraire la plus grande beauté. Je ne gagnai à epouſer une ſi belle perſonne, que plus de matiere à de cruelles inquietudes, & tel etoit mon malheur, que ma femme ne me pouvoit paroitre aimable pour moi, & ne me paroiſſoit que trop aimable pour d'autres.

Ce mariage fut donc encore plus malheureux que celui que j'avois fait en Pologne. J'y trouvois une femme à peu prés du meme caractere, mais ce qui me rendoit beaucoup plus à plaindre, c'eſt que je ne pouvois faire l'eclat que j'avois fait alors. Je voulois paroitre plus ſage, & j'avois meme des meſures à garder du coté des Parens de ma femme, qui m'obligeoient de la menager. Je goutois ainſi mon malheur tout pur, & je fus plus de ſix ans à ſouffrir ſans en rien dire, tout ce que le depit, la jalouſie, le reſſentiment & la contrainte, ont de ſupplices differens pour un Mari.

Le tems & les ſoins que je donnai à ce mariage, me retinrent à Paris pendant une partie de l'Eté. Quoique j'euſſe eu mon congé pour toute la campagne, à peine fus-je marié que je voulus aller rejoindre mon

Regiment. Il servoit dans l'Armée de Mr. de Turenne, & le bruit couroit qu'on alloit faire le siege de Monmedy. Nous avions eté peu heureux dans le commencement de cette Campagne, & je ne regrettois pas trop de n'avoir pas servi. Nous avions perdu Saint Guilain, & levé le siege de Cambrai. Je ne doutois pas qu'on ne dut reparer ces malheurs par la prise de quelque Place, & je voulois y avoir part; mais l'Abbé Fouquet me dit que puisque je n'etois pas d'humeur à demeurer sans rien faire, il me vouloit faire donner une occupation qui ne me deplairoit pas, & à laquelle il n'avoit pas voulu penser pour moi, croiant que ce seroit me faire violence, de m'arracher sitot d'auprés de ma femme. Je lui repondis qu'il ne savoit gueres ce que c'etoit que le mariage, s'il croioit qu'un homme eut pour une femme assez d'attachement, pour la preferer aux occasions d'aquerir de la gloire; que cela n'etoit pardonnable qu'aux Amans, mais que le mariage etoit d'une autre espece, & que telle etoit la fatalité de cet engagement, que les plus heureux Maris etoient toujours ravis de perdre quelquefois leurs femmes de vuë. Quoique je ne parlasse qu'en riant, l'Abbé ne laissa pas de croire que je commençois à me degouter de la mienne, & j'eus

tort de lui parler ainſi. Il m'en fit la guerre, mais je repondis de maniere à lui perſuader que ce que j'avois dit, n'avoit eté que pour lui marquer, que les plus agreables engagemens n'etoient pas capables de me faire aimer l'oiſiveté. Cependant, ſoit que l'Abbé eut redit à d'autres la maniere dont je lui avois parlé, ſoit qu'on fut ſurpris que je demandaſſe ſitot à m'eloigner d'une femme qu'on ſavoit que j'avois aimée à la folie, on dit que nous ne nous aimions pas, & on imagina là-deſſus cent hiſtoires ridicules; ce qui m'a perſuadé qu'un Mari ne ſçauroit trop diſſimuler les chagrins du menage, car dez le moindre ſujet qu'il donne de faire croire qu'il n'eſt pas content, c'eſt une ſource de mediſances qui ne tarit point. On n'epargne pas le Mari, & on epargne encore moins la Femme. Je fus ſurpris de tout ce qu'on inventa là-deſſus, car on diſoit hautement que je n'avois eu que les reſtes d'u Prince qui avoit eté mon rival, & quoique je n'euſſe point lieu d'accuſer ma femme dune conduite qui donnat fondement à ces bruits, je ne laiſſois pas d'en etre touché, & cela me rendoit encore plus ſenſible à tout ce que ſon humeur imperieuſe me faiſoit ſouffrir; car pour faire encore ici cette reflexion, une femme a beau etre innocente,

c'eſt

c'eſt aſſez pour allarmer un Mari qu'on diſe, quoique ſans fondement, qu'elle ne l'eſt pas. Les hommes, dez qu'ils ſont mariez, ont des foibleſſes & des viſions, dont on ne croiroit pas que des perſonces raiſonnables fuſſent ſuſceptibles.

L'Abbé Fouquet me voiant reſolu de n'etre pas oiſif, me loua fort, & me dit qu'il me propoſeroit à Mr. le Cardinal pour une negociation, à laquelle ſon Eminence m'avoit jugé propre. Il s'agiſſoit d'aller en Angleterre, & voici quel etoit le motif de ce voiage.

On avoit appris que les Eſpagnols faiſoient un Traité avec Cromwel, pour en obtenir de l'argent & des Troupes, & ſe rendre maitres de quelques-unes de nos Places maritimes, à condition qu'on donneroit aux Anglois celles qu'on prendroit enſuite de ce Traité. Mr. le Cardinal inſtruit de cette affaire, voulut la prevenir en faiſant un Traité ſemblable à celui-là. Il fit propoſer à Cromwel que s'il vouloit nous donner les ſecours que les Eſpagnols lui demandoient pour eux, il feroit aſſieger Dunkerque, & remettroit enſuite cette Place entre les mains des Anglois. C'etoit pour faire conclure ce Traité que ſon Eminence avoit penſé à m'envoier à Londres *incognito*. L'Abbé

bé Fouquet lui dit que j'etois pret de partir Je vis son Eminence qui me donna ses instructions, & je partis deux jours aprés.

Je jugeai par la conversation que j'eus avec Mr. le Cardinal, que le sejour que j'avois fait dans les Roiaumes etrangers, m'avoit donné la reputation d'un homme propre à reüssir dans les Negociations, quoiqu'à dire le vrai j'y eusse eté occupé, comme on a veu, de toute autre chose que d'affaires d'Etat, mais on n'aprofondissoit, ni la vie que j'avois menée, ni les raisons qui m'avoient retenu hors de France. C'etoit assez que j'eusse vecu dans les Cours etrangeres, pour faire croire que j'avois le talent d'un bon Negociateur; tant il faut peu de chose pour donner aux hommes de certaines reputations. On ne s'attache pour cela qu'aux apparences, & tel a passé pour un grand Politique, qui n'a dû cette reputation qu'à quelques circonstances, où le hazard l'a fait trouver, qui ont determiné l'opinion avantageuse qu'on a eue de lui. Heureux, quand etant appliqué à un emploi par le hazard, on s'etudie à avoir le merite necessaire pour s'en bien aquitter.

Il ne me fut pas difficile de reüssir dans la negociation, pour laquelle on m'envoioit à Londres. Dunkerque etoit une place dont l'im-

l'importance emporta le suffrage de Cromwel, qui d'ailleurs etoit bien plus assuré du succez sous les ordres de Mr. de Turenne, que sous le commandement divisé des Chefs Espagnols. On ne pouvoit avoir une reputation plus generalement etablie, que Mr. de Turenne l'avoit par tout, & Cromwel ne douta point que Dunkerque ne dut bientot etre prise, quand on lui dit que ce seroit ce General qui en feroit le siege. J'obtins donc tout ce que je voulus, & je rapportai trois semaines aprés le Traité conclu & signé.

Mais mon Etoile voulut encore que je ne fisse point ce voiage sans une nouvelle intrigue. Peu de jours avant que j'arrivasse en Angleterre, on avoit executé les principaux Auteurs d'une conspiration qui s'etoit faite contre Cromwel, & qui avoit eté decouverte. On m'en avoit raconté plusieurs circonstances, entre autres que la personne qui avoit eu le plus de part à cette conspiration, etoit une Maitresse de Richard Cromwel, fils du Protecteur, qui etant mecontente de lui, avoit suscité les Trembleurs contre son Pere; que cette Fille n'avoit point eté prise, & qu'on ne savoit ce qu'elle etoit devenue. J'avois ouï raconter cette histoire, & j'y avois fait assez peu d'attention. Tout ce

qui

qui m'avoit paru, c'eſt qu'en effet l'autorité du Protecteur commençoit fort à diminuer, par le mepris & la haine que l'on avoit pour ſon Fils, en ſorte que l'on diſoit hautement que ſi le Pere venoit à mourir, & qu'il ne laiſſat que ce Fils pour conſerver ſon autorité aprés lui, on s'en deferoit bientot, & qu'on rappelleroit le Roi legitime.

J'avois eu, comme j'ai dit, l'honneur de connoitre le Roi d'Angleterre pendant qu'il etoit en France, & je ne pouvois m'empecher d'ecouter avec plaiſir tout ce que j'entendois dire à Londres contre ſes ennemis. La veille de mon depart rentrant chez-moi, lorſqu'il etoit deja nuit, je trouvai un jeune Anglois qui me pria de le faire paſſer en France, me diſant qu'il avoit l'honneur d'etre ſerviteur particulier du Roi d'Angleterre, & que ce Prince me tiendroit conte du ſervice que je lui rendrois, en lui procurant l'occaſion de ſortir de Londres. Je lui demandai qui il etoit. Il me repondit qu'il m'en rendroit raiſon dez que je l'aurois mis en lieu de ſeureté ; qu'il ne pouvoit reſter à Londres ni y paroitre, ſans courir riſque de la vie ; qu'il me prioit, en cas que je vouluſſe lui accorder la grace qu'il demandoit, d'en ajouter une autre, à ſavoir de permettre qu'il paſſat la nuit chez moi, &

que

que je le fisse partir le lendemain avant le jour.

Je fus touché de la jeunesse de cet Anglois, & quoiqu'il eut le visage fort abbatu, je ne laissai pas de lui trouver de la beauté, & un air qui me fit croire qu'il etoit autre que ce qu'il paroissoit.

Je lui dis que je le garderois avec plaisir & qu'il pourroit partir avec moi, parceque je devois aussi partir avant le jour. Il se jetta à mes pieds pour me remercier, & il me pria qu'on lui fit donner à manger. Je le fis souper avec moi, & je ne trouvai rien dans sa conversation, & dans ses manieres, qui ne persuadat qu'il falloit qu'il fut de qualité. Il mangea peu, & il se trouva mal dés qu'il eut mangé. Je ne sçavois que juger de cette avanture, mais j'etois touché d'une veritable compassion, & je pris autant de soin de lui, que s'il eut eté mon fils. Je ne le pressai point de me dire qui il etoit, parceque je m'apperçus que cela lui faisoit de la peine, mais sitot que nous fumes à Douvre, je le pris en particulier, & je le priai de contenter ma curiosité. Quelle fut ma surprise quand il me dit qu'il etoit une Fille, & celle-là meme qu'on m'avoit dit avoir tant de part à la conspiration dont j'ai parlé. Je vis alors le danger où je m'e-

m'etois mis sans y penser en me chargeant d'elle; mais cela etoit fait, & il n'y avoit pas d'apparence que l'on courut après nous. Je lui dis que j'etois ravi de l'avoir retirée d'Angleterre, & je lui demandai où elle avoit fait dessein d'aller, & ce qu'elle vouloit devenir. Elle me dit qu'elle esperoit que la Reine lui donneroit sa protection, & qu'elle avoit à decouvrir des secrets importans pour le retablissement du Roi d'Angleterre, dont elle croioit qu'on profiteroit en France, où elle ne pouvoit s'imaginer qu'on haït assez ce Prince, pour ne pas contribuer à le remettre sur le Trone quand on le pourroit. Je lui conseillai de ne se decouvrir à personne avant que nous fussions arrivez, & que j'eusse veu de quelle maniere on la recevroit, parceque je craignois que dans l'alliance que nous avions avec le Protecteur, on ne la reçust pas aussi favorablement qu'elle esperoit, & qu'on ne me fit un crime de l'avoir amenée. Elle me dit qu'elle ne feroit que ce que je jugerois à propos, & qu'elle etoit resolue, en cas qu'on ne lui fut pas favorable en France, d'aller en Hollande trouver le Roi d'Angleterre. Je la priai de me raconter son histoire, & voici ce qu'elle me dit.

Je m'appelle Elisabeth d'Arcil, & je croi

que

que ce nom ne vous eſt pas inconnu, ſi vous avez appris le detail de la mort du feu Roi. Mon Pere a toujours eté attaché à ce Prince, & fut une des premieres Victimes que Cromwel ſacrifia à ſa ſureté. Je n'avois que treize ans quand on lui fit trancher la tete. La Comteſſe de Shasburi demanda ma grace, & me garda auprés d'elle. Je fus connue quelque temps aprés de Richard Cromwel, qui m'aima pour mon malheur, & qui me flatta de l'eſperance de m'epouſer. Je croi que les malheurs qui me ſont arrivez, ont eté la punition de la complaiſance que j'eus pour lui. J'etois eblouie de ſa fortune, & l'eſperance de l'etabliſſement dont il me flattoit, detruiſit en moi le reſſentiment que je devois avoir de la mort de mon Pere. La Comteſſe flatta elle-meme la paſſion, & les deſirs de ce perfide. Elle croioit, en me ſacrifiant, ſe faire un merite auprés de lui, & en obtenir des graces pour ſa famille. Elle fut la premiere à combattre les repugnances qui pouvoient me reſter, & par ſes perſuaſions il eut lieu de croire que je l'aimois; mais dés qu'il eut reçu des marques des mon amour, je m'apperçus qu'il me negligeoit, & on ne parla plus du mariage dont il m'avoit donné l'eſperance. La Comteſſe ſe mocqua du chagrin

grin & du deſeſpoir que je lui fis paroitre: & elle me dit ſechement que j'etois trop honorée du titre de ſa Maitreſſe; que ma fortune ſeroit encore plus heureuſe, & plus brillante, que je n'avois eu lieu de l'eſperer aprés la deſolation de ma famille. Je connus alors tout mon malheur, & je reſolus de m'en vanger. J'avois un Parent nommé Aſchelay, à qui je confiai l'affront que m'avoit fait Richard Cromwel. C'etoit un homme à qui les plus violentes reſolutions ne coutoient rien, & qui cherchoit depuis long-tems les occaſions de ſe faire valoir par quelque grand coup. Il m'exhorta à diſſimuler, afin de tirer de Richard toutes les connoiſſances dont on pouvoit avoir beſoin, pour engager une conſpiration & ſe defaire du Protecteur, dans le tems où il ſeroit le plus aiſé de l'attaquer; car il croioit qu'il n'y avoit qu'à trouver cette occaſion, & que dez qu'il ſeroit mort, perſonne ne prendroit ſon parti. Je diſſimulai ſi bien que Richard y fut trompé, en ſorte que ſe confiant tout-à-fait à moi, il ne me cachoit rien de ſes affaires. Il me parut auſſi diſpoſé à ſouhaiter la mort de ſon Pere, que ceux qui auroient pu etre ſes plus grands ennemis. Il ſe plaignoit continuellement de la rigueur avec laquelle il le traitoit, car c'etoit-là le

genie

genie du Protecteur, homme severe, & qui n'etoit pas meilleur pour son Fils qu'il l'avoit eté pour son Roi. Il etoit au desespoir du peu de talens qu'il voioit dans ce Fils, pour lui succeder, & il esperoit, à force de le maltraiter, & de lui reprocher son indignité, qu'il se rendroit à la fin tel qu'il vouloit qu'il fut. Vous jugez bien que je grossissois autant que je pouvois les mecontentemens de Richard. Je me hazardai un jour de lui dire, qu'il auroit eté à souhaitter que quelqu'un se trouvat assez entreprenant pour le defaire une bonne fois d'un si mauvais Pere. Plut à Dieu, me repondit-il, que cela arrivat. Il n'y a rien que l'on ne dut esperer de moi, si une fois on pouvoit me rendre ce service. Je rendis conte à Aschelay de cette conversation. Il me pria de le remettre encore sur le meme sujet, & qu'en cas qu'il parut vouloir entendre à une conspiration contre son Pere, je ne fisse point difficulté de m'ouvrir à lui, & de lui dire que je lui trouverois des complices. Ce n'est point une chose nouvelle en Angleterre, de voir des enfans conspirer contre leurs Peres, & notre histoire est pleine de semblables attentats. D'ailleurs, Richard avoit toutes les qualitez qui devoient nous faire esperer qu'il n'auroit

roit point horreur de ce dessein. C'etoit un homme feroce, & qui paroissoit insensible à tous les sentimens de la nature. Aschelay etoit de son coté à peu prés du meme caractere, & ces deux hommes etoient tres-propres aux entrepriſes les plus barbares, & les plus temeraires. Je fis ce qu'on m'avoit ordonné. Richard voulut s'aboucher avec Aschelai, & il lui promit de faciliter toutes choſes pour le ſuccez de la conſpiration, pourvu qu'il voulut bien ne le point nommer aux autres complices, & agir comme s'il eut tramé ſeul cette grande entrepriſe. Aschelai le lui promit, & ils convinrent enſemble de faire tuer le Protecteur lorſqu'il ſeroit retiré chez lui, où il etoit preſque toujours ſeul. Richard devoit introduire les conjurez, & leur ouvrir un chemin aſſuré juſques dans le Cabinet de Cromwel, où il ſeroit attaqué ſans deffenſe. Vous voiez que je ne pouvois gueres mieux me vanger de Richard, que de l'armer ainſi contre ſon Pere, & j'etois bien aſſurée que quand le Pere ſeroit mort, on ne laiſſeroit pas le Fils en etat de profiter de ſon crime, mais qu'on s'en deferoit preſque auſſi-tot. Aschelai aiant pris ſes meſures, tacha d'engager dans la conſpiration tout ce qu'il put trouver de gens determinez, & il fit là-deſſus

sus un si mauvais choix qu'on ne lui garda point le secret. Ainsi le Protecteur fut instruit de ce dessein. Comme la plupart des complices n'etoient engagez que par l'espoir de la recompense, il n'est pas surprenant qu'il s'en trouvat qui crurent l'avoir plus sure en le trahissant. Dés que Richard Cromwel connut que son Pere etoit averti, il eut peur que si l'on se saisissoit d'Aschelai, il ne decouvrit la part qu'il avoit dans la conspiration. Il envoia des gens qui le tuerent, & la chose fut si bien conduite qu'on dit qu'il s'etoit tué lui-meme. Lorsque j'eus appris sa mort, je me doutai que Richard en etoit l'Auteur, & j'apprehendai pour moi le meme traittement. Je me deguisai à la hate, & je sortis en habit d'homme, sans sçavoir ce que je deviendrois pendant qu'on s'assuroit des complices. Comme aucun ne sçavoit que Richard eust trempé dans ce dessein, ils n'accuserent qu'Aschelai & moi. On pendit le corps d'Aschelai, & on le coupa en quartiers. On me fit chercher, & ne me trouvant point, le Protecteur se mit peu en peine de faire de plus longues perquisitions, & je suis restée à Londres cachée jusqu'au jour que vous avez eu la bonté de m'en faire sortir. Mais j'espere bien pour me vanger, dés que je serai en lieu de sureté, faire avertir

tir le Protecteur que son Fils etoit un de complices.

Ce fut ainsi que me parla cette Fille & j'aurois eu peine à ajouter foi à ce recit si elle n'eut satisfait à toutes les questions que je ne manquai pas de lui faire, sur ce qui me sembloit incroiable dans une pareille avanture. Elle ne me dit rien qui ne me parut s'accorder avec ce que j'en avois oui dire à Londres, & je ne doutai point que la chose ne fut telle qu'elle la racontoit. Elle ajouta que pendant qu'elle avoit eté cachée à Londres, elle avoit passé prés de huit jours sans manger autre chose que ses gants, n'osant se confier à personne pour avoir du pain; qu'elle se tenoit cachée tout le jour dans une maison abandonnée, & que la nuit elle sortoit, & alloit arracher l'herbe dans la campagne dont elle s'etoit nourrie; qu'elle avoit eté trouvée par des femmes qui entroient à Londres de grand matin, à qui elle avoit dit qu'elle etoit un Laquais qui n'osoit retourner chez son Maitre, parcequ'il craignoit qu'il ne le fit pendre à cause d'un vol dont il etoit accusé; que ces bonnes femmes en avoient eu compassion, & lui avoient donné du pain; que c'etoit d'elles qu'elle avoit sceu qu'un François devoit retourner en France, & qu'elle

le avoit pris sur leur avis la resolution de venir chez moi. Elle se jetta encore à mes pieds en finissant ce recit, & j'avoue que je n'avois guere senti en ma vie plus de mouvemens differens que m'en donnoit cette avanture. Je repassai dans mon esprit ce qui m'etoit arrivé autrefois avec la Fille que j'avois sauvée à Charleville, & je crus sentir pour celle qui me parloit les memes choses que j'avois senties alors. Enfin il ne me fut pas possible de ne la point aimer. Sa jeunesse, sa beauté, l'etat où je la trouvois, les carresses continuelles qu'elle me faisoit comme à son liberateur, le recit de ce qu'elle avoit souffert, & la commodité que j'avois de la voir à tout moment dans un habit qui excitoit ma passion, tout cela me donna pour elle autant d'amour que j'en avois eu en ma vie pour aucune femme. Elle s'en apperçut bientot; mais elle me conjura avec tant de tendresse de ne poit abuser de l'etat où elle etoit, que e la traittai avec les memes egards, & le neme respect que j'aurois eu pour la peronne du monde que j'aurois voulu le plus nenager. Cependant mes gens devinerent ue c'etoit une Fille, & à peine fumesous à Calais, qu'ils allerent dire par tout ue j'avois enlevé une Maitresse que j'avois

faite à Londres. Le bruit en vint jusqu'
Paris, & dés que j'y fus arrivé, tout l
monde m'en parla, & demanda à la voi
Je l'avois mise chez une femme dont le Mar
m'avoit servi, & j'avois engagé cette fem
me à ne dire à personne que c'etoit mo
qui la lui avois donnée. Ainsi croiant qu'o
ne la verroit point, & attendant l'occasion
ou d'en parler à la Reine, ou de la fair
passer en Hollande, je repondis à ceux qu
me demandoient des nouvelles de la Mar
tresse que j'avois enlevée, que je ne sçavo
ce que c'etoit. Mon Frere qui en avoi
ouï parler comme les autres, me demand
si je serois toujours fou, & je l'assurai plu
que personne que cet enlevement etoit u
conte. Je dis la meme chose à ma femme, qu
pour couvrir les mecontentemens qu'el
me donnoit, ne laissoit rien echaper de c
qui pouvoit lui donner lieu de se plain
dre.

Elle s'etoit mise dans le jeu depuis mo
depart, & je la trouvai si fort engagée dan
les cotteries de ceux, qui en ce tems-
jouoient le plus gros jeu, que personn
n'y paroissoit avec plus d'eclat. Elle jouo
jusqu'à en perdre le boire & le manger
elle revenoit tous les jours se coucher à l'he
re où les autres se levent, & je ne la voio
plu

plus que dans les maisons où je la rencontrois quelquefois quand j'y allois en visite. Cette conduite acheva de m'eloigner d'elle entierement, car quoique nous logeassions sous le meme toit, nous etions etrangers l'un à l'autre, & il etoit rare que nous pussions trouver le moment de nous parler. J'enrageois dans le fonds de mon cœur, mais les menagemens que je devois avoir pour sa famille, & le peu de panchant que j'avois pour faire du bruit, m'obligeoient de dissimuler. Je me contentois de veiller autant que je pouvois à l'empecher de me ruiner. Je lui avois reglé une somme pour ses depenses particulieres, & je m'etois chargé du soin de celles qui regardoient la maison. Elle ne me demandoit pas plus que je ne m'etois engagé de lui donner. Cela me mettoit en repos du coté de l'interet, mais non pas du coté de la jalousie, & de la delicatesse, & je voiois bien qu'il falloit, puisqu'elle menageoit mon bien, qu'elle ne menageat pas sa conduite, & que d'autres lui fournissoient ce qu'elle avoit la discretion de ne pas me demander. C'etoit des misteres que je n'osois approfondir, mais il faut compter qu'il n'y a point le Mari qui voiant jouer sa femme un jeu si excessif & si opiniatre, ait de la tranqui-

lité à cet egard. Il faut qu'il craigne, ou pour son honneur, ou pour sa bourse. Souvent craint-il pour l'un & pour l'autre, & si une femme qui joue de la sorte se persuade que son Mari est content d'elle, il faut, ou qu'elle croie qu'il est aveugle & insensible, ou qu'elle le soit elle-meme. Je n'etois pas plus visionnaire qu'un autre, mais je puis assurer que quelque resolution que j'eusse prise d'etre un bon Mari, & de justifier auprés de moi la conduite de ma femme, je ne laissois pas d'etre tres-persuadé de tout ce qui peut le plus allarmer un Mari. Tout ce que je demandois à Dieu, c'est qu'il n'arrivat rien qui put donner au Public la conviction que j'avois. Je comptois presque pour rien ce que je pensois, pourvu que d'autres ne pensassent point la meme chose; triste condition où nous reduit le Mariage. On a beau dire qu'il y a des Maris commodes, je suis tres-persuadé que les plus commodes Maris enragent de tout leur cœur, & qu'il n'y en a point qui soient aussi aveugles qu'ils veulent qu'on les croie. On n'est commode Mari, que parcequ'on craint d'etre quelque chose de pis.

On juge bien que dans la situatiou où je me trouvois à l'egard de ma femme, je n'

com

combattois pas l'amour que m'inſpiroit la perſonne que j'avois amenée d'Angleterre. Je la voiois avec d'autant plus de plaiſir, que j'etois plus perſuadé que perſonne n'obſervoit mes demarches, & ne traverſoit mon amour. Elle me preſſoit ſouvent de parler d'elle à la Reine, ou du moins de la faire paſſer en Hollande, mais je l'aimois trop pour m'en ſeparer. Je reſolus de la garder, ne trouvant qu'elle qui me conſolat du peu d'agrement que j'avois chez moi; & afin de lui faire aimer le ſejour de Paris, je crus la devoir mettre ſur un autre pied que celui où elle etoit. Je la logeai dans une maiſon fort bien meublée. Je lui fournis un equipage, & tout ce qui pouvoit faire croire qu'elle avoit du bien. Elle changea de nom; elle s'appella la Comteſſe de Suſſex, & fit entendre à tout le monde qu'elle n'etoit arrivée que du jour qu'on la vit paroitre avec cet eclat.

Ceux qui croient que le mariage eſt un moien de fixer un homme qui a du panchant pour les femmes, peuvent ſe detromper par les folies que je fis alors. Quelque dereglé que j'euſſe eté juſqu'à mon mariage, on a pu voir que je n'avois jamais eté aſſez fou pour entreprendre des choſes au-deſſus

de mon bien. Excepté l'avanture de Veniſe, où je fus excroqué comme un jeune homme, & comme un ſot, j'avois fait peu de depenſe pour les femmes. J'avois meme toujours eu du mepris pour ceux qui en font, & je ne croiois pas qu'il me fut poſſible d'avoir une intrigue qu'il fallut paier. Mon mariage me fit ſurmonter cette delicateſſe. J'etois toujours perſuadé qu'il m'etoit impoſſible de vivre ſans aimer. Je ne pouvois aimer ma femme, & les chagrins qu'elle me donnoit, augmentoient encore l'envie que j'avois de trouver auprés d'une autre plus de plaiſir, & plus de repos. Je n'oſois paroitre attaché en aucun endroit, de peur que ma femme ne ſe dechainat contre moi, & ne traverſat mon amour. Cela me reduiſit à la malheureuſe neceſſité d'aimer ſecrettement, & de me procurer à force d'argent, toutes les facilitez d'avoir des amours ſecrettes. L'Angloiſe me parut propre à cette intrigue. J'aimois trop pour ne la pas mettre à ſon aiſe, & je crus que je cacherois encore mieux l'attachement que j'avois pour elle, en lui donnant une maiſon, que ſi elle avoit eté obligée de loger chez autrui, & d'en dépendre.

C'etoit m'engager à une depenſe capa-

bl

ble de me ruiner, & si je fus assez fou pour l'entreprendre, ce ne fut que le mauvais exemple de ma femme qui en fut la cause. Je crus qu'il m'etoit permis de ne rien epargner pour mon repos, en voiant qu'elle n'epargnoit rien pour ses plaisirs. J'avouë que c'etoit tres-mal raisonner, mais on n'est guere capable de raison quand on ne cherche qu'à adoucir, à quelque prix que ce soit, des chagrins domestiques, qui de toutes les especes de chagrins, sont les plus capables de faire tourner la cervelle.

Ainsi tout le fruit de ce beau mariage, qui devoit me fixer, & me guerir de mes folies, fut de me rendre, & plus dereglé, & plus fou. Aprés cela dira-t-on encore qu'il faut se marier pour se retirer d'une vie dereglée? Le mariage n'est un remede qu'à ceux qui ont envie de changer leur cœur, qui ont regret de leurs desordres, qui choisissent des femmes capables de les rendre sages par leur exemple, & par leurs soins, & qui avec tout cela sont resolus de ne se consoler que par les principes de leur Religion, & les temoignages d'une bonne conscience, de tous les chagrins inseparables des mariages, memes les plus sortables & les plus saints.

J'esperois joüir tranquillement du repos que j'avois cherché à me procurer auprés de l'Angloise. Je ne fis point semblant de la connoitre & je ne la voiois que les soirs, que j'allois ordinairement passer chez elle sans mener personne avec moi ; mais je ne fus pas long-tems sans avoir des sujets d'etre mecontent. Cette Fille se trouva en etat de voir du monde par le pied où je l'avois mise, & de le voir sans craindre ma jalousie par le soin que je prenois de l'eviter, & de ne la voir jamais que les soirs. Elle fit des Amans ; elle eut des intrigues. Je m'en apperçus, & je vis qu'il n'y avoit pas plus de tranquilité, & de repos à esperer dans ces sortes d'engagemens, que dans celui du mariage. Cela auroit du me degouter pour j'amais des femmes, mais comme pour remedier aux chagrins que donne une Maitresse, je ne trouvois point les memes obstacles qui empechent de se garantir de ceux que l'on reçoit d'une femme, je ne pensai qu'à me retirer de cette derniere intrigue, sans porter mes reflexions plus loin. Je temoignai à l'Angloise que j'etois mecontent de sa conduite, & que j'allois lui retirer ma protection & mon argent. Elle pleura beaucoup, & je croi que j'aurois eté assez fou pour con-

continuer à l'aimer, si des raisons superieures ne m'avoient contraint de m'en separer.

Mr. le Cardinal m'avoit fort bien reçu à mon retour d'Angleterre. Il m'avoit fait expedier le brevet de Marechal de Camp, & je voiois ma fortune sur un pied à n'en demeurer pas là. C'est ce qui avoit contribué à m'aveugler, sur les depenses que j'avois entreprises pour l'Angloise. Je croiois trouver des ressources pour y subvenir dans les esperances dont j'etois flatté, car c'est ainsi qu'en usent presque tous les gens de la Cour à qui l'on fait esperer leur avancement, & c'est là ce qui les ruine. Ils anticipent toutes les graces, & ils mangent, pour ainsi dire, les fruits de la faveur avant que de les avoir recueillis.

Pendant que je comptois de la sorte sur l'esperance de ma fortune, on reçut à la Cour des plaintes contre moi de la part de Cromwel, sur ce ce que j'avois donné un azile, & fait sauver d'Angleterre la Demoiselle d'Arcil, coupable d'avoir conspiré contre la vie du Protecteur. Ces plaintes firent souvenir du bruit qui avoit couru à mon retour, que j'avois amené avec moi une Maitresse que j'avois faite à Londres, & on ne douta point

que ce ne fut la perſonne dont parloit Cromwel.

Mon Frere vint m'en avertir. Je lui dis qu'à la verité un jeune Anglois m'avoit prié de le faire paſſer juſqu'à Calais, où je l'avois laiſſé, & d'où je croiois qu'il avoit paſſé en Hollande; que j'avois eu auſſi-bien que mes gens le ſoupçon que cet Anglois etoit une Fille, mais que je ne l'avois reconnue qu'à Calais où elle m'avoit quitté, & que je ne ſçavois depuis ce tems-là ce qu'elle etoit devenue. Mon Frere me dit que je ne tardaſſe point à voir la Reine, & Mr. le Cardinal. Je le lui promis; mais ſi-tot qu'il m'eut quitté, j'allai chez la pretendue Comteſſe de Suſſex, lui dire qu'il falloit abſolument qu'elle ſortit de Paris, qu'on ſçavoit à la Cour que je l'avois amenée d'Angleterre; que Cromwel la redemandoit, & que je ne doutois pas qu'on ne la lui rendit, ou qu'on ne la mit en lieu de ſureté. Elle fut fort effraiée de ces menaces, & elle me pria de lui fournir les moiens d'aller en Hollande. Je fus aſſez honnete-homme, quelque mecontent que je fuſſe de ſa conduite, pour faire ce qu'elle demandoit. Je la fis ſortir dés ce moment de la maiſon qu'elle occupoit, & je lui fis en-

encore preſent de deux cens piſtoles. Je lui donnai meme un homme pour l'eſcorter juſqu'à Bruxelles, où elle arriva heureuſement, etant partie de Paris dés ce jourlà. Elle m'aſſura en partant qu'elle n'y etoit reſtée que pour moi, & qu'elle avoit toujours eu envie de ſe rendre auprés du Roi d'Angleterre. Elle me demanda mon amitié, & elle me dit qu'en quelque lieu du monde qu'elle fut, elle me donneroit de ſes nouvelles. Je la vis partir avec peine. J'etois heureux d'avoir eu lieu de ſoupçonner ſa conduite. Je croi que ſans cela je n'aurois pu me reſoudre à m'en ſeparer.

Si-tot qu'elle fut partie, j'allai trouver la Reine à qui je racontai ſans deguiſement, la maniere dont je l'avois fait ſauver ſans ſavoir que ce fut une Fille. Je ne manquai pas de lui decrire tout ce qui m'avoit donné de la compaſſion dans le recit qu'elle m'avoit fait. La Reine en fut touchée, & temoigna qu'elle auroit eté ravie de la voir, mais je lui dis qu'elle ne s'etoit fait reconnoitre qu'à Calais où elle m'avoit quitté, & que je la croiois, ou à Bruxelles, ou en Hollande. La Reine m'ordonna de voir Mr. le Cardinal. Je le vis, & ce Miniſtre me dit que je lui faiſois de terribles affaires. Je lui redis tout

ce que j'avois dit à la Reine, mais cela ne l'appaisa pas, & j'eus besoin du credit de l'Abbé Fouquet, pour raccommoder ce que cette affaire avoit gaté à mon egard, dans l'esprit de son Eminence.

Fin du sixieme Livre.

LES

LES

MEMOIRES

DE LA VIE

DU COMTE D***.

AVANT SA RETRAITE.

Contenant diverſes Avantures qui peuvent ſervir d'inſtruction à ceux qui ont à vivre dans le grand Monde.

Redigez par Mr. de Saint-Evremond.

TOM. III.

MEMOIRES
DE LA VIE
DU COMTE D***.
AVANT SA RETRAITE.

Redigez par M. de Saint-Evremond.

LIVRE SEPTIEME.

QUand une fois on a deplu aux Grands, il n'y a guere de ressource contre ce malheur, & dés qu'il plait à un Ministre de se choquer contre quelqu'un, ne fut-ce que pour une bagatelle, c'est une plaie qui ne se referme point. Cet ecueil est fort à craindre, & rend la condition des Courtisans tres-malheureuse. Qui est-ce qui peut se promettre de ne deplaire jamais à la Cour, & d'y reüssir quand une fois il y a deplu?

Je ne reconnus que trop dans la suite, que Mr. le

Mr. le Cardinal avoit toujours sur le cœur les plaintes qu'on lui avoit faites d'Angleterre contre moi. Je le trouvai peu favorable dans toutes les occasions où j'eus besoi qu'il me protegeat, & quand il entrepri de ruiner ceux qui m'appuioient auprés d lui, je me sentis plus que personne de leu disgrace, & de leur decadence.

Mais je ne connus pas alors toutes le consequences de la faute qu'on me reprochoit. Je crus au contraire que le mecontentement que j'avois donné, ne roulant que sur une chose de peu d'importance, dont meme je n'etois coupable que par trop de compassion pour une personne malheureuse, on ne m'en faisoit point un crime, & dés que je vis qu'on avoit cessé d'en parler, je m'imaginai qu'on avoit aussi cessé de s'en souvenir.

Je pensois donc n'avoir point d'autres sujets de chagrin que ceux que je recevois de ma femme. Le bruit de mon intrigue avec l'Angloise l'avoit rendue encore plus fiere, & plus insupportable. Comme c'etoit à elle que je devois mes Patrons, je n'avois point d'autre parti à prendre, que celui de la dissimulation. Je lui avois laissé une liberté entiere de se gouverner à sa fantaisie, & elle en avoit si fort abusé, que j'etois assure-

rement celui de tous les hommes, pour qui elle avoit moins d'egards & moins de menagemens. Je ne pouvois douter que cette foibleſſe ne me donnat un ridicule dans le monde, mais n'y voiant point d'autre remede, je crus en diminuer la honte en faiſant ſemblant d'y etre inſenſible. Perſonne ne s'appercevoit du chagrin qu'elle me donnoit, & plus j'en avois dans le cœur, plus je paroiſſois content. Mais j'avoue que je n'avois point aſſez de force pour ne pas chercher à adoucir ce que je ſouffrois par d'agreables amuſemens, & dés que j'eus perdu l'Angloiſe, je ne m'appliquai qu'à trouver quelque autre Maitreſſe qui put me faire oublier mes chagrins.

Ce n'etoit plus le cœur qui decidoit de mes attachemens. J'avois perdu cette delicateſſe, dont je m'etois tant picqué, & je ne regardois l'amour que par les plaiſirs qu'il donne. Je m'etois aſſez bien trouvé du commerce de l'Angloiſe. Ses infidelitez m'avoient meme peu touché, parceque je ne la regardois point comme une conquete delicate. Je ne regretois que la depenſe qu'elle m'avoit cauſée, & je ne doutois pas que je ne duſſe etre content quand je pourrois avoir à moins de frais une Maitreſſe du meme caractere. Cependant comme on ſçavoit qu'elle s'etoit

bien

bien trouvée de mes liberalitez, & qu'on se persuadoit que je cherchois une nouvelle Maitresse, on vint m'en offrir aux memes conditions, & je dirai ici à la honte du sexe, que parmi celles qu'on m'offroit, il y avoit des personnes d'une qualité distinguée, que la mauvaise fortune ou la debauche avoient reduites à ne plus subsister, que par l'argent & par les bienfaits de leurs Amans.

Entre celles-ci on m'en nomma une qui m'etoit connue, & dont il y avoit plus de deux ans que j'aurois eté amoureux, si son Mari n'eut eté de mes intimes amis. C'etoit la plus belle personne qu'il fut possible de voir. L'amitié que j'avois pour son Mari, m'avoit fait resister à l'inclination que je m'etois trouvée pour elle, & comme d'ailleurs elle avoit une humeur fort bizare, les egards que je devois avoir pour mon Ami, avoient eu assez de pouvoir sur moi, pour m'empecher d'ecouter les sentimens qu'elle m'avoit inspirez. Depuis ce tems-là, je l'avois veue assez rarement. Les affaires de son Mari s'etant trouvées fort mauvaises, elle l'avoit quitté sans etre brouillée avec lui, & elle demeuroit chez une de ses parentes, pendant qu'il faisoit de frequens voiages à ses Terres, pour tacher de se tirer d'embarras.

Je

Je fus touché quand on me dit que cette femme cherchoit un Amant qui lui fit du bien, & croiant que ce n'etoit que la neceſſité qui la reduiſoit à un ſi honteux parti, je reſolus de l'aſſiſter ſans rien exiger d'elle. Il me paroiſſoit honteux d'abuſer de la neceſſité de ſes affaires. Ainſi en cherchant à la voir, je n'eus aucun autre motif que la pure generoſité. Je ne laiſſois pas, au milieu de tous ces beaux ſentimens, de prevoir que je pourrois bien n'etre pas inſenſible; mais je me ſentois ſi reſolu de n'avoir plus de ces intrigues qu'on achete, que j'eſperai voir cette femme ſans aucun autre deſſein que de lui etre utile.

Je cherchai donc à lui parler. Elle ſe trouva où l'on m'avoit promis de me la faire voir. Je lui fis des reproches de la confiance qu'elle avoit eue aux perſonnes qui m'avoient voulu embarquer avec elle, & je lui dis que ſans en venir à cette extremité, elle pouvoit trouver des amis qui l'aſſiſteroient, & que je la priois d'accepter cent cinquante piſtoles que je lui avois apportées; que je ſavois qu'elle en avoit beſoin; que je les lui donnois ſans pretendre que ce bienfait dut contraindre ſon inclination, & qu'enfin je la conjurois, quand elle auroit beſoin d'argent, de ne s'adreſſer qu'à moi.

Elle

Elle me parut surprise de ce discours, & desavoüa qu'elle eut donné ordre aux personnes qui m'avoient parlé, de me faire les propositions qu'elles m'avoient faites; qu'il etoit vrai qu'elle avoit besoin d'argent; qu'elle avoit cherché à en emprunter, & qu'elle n'acceptoit celui que je lui offrois, qu'à condition qu'elle m'en feroit son billet. Elle me pressa de le prendre, & je le pris pour la contenter.

Je la quittai aprés cette conversation, sans lui dire un mot qui pust la persuader que je l'aimois. Aussi j'etois trop charmé de la belle action que je croiois avoir faite, pour penser à autre chose. Je rejettai toute autre pensée comme une tentation capable de corrompre la beauté, & le merite de ma generosité.

Mais à peine l'eus-je quittée, que je me repentis d'avoir eté si genereux. Je reconnus que je n'etois plus ni delicat ni desintereſſé, & que dans le fonds je comptois pour rien la honte que je m'etois faite, d'abuser de la necessité d'une si aimable personne. Je m'en trouvai passionnement amoureux, & je resolus de m'en faire aimer.

Je ne crus point que la generosité avec laquelle je lui avois donné mon argent, dust s'opposer aux esperances dont ma passion se flat-

flattoit. Je me perſuadai au contraire qu'un procedé ſi honnete & ſi deſintereſſé devoit lui donner & plus d'eſtime, & plus de panchant pour moi ; mais je ne ſavois pas à quelle femme j'avois affaire.

Elle avoit eté veritablement choquée des reproches que je lui avois faits, ſur le parti qu'elle ſembloit avoir pris pour avoir de l'argent, & bien loin de lui avoir paru genereux, elle m'avoit trouvé, ou un ſot, ou un homme qui rendoit peu de juſtice à ſa beauté. Je puis dire ici que quand une fois une femme a pris le parti d'oublier les loix de l'honneur & du devoir, elle ne peut gouter ce qui l'en fait ſouvenir, & par quelque motif que les femmes faſſent des avances, on ne ſçauroit leur plaire dez que l'on n'y repond pas.

Comme je n'avois garde de deviner que ma generoſité eut eu ce mauvais effet, & que je croiois au contraire que la Dame en devoit etre charmée, je ne doutai pas qu'elle ne dut m'ecouter favorablement. Je ne trouvai point de moien plus court pour lui faire ma declaration que de lui ecrire. Je lui envoiai une Lettre deux ou trois jours aprés la converſation dont j'ai parlé.

Je me trouve, Madame, dans un etrange em-

embarras. Je vous aime, & je ne puis vivr sans etre aimé de vous. Je n'ose vous declarc l'excez de ma passion, ni vous prier d'en avoi pitié, parceque je crains que vous ne m'accusie de fonder mes esperances, sur la bonté que vou avez eue de vous servir de moi, dans le mai heur de vos affaires. C'est là ce qui cause mo embarras. Je ne puis vouloir cesser de vous etr utile, ni rien exiger qui puisse passer pour recom pense de ce que je veux faire pour vous. Cepen dant je meurs. Apprenez-moi, Madame, c que je dois faire, & s'il ne m'est pas permis d vous aimer, d'esperer, & de chercher toujour les occasions de vous continuer mes secours.

Voici la reponse qu'elle me fit.

Je me souviens trop de vos leçons Monsieur & elles ont fait trop d'impression sur moi pou me dementir sitot sur le parti qu'elles m'ont fai prendre. J'ai reçu vos bienfaits comme une mar que de votre generosité, & je ne les aurois pa reçus si vous me les aviez offerts par un autr motif; mais je voi bien que je m'y suis trompée & que tout ce que vous m'avez dit contre les gen qui vous ont apris le besoin où j'etois, n'a et qu'un artifice pour me surprendre. Non, Mon sieur, je ne suis point telle que vous m'avez di que ce gens-là m'avoient representée, & que j

vo

voi bien que vous m'avez crue. Si vous continuez à me faire des propositions comme celles que vous me faites dans votre Lettre, je vous rendrai votre argent, & je renoncerai à vous avoir jamais obligation.

On peut juger combien une pareille reponse deut me surprendre, mais je ne sçai si on peut voir toutes les raisons que j'eus d'en etre indigné. Je ne pouvois ignorer que cette femme etoit aussi belle qu'on me l'avoit faite, quand on me l'avoit proposée, & j'etois tres-convaincu que dés la premiere conversation que j'avois eue avec elle, j'aurois pu en recevoir ce que je demandois. Je ne doutai donc point que sa Lettre ne fut, ou une marque de son mepris, ou un artifice pour augmenter ma passion, & me mener où elle voudroit. L'une & l'autre opinion me choqua egalement, & je resolus, à quelque prix que ce fut, de la remettre sur le pied, où je sçavois bien qu'on me l'avoit proposée. J'eusse mieux fait de la mepriser, mais je l'aimois, & j'en voulois etre aimé. Cependant je ne sçavois comment m'y prendre pour reüssir. Je voiois bien que si je continuois à lui marquer une passion tendre & delicate, elle continueroit à en abuser, mais

aussi

auſſi je ne pouvois guere faire autrement, & je craignois qu'elle ne me repondit toujour comme elle avoit commencé, ſi je lui par lois ſur un autre ton.

Je paſſai plus de huit jours dans cet em barras, & pendant tout ce tems-là elle n'eut point de mes nouvelles. Ce ſilence ſe trouva le meilleur parti que j'aurois pu prendre. El le en fut embarraſſée à ſon tour, & ne ſa chant à quoi l'attribuer, elle envoia chez moi pour me demander des nouvelles de ma ſanté, & d'où venoit qu'elle n'entendoit plus parler de moi. Je jugeai par cette demar che qu'elle ne vouloit pas me perdre, & me croiant par là aſſuré d'elle, je reſolus de me ſervir de l'avantage qu'elle me donnoit pour la pouſſer à bout, & connoitre à quoi je de vois m'en tenir. Je lui mandai que j'avois be ſoin de l'argent que je lui avois preté, & qu'elle me feroit plaiſir de me le rendre.

Je fus plus de trois ſemaines ſans en rece voir de reponſe, & je me repentis bien pen dant tout ce tems, de lui avoir redemandé mon argent. Je penſai vingt fois aller chez elle pour lui demander pardon de ce procedé; mais j'eus la force de n'en rien faire, & comme je ne doutai pas qu'elle ne gardat un ſi long ſilence que pour m'eprouver encore ou pour ne me point rendre mon argent, il me

ſem

ſembla que l'amour que j'avois pour elle commençoit à s'affoiblir, & je voiois bien que je ne pouvois guere continuer avec honneur à l'aimer & à la voir.

Ce n'etoit que le peu d'idée que j'avois de la vertu de cette femme, qui me tenoit dans cette diſpoſition, & je ſentis par mon experience, qu'il n'eſt guere poſſible d'avoir de la delicateſſe & des procedez honnetes, pour des perſonnes qu'on en croit indignes.

Au bout de trois ſemaines elle me renvoia l'argent que je lui avois preté, me faiſant des excuſes de ce qu'elle ne me l'avoit pas rendu plutot. J'en fus ſi ſurpris que je commençai à m'imaginer que j'avois mal jugé d'elle, & croire qu'en toute cette conduite elle avoit eu le procedé d'une honnete femme, & moi celui d'un malhonnete homme.

Qui pourroit dire par quels reſſors le cœur ſe remue, & combien il eſt quelquefois aveugle? Ma paſſion ſe reveilla pour lors avec d'autant plus de violence, que je conçus pour cette femme une toute autre idée que celle que j'en avois eue juſques là. Je fus au deſeſpoir d'en avoir uſé comme j'avois fait. Je ne pouvois me pardonner d'avoir paru ſi genereux d'abord, & ſi intereſſé dans la ſuite, & je vis bien qu'il n'y a point d'au-

tre parti à prendre avec les femmes, que de soutenir toujours le caractere sous lequel on se donne d'abord à elles.

J'avois plus d'une raison d'etre surpris de ce qu'elle m'avoit rendu mon argent. Je sçavois qu'elle n'en avoit point. Je ne doutai pas qu'elle n'eut eté obligée d'en emprunter à d'autres pour me le rendre. Cela acheva de me faire croire que je devois le lui renvoier. Ce fut la premiere demarche par où j'esperai la regagner, mais il etoit trop tard, & cette Dame avoit trouvé un Amant depuis moi, qui avoit mieux profité que je n'avois fait de la necessité de ses affaires. C'etoit de lui qu'elle avoit reçu l'argent qu'elle m'avoit renvoié, & ils etoient ensemble de maniere à ne lui pas faire regretter ma perte. Je fus instruit de leur intrigue, & ce qui auroit deu me guerir, fut ce qui augmenta ma passion. Je ne pus souffrir qu'un autre eut eté plus heureux que moi & quoique je visse bien qu'il ne devoit son bonheur qu'à l'esprit qu'il avoit eu de n'avoir pas comme moi une generosité à contretems, je ne laissai pas d'en etre jaloux, & tout le mepris que le procedé de cette femme devoit me donner pour elle, ne fut pas capable de m'oter l'envie de m'en faire aimer.

Ce fut pour lors que je reconnus, que ce n'eſt pas toujours l'eſtime qu'on a pour une Maitreſſe, qui cauſe la violence de l'attachement que l'on prend pour elle, & qu'en de certaines circonſtances on fait pour les femmes les plus coquettes, ce qu'il ſemble qu'on ne devroit faire que pour les honnetes femmes. Tout Amant eſt touché du depit de ſe voir ſupplanté, ſans examiner ſi la conquete le merite. Je n'avois jamais eu ni plus d'envie d'etre aimé, ni plus de deſir de me vanger d'un rival.

Je cherchai l'occaſion de voir cette femme, & de l'entretenir ſans ſçavoir ce que je lui dirois. Je trouvai cette occaſion telle que je la pouvois ſouhaitter. Son Amant etoit à la campagne, & j'allai chez elle en un tems où elle ne recevoit point de viſites. Dés qu'elle me vit; Que voulez-vous, me dit-elle, Monſieur, que je faſſe de l'argent que vous m'avez renvoié? Le voila, & je vous prie de le prendre, car il y a apparence que vous en avez beſoin, puiſque vous me l'avez redemandé ſi promptement. Pour toute reponſe je tirai la lettre qu'elle m'avoit ecrite, & je lui demandai quel parti elle croioit que je devois prendre aprés une pareille lettre. Qu'y trouvez-vous d'extraordinaire, me dit-elle, & pouvois-je vous

repondre autrement en voiant que vous croiez que je devois acheter vos bienfaits aux depens de mon honneur & de mon devoir? Que vous ai-je demandé, lui dis-je, que ce que vous avez accordé à d'autres, qui n'ont eu plus de bonheur que moi, que parcequ'ils ont eu moins de generosité? Que me reprochez-vous, Madame, que de n'avoir pas voulu abuser de l'etat où vous etes, & d'avoir cherché à n'etre redevable qu'à votre cœur, des bontez que d'autres ne doivent qu'au malheur de vos affaires? Quoi, reprit-elle, venez-vous ici pour me faire insulte, & jamais personne a-t-il plus abusé que vous de ma mauvaise fortune? Il faut que vous la croiez bien malheureuse, ajouta-t-elle en pleurant, pour pretendre que je souffrirai ce que vous osez me dire. Je ne pretens point, lui dis-je, Madame, vous faire de la peine. Vous n'avez pas oublié que dés la premiere fois que j'ai eu l'honneur de vous voir, je vous ai paru sensible à votre gloire. Je suis encore le meme, & vous ne m'auriez jamais vu, si je vous avois assez peu aimée pour souffrir ce que l'on dit du commerce que vous avez, & que vous ne souffrez sans doute, que parceque vous n'avez pas voulu devoir à l'innocence de mon amour, ce que vous ne recevez que de

la brutalité d'un autre. Mais il eſt encore tems, Madame. J'ai de l'argent à votre ſervice, & ſi vous voulez ne plus voir celui dont l'amour vous deshonore, vous trouverez en moi les memes ſecours, ſans que votre gloire en ſouffre, car je conſens, ſi vous voulez, ne vous point voir tant que vous aurez beſoin de moi. Je prononçai ces paroles d'une maniere qui ſembla faire impreſſion ſur elle, & aprés avoir gardé quelque tems le ſilence, elle me parla ainſi. Je vous ſuis obligée, Monſieur, d'un ſentiment ſi genereux, mais ſi vous voulez que je vous en aie obligation, rendez-moi la juſtice de croire que tout ce qu'on vous a dit du commerce dont vous m'accuſez, eſt ſans fondement. Je ne voi celui dont vous me parlez que comme mille autres, & je vous avourai que c'eſt à lui que j'ai emprunté l'argent que vous m'avez obligé de vous renvoier. Il me l'a genereuſement preté, & ſi je me reſous à garder le votre, ce n'eſt que pour ne lui avoir pas plus longtems l'obligation. Je ſuis bien aiſe de ne le devoir qu'à vous, & il ne tiendra pas à moi que je ne vous marque que de tous mes amis vous etes celui que je conſidere le plus. Mais au nom de Dieu, ne me parlez point d'amour. Attendez que mon inclination, & ma fortune

me mettent en etat de vous ecouter.

Ces paroles me firent oublier le caractere de la perſonne qui me parloit. Je crus en ce moment que tout ce que j'en avois appris, etoit une illuſion. Je la conjurai de ne plus voir celui qui m'etoit ſuſpect. Elle me le promit, & je lui promis à mon tour de ne plus lui marquer ma paſſion que par mes bienfaits, & par mes ſoins.

Je la quittai fort content d'elle & de moi, mais dés que j'eus fait reflexion à ce que je venois de lui promettre, je vis que je m'etois engagé à etre autant dupe qu'il lui plairoit que je le fuſſe. Ce que je ſçavois d'elle & de ſon intrigue, revint dans mon eſprit, & je ne doutai pas que tout ce qu'elle m'avoit dit, ne fut un artifice pour voir dequoi l'amour que j'avois pour elle me rendroit capable.

Son Amant revint de la campagne. J'appris qu'elle ne le revoioit plus, mais en meme tems on m'en dit la raiſon. Cet homme s'etoit attaché ailleurs, ſoit par inconſtance, ſoit parcequ'il ſe laſſoit d'une Maitreſſe, à laquelle il falloit toujours donner. Elle ſçavoit ſon changement quand elle me promit de ne le plus revoir, & elle n'eut pas de peine à me garder cette promeſſe.

Elle me donna de ſes nouvelles dés le len-

de-

demain, & continua presque tous les jours. Mais quand on m'eut appris les raisons que son Amant avoit de ne la plus voir, je ne lui tins plus compte de ce qu'elle avoit rompu avec lui; & j'avouë que dés que je n'eus plus de rival, je commençai à n'avoir plus guere d'amour. J'ecoutai alors les raisons que j'avois de croire qu'elle ne se donnoit avec moi des airs de sageſſe que pour mieux m'engager, & je ne trouvai point d'autre moien de n'en etre point la dupe, que de faire semblant que je ne pouvois plus continuer à l'aimer, si je n'avois des marques de sa tendresse. Je m'armai là-dessus de resolution, & je lui expliquai nettement mes intentions; mais soit qu'elle craignit qu'il ne m'arrivat ce qui etoit arrivé à l'amant qui l'avoit quittée, & que dés que ma passion seroit satisfaite, je ne me lassasse de la paier; soit que m'aiant vu me mettre d'abord auprés d'elle sur un autre pied, elle ne voulut pas se dementir de l'idée qu'elle avoit cru me donner de sa vertu; soit qu'elle eut peu d'inclination pour moi, elle persista toujours dans ses refus, & je lui ai vu depuis ce tems-là dix intrigues eclatantes avec des gens qui ne me valoient pas, sans qu'elle ait cessé de m'accuser de n'avoir rompu avec elle, que parceque je ne l'avois pas aimée assez delicatement.

Quand j'ai fait depuis ce tems-là reflexion au procedé que cette femme eut pour moi, je n'en ai point trouvé de plus forte raiſon que la maniere dont je debutai avec elle, & j'ai toujours cru depuis, que les femmes intereſſées regardent des gens qui ſont aſſez dupes pour les aimer avec delicateſſe, comme une reſſource bien plus ſure d'argent & de bienfaits, que ceux qui ne donnent rien qu'à meſure qu'on les recompenſe.

Quoiqu'il en ſoit, je rompis avec cette femme, aprés avoir encore trainé quelque tems, & je ne diſſimule point qu'en rompant avec elle, je me mis dans mon tort, car depuis que je lui avois promis de l'aimer, je n'avois rien remarqué en elle par où je duſſe me plaindre de ſa conduite, mais tout ce que j'en avois appris auparavant, eut ſon effet lorſque j'y penſois le moins; & dans le fonds, il n'eſt guere poſſible d'etre long-tems attaché à une femme, quelque bonne conduite qu'elle ait, quand on ſçait qu'elle en a eu une mauvaiſe. L'on a honte tot ou tard d'aimer une perſonne indigne d'etre eſtimée.

C'eſt ce qu'on connoitra encore dans ce qui m'arriva peu de tems aprés, avec une autre femme qui reſſemblant à celle-ci par le peu de conduite, avoit un caractere tout dif-

different dans la maniere dont elle vouloit etre aimée.

Comme on etoit toujours persuadé que j'etois d'humeur à paier mes Maitresses, je trouvois tous les jours des gens qui venoient m'en proposer de nouvelles, & il faut convenir que l'interet est de tous les motifs, celui qui a le plus de pouvoir pour engager les femmes. J'etois toujours etonné du grand nombre de celles qu'on me proposoit. Il y en avoit de toute qualité, de tout age, & meme de toute condition, mais je ne pouvois gouter ces propositions, & soit que ma fortune ne fut pas assez ample pour m'engager dans ces ruineux commerces, soit que j'eusse encore de l'aversion pour tous les engagemens où le cœur n'avoit point de part, j'ecoutois peu les propositions que l'on me faisoit, & j'attendois du hazard une nouvelle occasion de m'engager. Je ne tardai pas à la trouver. Il y avoit à Paris une femme qui depuis qu'elle etoit Veuve, avoit eté entretenue hautement par un Prince qui l'avoit comblée de richesses. Elle jouïssoit de plus de cinquante mille livres de rente, & personne de sa condition ne vivoit avec plus de magnificence & d'eclat. Ce Prince etoit mort depuis un an ou deux, mais l'intrigue qu'elle avoit eue avec lui, avoit tant fait de bruit qu'au-

cune femme raisonnable ne la voioit. Elle ne bougeoit des promenades & des spectacles. Presque tous les jeunes gens de la Cour avoient voulu s'attacher à elle, mais elle n'en avoit ecouté aucun, & on ne lui donnoit point d'amant dans le temps que je la connus. Quoi qu'elle eut deja prés de trente ans, elle etoit encore fort belle, & j'avois eu plusieurs fois intention des l'aimer; mais j'avois toujours eté retenu par l'aversion naturelle que j'avois pour des femmes sans reputation, & sans conduite. D'ailleurs, l'exemple de tant de jeunes gens qui en avoient eté rebutez, me faisoit craindre de n'etre pas mieux reçu. Je la trouvai un jour à la Comedie. J'etois dans la Loge où elle etoit. Je causai longtems avec elle, & elle ne fit point difficulté de me dire qu'il y avoit longtems qu'elle souhaittoit que je fusse de ses amis. Je lui promis de la voir, & je la quittai, incertain si je tiendrois ma promesse.

Mais mon malheur voulut que ce jour-là etant retourné d'assez bonne heure chez moi, j'y trouvai ma femme de si mauvaise humeur, que je n'eus pas la complaisance de souper avec elle. Je resolus, pour eviter le chagrin qu'elle me donnoit, d'aller passer la soirée chez celle que j'avois veue à la Comedie, & je lui envoiai demander à souper. Elle me manda qu'elle m'attendroit, & qu'

je ne pouvois lui faire un plus grand plaisir. Je me rendis aussi-tot chez elle, & la maniere dont elle me reçut me determina à l'aimer. Je comparois l'accueil de cette femme avec celui que l'on m'avoit fait chez moi. Ce fut la grande raison qui me donna du gout pour elle, & je croi que ce qui m'arriva pour lors, arrive tous les jours à mille maris, que le peu de complaisance, & de douceur de leurs femmes oblige de chercher ailleurs des maisons, où ils n'ont point le chagrin d'etre querellez.

Je devins dés ce jour-là des amis de celle dont je parle. Je trouvois toujours auprés d'elle un azile agreable, quand la mauvaise humeur de ma femme me chassoit de chez moi, & d'ailleurs, je n'etois point exposé à faire de la depense, ce que mes affaires ne me permettoient pas aprés celles que j'avois faites, & dont j'avois eté la dupe dans mes dernieres amours. Cependant cette intrigue finit bientot, & jamais je ne pus m'accoutumer au caractere de cette femme. Je n'en avois connu jusques-là aucune, dont le premier soin n'eut eté de me cacher ses intrigues, & celle-ci au contraire affectoit d'apprendre à tout le monde que nous nous aimions. Elle me suivoit par tout, aux spectacles, & aux assemblées.

Tous les jours je recevois pour le moins une Lettre, & je ne pouvois faire un pas que je ne trouvaſſe à ma porte des gens de ſa livrée. Dés qu'elle me voioit quelque part, elle me venoit joindre. Enfin elle vouloit que perſonne n'ignorat le pied ſur lequel nous etions enſemble. Je ne pus ſoutenir cet eclat, ni paſſer pour avoir un pareil attachement pour une femme qui en avoit eu pluſieurs autres qui l'avoient fort decriée. Je tachai de lui repreſenter doucement qu'elle devoit garder plus de meſures, mais ma honte & mes menagemens lui paroiſſoient une marque de mon peu d'eſtime pour elle. Elle avoit pour principe que quand on aimoit veritablement, on devoit trouver du gout à publier ſon amour, & qu'il y avoit de la delicateſſe à ne rougir de rien. Je ne pus approuver ſes maximes. Je ne l'eſtimois point aſſez pour croire qu'il me fut glorieux d'en etre aimé, & autant qu'elle avoit d'affectation pour me parler en public, autant j'en avois de l'eviter. Elle me chaſſa ainſi de tous les lieux où je pouvois la rencontrer, & enfin je me chaſſai moi-meme de chez elle, & je ne ſortis pas plus honorablement de cette intrigue que j'avois fait de la precedente. On m'accuſa encore de ne ſçavoir pas profiter de mes

avan-

avantages; mais j'avouë que je n'ai jamais pu regarder comme un avantage, d'etre aimé d'une femme qu'on ne sçauroit estimer.

Je ne fus pas plus heureux en ce tems-là, en voulant m'attacher à d'honnetes femmes, que je l'avois eté en m'attachant à d'autres; je fus meme trompé d'une maniere plus grossiere que je ne l'avois eté en aucune autre avanture de ma vie.

Dans le tems qu'on venoit de tous cotez me proposer des Maitresses, & que je commençois à me lasser de n'en trouver aucune à mon gré, je me sentis prevenu d'inclination & d'estime pour une femme illustre, que sa sagesse & sa vertu ont fait proposer pour un modele parfait, pendant tout le tems qu'elle a eté à la Cour. Je n'avois dit à personne que j'eusse du penchant pour cette femme, & elle vivoit d'une maniere si reguliere & si irreprochable, que je regardois l'inclination que j'avois pour elle, comme une folie qu'il falloit etouffer; mais une de ces personnes qui avoient pris à tache de me donner des Maitresses, me dit un jour qu'elle savoit bien que j'aimois, & elle me nomma la Dame dont je viens de parler. Comme je n'en avois jamais rien dit à personne, je crus que celle qui devinoit si juste avoit commerce avec le Demon. Je lui demandai d'où

d'où elle avoit appris ce qu'elle me disoit. C'est, me repondit-elle, la Dame elle-meme qui s'est apperçue que vous l'aimiez. Elle a pour vous autant d'inclination que vous en avez pour elle, & si vous etiez homme à vouloir faire un peu de depense, & à ne point regarder à ce qu'il pourroit vous en couter, je viendrois bien à bout de vous la faire voir. On n'a pas oublié que j'ai dit que je regrettois de faire de la depense pour des Maitresses, mais ce n'etoit point l'avarice qui me tenoit, ce n'etoit que la crainte d'etre dupe, & il me sembloit qu'on l'etoit toujours, quand on achetoit si cher une marchandise qui vaut si peu. Cependant je n'avois ce menagement qu'à l'egard des femmes decriées, & je m'imaginois qu'on ne pouvoit trop paier une honnete femme. Il y avoit une espece de contradiction dans ce sentiment, & c'etoit errer dans le principe, que de croire qu'il put y avoir d'honnetes femmes entre celles qu'il faut acheter, mais j'avois bien d'autres erreurs, & je ne me donne pas ici pour un homme eclairé. Toute ma vie a eté, comme on l'a vu, une suite d'aveuglemens & de contradictions, & tout homme qui n'aura pas plus de vertu & de conduite que j'en avois alors, sera exposé aux memes folies.

Je

Je regardai ce que me disoit la personne qui me parloit, comme la chose du monde qui devoit m'etre, & la plus glorieuse, & la plus agreable. Je lui promis tout l'argent qu'elle voudroit, si elle venoit à bout de ce qu'elle me faisoit esperer; mais c'etoit une coquine, qui aiant deviné que j'avois du penchant pour cette Dame, par la maniere dont elle s'etoit un jour apperçue que je la regardois, avoit pris la resolution de me piller en me donnant l'esperance de la voir. Elle ne lui avoit jamais parlé, & je fus assez sot pendant six semaines pour etre flatté de cette esperance. Tous les jours elle me venoit trouver, comme si elle fut venue de la part de cette Dame. Tous les jours elle me proposoit des rendez-vous le matin qu'elle envoioit contremander deux heures aprés. Cependant elle me demandoit pour chaque rendez-vous un argent nouveau; tantot, disoit-elle, pour louer un Carrosse, tantot pour trouver une maison commode. Enfin il m'en couta plus de cent pistoles pour etre mené de cette maniere, & je ne m'apperçus que j'en etois la dupe, que quand la personne qui m'avoit fait ces propositions, disparut tout d'un coup. Je n'ai jamais sçu ni ce qu'elle etoit devenue, ni comment elle etoit si bien instruite de tout ce qui regardoit la Dame qu'el-

qu'elle me promettoit, car ce n'etoit que sur cent particularitez qu'elle m'en avoit rapportées, que j'avois ajouté foi à ses promesses.

Je ne dirai point tous les autres panneaux qu'on me dressa, pendant que je fus regardé comme un homme qui vouloit paier ses Maitresses. J'en ai dit assez pour faire connoitre à quoi l'on est exposé, quand la debauche & le dereglement nous livrent à ces infames entremetteurs, qui sont à Paris en si grand nombre, & qu'on trouve où l'on ne s'aviseroit jamais de les chercher. Combien d'hommes, & combien de femmes joüissent d'une heureuse reputation, qui n'ont des amis, du credit, & du bien, que parcequ'ils font ce honteux metier?

Je passai tout l'hiver dans les aveuglemens dont je viens de parler, & je n'avois aucune intrigue quand il fallut se mettre en campagne. Je ne puis desavoüer que quelque peine que j'eusse à me passer de ces sortes d'amusemens, je ne laissois pas de me trouver heureux de n'en avoir point lors qu'il falloit retourner à l'Armée. J'avois toute une autre application à mon devoir, & toute une autre ardeur pour la Guerre, quand aucune inclination ne m'arretoit à Paris. On a beau dire que c'est l'amour qui a servi à donner

du

du courage aux plus grands hommes. Je suis tres-persuadé que cette passion a plus detruit de Heros qu'elle n'en a formé, & sans en apporter d'autres preuves que mon experience, il est certain que toutes les fois que j'avois des Maitresses, j'enrageois quand il les falloit quitter, & que j'etois ravi dés qu'on ne faisoit rien à la Guerre, & que je pouvois avoir aisement mon congé pour revenir auprés d'elles. Je ne doute pas que ce qui se passoit en moi à cet egard, n'arrive à tous ceux qui aiment, & je croi que quelque grand homme que l'on soit, dés qu'on a l'amour en tete, on est exposé à faire bien des fautes dans le metier de la Guerre. Combien de grands hommes ont laissé leurs conquetes imparfaites, pour retourner voir leurs Maitresses, & ont negligé leur gloire pour satisfaire aux impatiences d'une passion amoureuse ? Mais pour ne parler que de moi, je suis persuadé que cette passion seule a eté la cause de ce que je n'ai jamais rien fait. Je ne manquois ni de courage ni de conduite, pour tout ce qui regardoit mes emplois, mais l'amour m'a toujours donné des contre-tems, & attiré des affaires, qui ont rendu, si j'ose le dire, tout mon merite inutile. On doit me pardonner si je fais souvent ces reflexions, mais toutes les fois que je pen-

penſe à la maniere dont j'ai vecu, je ne puis m'empecher de deplorer mes egaremens, & je voudrois que tant d'honnetes gens, ſi capables de ſervir l'Etat, fuſſent bien perſuadez de l'intereſt qu'ils ont à eviter les ecueils qui ont nuit tant de fois à ma reputation, & à ma fortune. Mais le malheur eſt que les hommes font toujours ces reflexions trop tard, & qu'ils ne conçoivent bien leurs fautes que quand elles ſont irreparables.

Mon Frere qui avoit eté fait Lieutenant General dés l'année precedente, fut envoié en Catalogne pour y commander l'Armée du Roi, juſqu'à l'arrivée du Duc de Mercœur. Pour moi, je fus deſtiné pour ſervir dans celle de Mr. de Turenne, qui comme on en etoit convenu avec Cromwel, aſſiegea Dunquerque. Comme je n'avois aucune galanterie en tete, & que j'etois ravi d'etre eloigné de ma femme, je ne m'appliquai qu'à chercher les occaſions de me diſtinguer dans cette campagne, & qu'à la fournir toute entiere. Ce fut la premiere fois de ma vie que je ſouhaittai qu'une campagne durât long-tems. Quand j'etois amoureux, je ne penſois en partant qu'à menager bientot mon retour, & je n'avois jamais eu aſſez d'attention, pour etre inſtruit des details des affaires memes où j'avois eu part, car il fa-

avoü

avoüer qu'on peut etre dans une Armée, y combattre & s'y distinguer, sans etre capable de rendre compte de la maniere dont les choses s'y passent. Chacun ne voit que ce qui est autour de lui, & il faut aimer le metier, & n'avoir que cela dans l'esprit, pour connoitre & developer la conduite de ces sortes d'evenemens. Ce fut la situation où je me trouvai. Je ne pensai en partant de Paris qu'à etudier tout ce qui arriveroit cette année-là dans l'Armée où je servois. J'en fis de petits journaux que j'envoiois à mon Frere à mesure que je trouvois l'occasion de lui ecrire, & je croi qu'on sera bien aise d'en voir ici quelques-uns.

D'Amiens le 15. de Mai 1658.

NOus partons demain, & notre rendez-vous est à Merville. Mr. le Marechal m'a dit qu'il etoit faché que vous ne fussiez pas en Flandre, & qu'il croioit que vous n'auriez guere d'occupation en Catalogne. On dit que nous en aurons de reste ici. Je suis le seul qui soutient que nous marchons à Dunkerque, tout le monde me traite là-dessus de visionaire. On croit que nous allons à Hedin. Pour moi, qui suis toujours persuadé depuis le Traité d'Angleterre que nous en voulons à Dunkerque, j'ai besoin d'un peu

peu de foi pour ne pas changer d'opinion, car le moien d'attaquer Dunkerque pendant que nous n'avons aucune des Places circonvoisines? Bergues & Nieuport sont aux ennemis, & on ne parle point de les attaquer. S'il etoit possible de prendre Dunkerque sans avoir pris ces Places, je croirois que c'est là le dessein de Mr. de Turenne, mais ce seroit une terrible entrepriſe: D'ailleurs, les fourages manquent du coté de la Mer; tous les environs de Dunkerque sont inondez, & les ennemis sont maitres de tous les postes qui communiquent avec Mardick. Le tems nous eclaircira. Adieu. J'ai envoié en partant la Lettre de change.....

A Bethune le 19 de Mai 1658.

IL n'est plus queſtion de Hedin; mais on ne devine pas mieux le deſſein de Mr. de Turenne. On dit qu'il va attaquer Furnes, & qu'en meme tems Caſtelnau & le Comte de Soiſſons feront le ſiege de Bergue & de Nieuport. C'est le moien de tomber ſur Dunkerque, mais auſſi c'est avertir les ennemis que nous en voulons à cette Place. Je n'y comprens rien, & Mr. de Turenne est le ſeul qui ſache ſon ſecret. Il est fort gay, & il ne me voit jamais qu'il ne me demande ſi vous ne vous ennuiez point en Catalogne. J'ai eu com-

commandé avec une partie de la garnison de Bethune, pour aller reconnoitre les ennemis au-delà de la Lys. J'ai trouvé un corps de Troupes au Mont-Cassel, & sur le rapport que j'en ai fait, on m'a commandé avec le Marquis de Crequi pour les enlever. On dit que Mr. de Turenne nous suivra de prés. Adieu.

A Cassel le 21 de Mai 1658.

Monsieur de Turenne est ici. L'Armée doit le suivre, il a envoié les bagages à Montreuil. Aucun de ceux que nous avons trouvez ici, ne nous a resisté; nous les avons faits presque tous prisonniers. Mr. de Crequi a eté fort applaudi de Mr. de Turenne, qui m'a aussi temoigné beaucoup de satisfaction. Il y a deux jours que la pluie ne cesse point, & les chemins sont absolument rompus. Je croi que Mr. le Marechal sejournera ici pour attendre l'Artillerie qui vient lentement à cause des mauvais chemins. On croit toujours les trois sieges dont j'ai parlé.

Nous avons sejourné un jour à Cassel. Les bagages sont arrivez. Nous voici à la hauteur de Bergues, mais tout le pays d'ici à Dunkerque est inondé. Mr. de Turenne n'en fait que rire. Il m'a demandé si je savois nager; je lui ai dit que non, mais que je l'apprendrois s'il ne falloit

loit que cela pour prendre Dunkerque. Il a deja fait prendre une Redoute sur la coline. Pour moi, je croi qu'il laissera là Furnes, Bergues, & Nieuport, & qu'il commencera par faire investir Dunkerque. J'oublois de dire que nous avons decouvert un chemin vers Mardick, mais nous n'en sommes pas mieux. Ce chemin est si rompu qu'il nous sera inutile.

Sur la hauteur des Dunes le 5 de Juin.

VOus serez surpris quand je vous dirai que Dunkerque est assiegé, & que la tranchée a eté ouverte cette nuit. Il faut convenir que Mr. de Turenne en sçait plus que nous. Le chemin de Mardick est devenu un chemin assuré par les fascines, & de plus nous sommes maitres d'un fort qui nous couvre autant que si nous avions pris Bergue. Les barques Angloises nous apportent au Camp toutes sortes de munitions de Calais. Enfin rien ne peut retarder la prise de Dunkerque, que le courage de Mr. le Prince. On nous menace qu'il forcera nos lignes; nous l'attendons. Adieu, je vous quitte; il faut monter la tranchée. Les Assiegez n'ont point encore fait de sortie; je ne voi gueres d'apparence qu'ils se rendent sitot. L'Armée de Dom Juan d'Austriche n'est qu'à deux journées.

Le

Le 8 de Juin.

NOs travaux avancent malgré la resistance des Assiegez. Ils firent hier une sortie du coté de Nieuport. Ils etoient au nombre de quinze cens hommes de pied, & de six cens chevaux. Ils ont eté repoussez avec perte de plus de six-cens hommes; Mr. le Comte de Soissons a eté commandé pour les recevoir avec le Marquis de Crequi, & le Comte de Guiche; ce dernier est blessé. J'ai perdu vingt-cinq Soldats de mon Regiment. Saint Alard a eté tué. Nous avons essuié le plus grand feu. J'ai eu une legere blessure au bras gauche. Tout est calme aujourd'hui. On dit que le Marechal d'Hoquincourt est commandé pour venir reconnoitre nos lignes, en attendant que l'Armée ennemie soit en etat de les forcer. Je plains ce Marechal. J'ai veu une Lettre où il jure contre la mes-intelligence qui est entre Mr. le Prince & Dom Juan, il n'est pas à se repentir de ce qu'il a fait. S'il etoit bien conseillé, il nous ameneroit le corps qu'il commande, au lieu de s'en servir contre nous. Nous le recevrions avec joie, car quelque confiance qu'aient nos Troupes, le voisinage des ennemis les chicane. On ne doute point, s'ils s'avancent, que l'on n'aille au-devant d'eux, & qu'il n'y ait une bataille en forme.

Nous

Nous l'aimerions mieux que de languir devan une Ville. Cependant nous faisons bonne chere Les Anglois font merveilles, & Milord Lo card fait tous les jours de nouveaux presens Mr. de Tnrenne. Ce General n'est pas plus emu que s'il avoit lu dans les Astres la prise de Dun kerque, & la defaite des Espagnols. On jou un jeu de Diable chez le Milord. Bellefonts perdit avanthier quatre mille pistoles Il y a eu un petit demelé entre lui & Bussy. Ce dernier s'est vangé par quelques couplets de Chanson Adieu.

Le 13 de Juin 1558.

LE pauvre Marechal d'Hoquincourt a et tué, & on crie ses dernieres paroles dan le Camp, avec ses regrets & ses adieux. Nou avons ici force Chantres du Pont-neuf. Cepen dant tel chante à qui il en peut arriver autant car on ne doute point qu'on ne donne bataille Ce sont les Suisses qui ont tué le Marechal d'Ho quincourt. Il s'etoit avancé pour reconnoitre no Lignes. Humieres qui avoit ordre de le chas ser, a pensé etre pris. Les Suisses de Mollon din qui s'etoient cachez derriere une Dune, qu flanquoit le chemin par où ce Marechal s'avan çoit, ont paru dans l'instant qu'il se retiroit & ont fait une decharge. Il a reçu un coup d

Mou

Mousquet dans le ventre, dont il est mort deux heures aprés. Mr. de Turenne se rendit maitre hier au soir de deux Dunes assez proches du quartier du Roi, d'où les ennemis pouvoient tomber sur nous. Tout est dans la meilleure disposition du monde. Dom Juan n'est plus qu'à une lieuë. Nos troupes brulent de combattre, mais on dit que Mr. le Cardinal a mandé à Mr. de Turenne de donner un assaut, ne voulant point hazarder une bataille. Ce General n'en fera ni plus ni moins. Si les ennemis paroissent, son Eminence aura beau dire, il faudra se battre, & les choses sont trop avancées pour reculer.

Le 14 de Juin.

IL n'est que midi, & nous sortons victorieux d'une des plus signalées batailles qui ait jamais eté donnée. Je ne croiois pas en vous ecrivant hier au soir etre si proche d'une si grande action; mais c'en est fait, la Victoire est complette, & voici comment tout s'est passé.

Je vous mandai hier que les ennemis etoient à une lieuë de nous, & pendant que je vous ecrivois, Mr. de Turenne etoit à cheval pour les observer. Il remarqua qu'ils avoient deja jetté un Pont sur le Canal de Furnes, & que rien ne les empechoit de venir à nous. Il jugea

qu'il n'y avoit plus à marchander, & qu'il falloit donner bataille. Il revint au Camp, & dés le soir l'ordre fut donné de se tenir prest pour le lendemain à la pointe du jour. Pradel est resté à la garde des tranchées, avec quatorze Compagnies des Gardes, & Marins à la garde du Camp, avec deux Regimens d'Infanterie & deux escadrons. Notre Cavalerie a eté rangée sur deux Lignes, vint-six escadrons sur la premiere, & dix-neuf sur la seconde. Crequi & Humieres commandoient l'aile droite de la premiere ligne, & Castelnau l'aile gauche, aiant Varenne sous lui. Eguancourt a eu l'aile droite de la seconde ligne, & Schomberg la gauche. Entre les deux ailes de la premiere ligne etoient onze bataillons, sous le commandement de Gadange, & entre les deux ailes de la seconde sept bataillons sous les ordres de Bellefonts. Le Corps de reserve a eté composé de quatre escadrons, sous le commandement de Richelieu, soutenu par la Gendarmerie, où Bussi & la Salle ont pris leurs postes. Le mien a eté à l'aile droite de la premiere ligne, qui etoit opposé à l'aile gauche des ennemis, commandée par Mr. le Prince, ce qui m'a donné lieu de voir souvent ce Prince pendant le combat, & de sauver la vie à Bouteville, que sept de nos Cavaliers se disputoient aprés l'avoir fait prisonnier. Castelnau a commencé l'attaque, & a eu bon march

ché des Espagnols. Le Comte de Soissons a tail-lé en pieces leur Infanterie à la tete de ses Suisses. Ce qui nous a donné un si prompt avantage de ce coté-là, ç'a eté que notre aile gauche a pris à revers l'aile droite de Dom Juan, qui n'aiant point de Canon, & aiant negligé de faire occuper un assez grand terrain, qui etoit inondé au commencement du combat, n'a trouvé personne qui put soutenir ses troupes, sur lesquelles notre aile gauche est tombée, partie du haut des Dunes partie des chemins coupez, d'où nous les repoussions quatre à quatre. La resistance a été plus grande du coté de leur aile gauche, & nous aurions eté rompus sans la precaution qu'avoit prise Mr. le Marechal, de faire cacher le Regiment de Bretagne sous les Dunes avancées, d'où il a pris l'Armée du Prince en flanc, pendant que nous l'attaquions d'un autre coté. Le Prince a eu deux Chevaux tuez sous lui. Bouteville, Mailly, Coligny, le Prince de Rouvrais, Rochefort & Guitault ont eté faits prisonniers. Nous allons diner chez Mr. le Marechal, & je croi qu'aprés cette Victoire, je ne tarderai pas à vous mander la prise de Dunkerque.

Je continuai à ecrire de la sorte à mon frere pendant toute la campagne, mais je supprime le reste de mes Lettres, parce-

qu'elles grossiroient trop ces Memoires,

Dunkerque ne tint que dix jours aprés cette Bataille, & se rendit le 25. de Juin. Leyde qui en etoit Gouverneur etoit mort le 24. d'une blessure qu'il avoit reçuë pendant le siege. Le Roi vint au Camp dés que la Place eut batu la chamade, & en vit sortir la garnison. La prise de Bergue, de Dixmude, de Gravelines & d'Oudenarde, suivit celle de Dunkerque. Ypres fut encore pris sur la fin de la Campagne, aprés que Mr de Turenne eut batu le Prince de Lignes. Nous eumes aussi quelque intention sur Alost, & Mr. de l'Islebonne fut commandé pour en faire le siege, & moi sous ses ordres, mais on nous contremanda sur l'avis qu'on avoit reçu, que les ennemis avoient jetté sept Regimens dans la Place. Ainsi n'aiant plus rien à faire en Flandres, je revins à Paris au mois d'Octobre, & je crois que le gout que j'avois pris pour la guerre m'auroit entierement gueri de celui que j'avois pour les femmes, si deux choses n'etoient arrivées, qui servirent à me rendre plus fou que jamais du coté de la galanterie. L'une fut la froideur du Cardinal Mazarin, qui parut non-seulement à mon egard, mais aussi à l'egard de mon Frere, & de toute notre famille. Il avoit tenu mon Frere en Catalogn

logne où il sçavoit bien qu'on ne feroit rien, & l'avoit meme raillé à son retour sur la levée du siege de Camredon, quoique mon Frere, en se retirant de devant cette Place, n'eut fait qu'obeïr aux ordres de son Eminence. Pour moi, je croiois avoir merité pendant toute la campagne de Flandres, d'avoir part aux carresses que le Cardinal fit à tous les Officiers qui s'y etoient distinguez, mais je fus presque le seul à qui il ne dit rien. Il commençoit dés ce tems-là à se degouter de ceux dans l'alliance desquels j'etois entré, & que je regardois comme mes protecteurs auprés de lui.

Mais la seconde chose qui acheva de me perdre, fut la Paix, mon malheur aiant voulu que je ne repriſſe de l'ardeur pour la Guerre, que dans le tems qu'elle alloit finir. A peine fumes-nous à Paris, que nous apprimes qu'on menageoit le mariage du Roi avec l'Infante d'Espagne, & que ce mariage alloit nous donner une Paix generale.

Pour comble de disgrace, mon second Frere revint à Paris, amenant avec lui une Françoise qu'il avoit trouvée en Suede, & qui se disoit sa femme. Ils n'avoient l'un ni l'autre aucun bien; & la premiere chose qu'ils firent, fut de nous plaider pour la succession de notre mere, qui etoit morte depuis

dix-huit mois, aprés avoir mangé presqu
tout ce qu'elle avoit. Ma Sœur etoit deve
nuë Veuve il y avoit deux ans sans avoi
d'enfans. Elle vivoit avec nous, aiant vu net
tement que la part qui lui etoit echuë de c
que nous avoit laissé ma mere, n'etoit pa
assez considerable pour se passer de mon Fre
re ainé & de moi; mais dés que mon secon
Frere fut revenu, il lui mit cent chimere
dans la tete, & ils se joignirent ensembl
pour nous demander compte de la succes
sion, qu'ils nous accusoient d'avoir entiere
ment tournée à notre profit. Ainsi il fallu
plaider, & on juge bien que j'etois peu pro
pre à cette maudite occupation. J'en laissi
tout le soin à mon Frere ainé, & m'en re
posant sur lui, je ne pensai qu'à me conso
ler de tant de disgraces, par ma ressource or
dinaire, c'est-à-dire par la galanterie & pa
l'amour.

Je m'attachai à une Fille qui etoit depu
peu chez la Reine, & qui effaçoit toute
les autres Filles de cette Princesse, non-seu
lement par sa beauté, mais aussi par sa mo
destie & sa sagesse, vertus rares & difficile
dans un poste où tant d'autres vivoient sa
reputation & sans conduite. Je vis bien qu'
seroit difficile de m'en faire aimer, non-seu
lement par la vertu dont elle se piquoit, ma
aus

auſſi parcequ'elle n'avoit en vuë que de trouver un etabliſſement, & je ne devois pas croire qu'aiant ce deſſein, elle ecoutat un homme marié; mais ces difficultez ne me rebuterent point, & je puis meme dire qu'elles ſervirent à m'engager. Je ne cherchois qu'une occupation delicate, & aprés tous les malheurs qui m'etoient arrivez avec des Maitreſſes coquettes, j'etois ravi d'eſſaier ſi je ne trouverois point plus de gout à poſſeder le cœur d'une perſonne vertueuſe, qui ſçauroit accorder ſa paſſion avec ſon devoir; mais cette idée etoit chimerique, & je ne trouvai ni aſſez de delicateſſe en moi pour me renfermer dans ces bornes, ni aſſez de vertu en elle pour contenter une paſſion delicate, quand j'en aurois eté capable. A peine fus-je parvenu à me faire ecouter, que je ſentis naitre tous les deſirs des paſſions les plus dereglées. Cependant j'eus la force de ne les point temoigner, perſuadé que dez le moindre ſoupçon que je donnerois, on s'armeroit de fierté contre moi, & qu'on m'obligeroit à me retirer. Je paſſai un mois dans cette contrainte, où rien ne me conſoloit que l'idée de la vertu de ma maitreſſe; mais j'avois beau me dire à moi-meme, que c'etoit beaucoup pour une perſonne ſi ſage de m'ecouter; je croiois toujours que puiſ-

qu'elle avoit eté capable de m'ecouter, elle pourroit avoir d'autres complaiſances, & je ne cherchois que l'occaſion de parler plus nettement. Mais cette occaſion etoit difficile à trouver, & dez que je voulois ouvrir la bouche, l'idée de ſa vertu me retenoit, & je parlois d'autres choſes.

Combien de fois me ſçus-je mauvais gré de mon peu de delicateſſe, car je croiois que mes deſirs n'etoient que l'effet de la groſſiereté de mon amour! Je ne ſavois pas ce que je crois maintenant tres-veritable, que ces deſirs naiſſent de la paſſion meme; que les cœurs les plus delicats ceſſent de l'etre dez qu'ils aiment, & que les vertueuſes amours dont les hommes ſe piquent, ne ſont qu'une illuſion.

Pendant que je combattois ainſi contre moi-meme, ma Maitreſſe me dit un jour qu'elle vouloit m'apprendre comme à un ami capable de lui donner conſeil, qu'elle etoit aimée d'un homme qu'elle me nomma, & que l'alliance que j'avois avec lui, ou plutot que ſes malheurs m'empechent de faire connoitre ici. C'etoit l'homme de la Cour le plus liberal pour ſes Maitreſſes, & l'emploi qu'il exerçoit, lui donnoit toute ſorte de pouvoir pour ſignaler ſa liberalité. Elle m'apprit donc que cet homme etoit amou-

reux

reux d'elle, & qu'il lui avoit fait offrir cent mille ecus, pour l'obliger à repondre à son amour.

Je ne fus point surpris que cet homme eut porté sa liberalité jusques-là, car cent mille ecus ne lui coutoient rien, mais je fus tres-etonné qu'une Fille, dont la vertu m'avoit si fort intimidé, eut assez ecouté ces offres pour demander conseil sur le parti qu'elle avoit à prendre. Je jugeai qu'elle n'etoit pas telle que je me l'etois imaginé, & pour m'en convaincre davantage, je resolus de dissimuler mon etonnement, & prenant un visage assuré; ma foi, lui dis-je, Mademoiselle, cent mille ecus ne sont point à negliger, & si j'etois à votre place, je ne balancerois pas à les accepter. A peine eus-je prononcé ces paroles, qu'elle me regarda avec indignation. Quoi, dit-elle, vous dites que vous m'aimez, & vous pouvez me donner ce conseil? Moi, repris-je aussitot? Je ne vous le donne que parceque j'ai cru que c'etoit ce que vous vouliez qu'on vous conseillat, car sans cela, n'auriez-vous pas pris votre parti de vous-meme, & n'auriez-vous pas envoié promener cet homme & ses cent mille ecus sans en parler à personne? C'a eté mon dessein, reprit-elle, & je ne vous en ai voulu parler que pour voir ce que

vous me diriez, mais je voi bien que je me suis trompée, & que vous ne m'aimez pas. Croiez-moi, ajouta-t-elle, ne vous contraignez point. Je vois que vous n'etes point capable d'une passion delicate, & que tout ce que vous m'avez dit jusqu'à present, n'a eté que de beaux discours. Je l'avouerai, repris-je aussitot, en me jettant à ses pieds, que je vous aime eperdument, que je desire tout, & que j'espere tout, & que je n'ai paru vous conseiller de recevoir les cent mille ecus de mon Rival, que pour voir si quelque chose pourroit ebranler une vertu qui me desespere. Que n'osai-je croire, Mademoiselle, que vous voudriez bien la sacrifier à l'argent? Ce seroit moi qui vous donnerois les cent mille ecus, car enfin rien ne me coutera pour etre heureux. Vous, reprit-elle, & où les prendriez-vous? Elle me dit ces paroles avec un air de mepris, qui me fit croire qu'elle vouloit me reprocher que je n'etois pas riche, & cela me rappella l'idée que dés le commencement de la conversation j'avois euë de son peu de delicatesse, & de vertu. Je sçai bien, lui dis-je froidement, que je ne suis pas aussi riche que celui qui vous offre cette somme, mais je sçai bien que jusqu'ici je vous avois assez aimée pour vous la trouver, si j'avois cru qu'un

qu'un pareil marché eut pu s'accorder avec votre vertu, & ma delicateſſe. Ne nous melons point, repondit-elle, d'entreprendre au-deſſus de nos forces. Je ne ſçai ſi vous pourriez, en cas que je fuſſe intereſſée, me donner tout ce que je voudrois qu'on me donnat, & je ne ſçai auſſi ſi j'aurois la force de reſiſter à quiconque pourroit me le donner. Ainſi demeurons-en comme nous ſommes, & laiſſez-moi prendre mon parti comme je pourrai, à l'égard des offres qu'on me fait. Je voulus repliquer, mais il ſurvint quelqu'un dans ce moment qui m'empecha de le faire, & je ſortis une heure ou deux aprés, ſans avoir pu lui parler en particulier.

Dés que je fus chez moi, & que j'eus fait reflexion à cette avanture, je jugeai que cette Fille avoit pris ſon parti, & que les cent mille ecus l'avoient gagnée. J'avoue que je l'aimois, & que je l'eſtimois meme aſſez pour croire qu'il n'y avoit qu'une pareille ſomme qui put la tenter. Je la trouvois excuſable dans le peu de bien qu'elle avoit, de n'avoir pas eté indifferente à des offres capables de la mettre à ſon aiſe. Quelle eſt la femme, diſois-je, qui n'en feroit pas autant, & aprés tout que fait mon Rival, que ce que j'aurois fait moi-meme,

si j'avois eté aussi riche que lui ? Qu'ai-je esperé de la passion que j'ai pour elle, si non qu'elle accorderoit un jour à ma seule tendresse, ce qu'elle va sacrifier à l'argent d'un autre? Et n'est-il pas plus seur pour elle, si elle a à se dementir, qu'elle ne le fasse que pour assurer sa fortune ? A peine avois-je fait ces reflexions que je les condamnois, & que toutes mes pensées n'alloient qu'à la mepriser, & qu'à la haïr. Je passai ainsi deux ou trois jours dans le plus cruel etat du monde. Enfin l'amour l'emporta, & oubliant les belles resolutions que j'avois prises, de ne plus avoir que des passions delicates & desintereſſées, je pris le parti de marchander cette Fille, & de tenter si elle ne pourroit point accorder à mes bienfaits, ce que je croiois qu'elle vouloit donner aux offres d'un autre. Quels retours n'ont point les passions ? Je me voiois reduit, au lieu de sentimens delicats & vertueux ausquels j'avois cru me borner, à ne plus demander que la preference dans un marché où l'argent devoit decider, & je croi que j'aurois eté assez fou pour me depouiller de tout, afin d'avoir cette preference, tant j'avois de depit de me voir supplanté par un autre, & tant j'etois peu capable de prendre le parti, que tout honnete-

nete-homme auroit deu prendre en pareille occasion, car il n'y en avoit point d'autre que de mepriser cette Fille, & je ne doute pas qu'on ne me blame d'avoir balancé. Mais dequoi n'est-on point capable quand on aime?

M'etant donc reduit par l'aveuglement de ma passion, à l'indigne parti d'acheter cette Maitresse, je cherchai à la voir, & à la degouter par mes offres de celles qu'on lui avoit faites. Mais elle ne fit que se mocquer de tout ce que je lui pus dire, me rappellant toujours à mon peu de bien. Enfin voiant que je m'opiniatrois à lui dire que je lui fournirois les cent mille ecus, elle changea de ton, & me dit que tout ce qu'elle en avoit fait, n'avoit eté que pour m'eprouver; qu'il etoit faux que cet homme lui eut offert cent mille ecus, & qu'elle etoit ravie de voir que je l'aimois assez pour vouloir me ruiner pour elle; que jamais elle n'accepteroit rien de moi ni de qui que ce fut; que toute sa veue etoit de s'etablir, & que si j'etois capable de l'aimer sans rien exiger d'elle, elle me verroit toujours avec plaisir. Elle me quitta aprés ces paroles, me laissant egalement incertain, & sur le parti que je prendrois à son egard, & sur l'idée que je devois avoir d'elle. Mais je m'apper-

perçus bientot qu'elle m'evitoit, & comme la raiſon m'etoit un peu revenue, je ne doutai pas qu'elle ne fut indigne de mon attachement, & je reſolus de ne la plus aimer.

La ſuite m'apprit que c'etoit le parti que je devois prendre, car je fus eclairci par la diſgrace qui arriva quelque tems aprés, à celui qui avoit offert les cent mille ecus, qu'elle les avoit acceptez. Elle n'en profita pas, car cet homme, au lieu de lui donner l'argent dont il etoit convenu, ſe contenta de lui en paier les intereſts, mais elle les perdit avec le principal quand il fut diſgracié, & tout ce qu'elle retira de la complaiſance qu'elle avoit eue pour lui, fut de voir ſa reputation ſacrifiée, car perſonne n'ignora cette intrigue. Elle devint ſi publique, que cette Fille n'oſa plus paroitre, & fut obligée de paſſer ſa vie dans un Convent.

Le mauvais ſuccez de cette derniere affaire, me perſuada de nouveau, qu'il n'etoit pas poſſible de trouver une femme qui meritat un attachement delicat, & cela me remit dans la ſituation où j'etois auparavant, de ne m'attacher aux femmes, que dans la veue de paſſer agreablement auprés d'elles le tems que le mariage me faiſoit ſi mal paſſer

chez

chez moi. Je gardois toujours beaucoup de mesures avec ma Femme non seulement parceque j'etois naturellement ennemi de l'eclat, mais encore, parceque je voulois menager ses Parens, que je regardois toujours comme mes Protecteurs; mais enfin elle porta les choses si loin, que je ne pus ignorer qu'elle avoit une intrigue avec un homme de la Cour, qui ne bougeoit de chez elle. Cet homme avoit epousé une personne fort aimable, & je resolus de donner à ce Mari le meme chagrin qu'il me donnoit, & de faire auprés de sa femme le personnage qu'il faisoit auprés de la mienne. Je commençai donc à la voir regulierement, & je la trouvai si disposée à se vanger de son Mari, qu'en peu de jours je me vis avec elle sur le pied que je souhaittois. Mais qui pourroit dire jusqu'où va la bizarrerie du cœur? La conduite qu'elle eut à mon egard, acheva de m'oter tous les doutes que je voulois avoir de celle que tenoit ma femme. Je ne doutai plus qu'elles n'eussent toutes deux les memes egaremens, & toutes les fois que j'etois avec celle-ci, je ne pouvois m'empecher de penser que ma femme etoit sur le meme pied avec un autre. Cela me rendit chagrin & inquiet, & je me reprochai d'aider moi-meme à ma honte. C'est ce qui me

me fit rompre cette intrigue, peu de jours aprés que je l'eus commencée, pour ne plus m'appliquer qu'à chasser de chez moi celui qui m'etoit suspect. Je ne sçai s'il avoit eu les memes sentimens que j'avois, mais depuis qu'il m'avoit veu attaché à sa femme, il avoit paru negliger la mienne, & il ne la voioit presque plus dans le tems que j'etois resolu d'empecher qu'il ne la vit. Ce ne fut pas le seul effet que produisit l'attachement que j'avois eu pour cette Dame; il servit encore à rendre ma femme plus raisonnable, & soit qu'elle voulut se consoler d'avoir perdu son Amant; soit qu'elle eut eté jalouse de ce que j'avois aimé sa femme, elle s'appliqua, quand elle vit que j'avois cessé de la voir, à avoir pour moi des manieres toutes differentes de celles qu'elle avoit eues jusques-là. Elle chercha à me plaire, & elle le fit avec des airs si engageans, que je recommençai à la trouver aimable. Ainsi nous nous remimes ensemble sur le pied, non seulement de la meilleure intelligence du monde, mais encore d'une tendresse tres-vive, & tres-ardente.

Je laisse à deviner par où ce changement fut produit, & pourquoi deux Maris, & deux Femmes se remirent dans leur devoir, par l'endroit qui auroit dû les desunir, car

la Dame que j'avois aimée, en usa à l'egard de son mari, comme ma Femme à mon egard; ils s'aimerent plus que jamais. Il faut qu'il y ait en cela quelque raison, que de plus habiles gens que moi pourront penetrer. Tout ce que je puis dire, c'est que la chose arriva ainsi, & que j'ai toujours cru depuis, qu'il n'y a point de Mari, qui se console des injures qu'on lui fait par celles qu'il rend.

Nous n'eumes ma femme & moi aucun eclaircissement sur le sujet qui nous avoit reconciliez, & nous vecumes ensemble pendant quelque tems, comme si rien ne fut jamais arrivé. A force meme d'aimer ma femme & de la trouver aimable, j'oubliai qu'elle m'eut donné lieu de soupçonner sa conduite, & il faut tomber d'accord que les Maris ont pour leurs femmes, quand elles sont aimables, des foiblesses dont on ne croiroit pas qu'un homme put etre capable. Pour moi, je n'ai jamais eté etonné depuis ce tems-là, quand j'ai veu des Maris aimer encore leurs femmes, les rechercher & les reprendre, quelque infidelles qu'elles fussent. C'est ce qui doit faire voir le malheur qu'il y a, d'epouser de jeunes personnes, qui ont toujours assez de beauté pour etre aimées de leurs Maris, & combien.

bien ceux-ci doivent prendre de precaution pour eviter avec elles des eclats qui son sujets à des retours si honteux.

L'amour que je repris alors pour ma fem me, me garantit de toute autre intrigue l reste de cette année. Nous gagnames le Pro cés que nous avions contre mon second Fre re, mais à peine l'eut-il perdu, qu'il en eut un autre d'une autre espece, contre l Françoise qu'il avoit amenée de Suede. El le se disoit sa femme, & lui au contrair pretendoit qu'il ne l'avoit jamais epousée Elle eut recours à mon Frere ainé, & à moi pour avoir raison de cette injure. Nou avions interet que ce mariage ne subsistat point, car cette femme n'avoit aucun bien, & nous ne devions pas souhaitter que notre Frere, qui n'etoit pas riche, se chargeat d'une femme qui lui seroit à charge auss bien qu'à nous. Mais quand elle nous eut exposé son affaire, & nous eut fait voir les certificats de son mariage, nous jugeames qu'elle avoit raison de se dire sa femme, puisqu'effectivement il l'avoit epousée avec toutes les formalitez requises. Nous crumes qu'il ne nous etoit pas permis d'appuier l'injustice qu'on lui faisoit, & quelque tort que nous fit ce mariage, nous nous emploiames à faire entendre raison à son Mari; mais il

etoit

etoit deja si irrité contre nous, par la perte du procez que nous avions gagné, qu'il nous accusa d'etre de mauvais Freres, & de n'appuier les pretentions de cette femme, que pour achever de le perdre. Cela nous obligea de l'abandonner à lui-meme, & de le laisser se demesler de cette affaire, sans prendre aucun parti. Celui qu'il prit pour y reüssir, fut de faire disparoitre cette femme, en la faisant enlever d'un Convent où nous l'avions mise, & où mon Frere ainé avoit la charité de paier sa pension.

C'etoit une personne fort jolie, qui n'avoit que vingt-quatre ou vingt-cinq ans. Elle etoit Fille d'un François etabli en Suede, qui avoit à Paris des Parens assez considerables. Son Mari avoit d'autant plus de tort de l'abandonner, qu'il l'avoit aimée pendant plus de six ans, & qu'il ne l'avoit obtenuë de son Pere qu'en l'epousant, & que sur les fausses Lettres qu'il avoit produites de ma Mere, & de mon Frere ainé, qui paroissoient souhaiter ce mariage, & qui marquoient que mon Frere avoit de grands biens en France.

Je ne sçai s'il s'etoit degouté d'elle en arrivant à Paris, ou s'il esperoit d'y faire un mariage plus avantageux, mais à peine y eut-il connu l'etat de sa fortune, & perdu

le

le Procés dont j'ai parlé, qu'il la voulut renvoier où il l'avoit prise, & qu'il nia qu'elle fut sa femme.

Elle etoit, comme j'ai dit, dans le Convent où mon Frere ainé l'avoit mise, & nous n'avions garde de croire qu'on cherchat à l'enlever ; mais un soir que nous revenions d'une Terre aux environs de Paris, nous passames devant la porte du Convent où etoit cette Fille, & nous y vimes un grand monde assemblé. Nous demandames ce que c'etoit, & on nous dit que des hommes y etoient venus pour enlever une Fille, qu'ils avoient rompu les Parloirs, & qu'on informoit contre eux. La Superieure de ce Convent etoit amie de mon Frere, & il se crut obligé de la voir. Nous apprimes que c'etoit mon second Frere qui avoit fait cette belle expedition. Jamais entrepriſe n'avoit eté plus mal concertée. Il etoit venu avec des Soldats aux Gardes, & aiant demandé la perſonne qu'il vouloit enlever, il la retint par le bras à travers la Grille, pendant que ceux qu'il avoit avec lui, la rompoient. Cela ne se put faire si promptement qu'on ne vint au bruit. La femme de mon frere se sauva de ses mains, & rentra dans le Convent, où elle apprit à tout le monde la violence qu'on avoit voulu lui faire. C'etoit un at-

ttentat où il n'alloit pas moins que de la vie, & nous previmes bien que dés qu'on feroit un Procez Verbal des Grilles rompuës, mon Frere seroit poursuivi comme pour un crime capital. Nous obtinmes qu'on supprimeroit cette circonstance, & qu'on diroit seulement que mon Frere etoit venu pour reprendre sa femme. Ce fut ainsi que la chose fut exposée dans le Procez Verbal, & sur le champ nous allames chercher mon Frere, pour l'instruire du seul moien qu'il y avoit de se mettre à couvert des poursuites criminelles que l'on alloit faire contre lui. Nous le trouvames aux environs du Convent où il se tenoit encore, tant il voioit peu les consequences de l'action qu'il venoit de faire. Mon Frere ainé lui parla, & lui dit qu'il se feroit trancher la tete s'il ne presentoit incessamment une Requete, par laquelle il diroit que la personne qu'il vouloit enlever, etoit sa femme, & qu'il demandoit qu'elle lui fut renduë. Nous eumes bien de la peine à lui faire comprendre que c'etoit le seul moien de se tirer d'affaire. Il fallut le menacer, & lui dire qu'on ne pardonnoit point en France de semblables attentats, contre des Maisons Religieuses. Tout ce que nous pumes obtenir, c'est qu'il feroit ce que nous souhaittions, mais qu'il poignarderoit

ſa femme dés qu'on la lui auroit renduë.

Mon Frere ainé ne perdit point de tems, & il fit tant par ſon credit, que la choſe tourna comme nous le demandions. Ainſi mon ſecond Frere aiant expoſé dans ſa Requete, que la perſonne qu'il vouloit enlever etoit ſa femme, il ne lui fut plus permis de dire le contraire, & il fallut qu'il la reconnut pour telle malgré lui. Ce qu'il y eut de plus ſurprenant, c'eſt qu'il l'aima pluſque jamais, & que dés qu'il vit qu'il ne pouvoit faire autrement, il ne penſa plus, ni à s'en faire ſeparer, ni à dire qu'elle n'etoit pas ſa femme. Il fit de neceſſité vertu. Je croi pouvoir dire à l'occaſion de cette affaire, que s'il etoit permis aux Maris de deſavouer leurs femmes, il n'y en a preſque point qui ne fuſſent tentez de le faire, & que ſi l'impoſſiblité de rompre le mariage, quand il eſt fait, en rend d'un coté le joug penible, elle ſert de l'autre à determiner les gens mariez à bien vivre enſemble. On a beau ſe plaindre des Loix rigoureuſes, qui ont rendu le mariage indiſſoluble; ce ſeroit encore pis s'il ne l'etoit pas.

Mon ſecond Frere ſe trouva donc à l'egard de ſa femme comme moi à l'egard de la mienne, & on peut juger par là que nous etions gens de bonne paſte à l'egard du ſexe.

Ce

Ce fut sans doute une chose singuliere, de trouver dans la meme famille, deux Maris qui passerent ainsi d'une extremité à l'autre, & qui aprés avoir haï leurs femmes en redevinrent amoureux. Mais peut-etre y a-t-il beaucoup de Maris qui voudroient avoir le courage d'en faire autant, & qui sont moins touchez de l'infidelité de leurs femmes, par l'injure qu'elles leur font, que par la honte qu'il y a d'aimer encore une femme infidele.

Pour moi, j'avouë que j'etois peu sensible à cette honte. Toutes les preuves que j'avois de la mauvaise conduite de mon Epouse, me paroissoient equivoques, & comme le public l'avoit toujours assez menagée pour n'en raconter aucune histoire eclatante, je ne jugeai point à propos de m'inquietter là-dessus; & quiconque auroit voulu blamer ma conduite, & me donner des impressions contre elle, n'auroit pas eté bien venu auprés de moi.

Je ne pretens point que mon exemple serve de regle à personne. On voit bien par le recit sincere que je fais de mes egaremens, que je ne me propose point comme un modele, & qu'au contraire je suis le premier à me condamner en tant de mauvais partis, que l'on m'a veu prendre si souvent. Je puis pour-

pourtant dire que je croi n'avoir point me
rité de blame, en reprenant pour ma fem
me le gout & la consideration que j'avois eu
autrefois pour elle, & je ne puis approuve
cette malignité qu'on a dans le monde con
tre les gens mariez, qui voudroit que quan
une fois un Mari a eté mal content de f
femme, il ne revint point de son degout.

Je me trouvois le plus heureux du mond
dans le bon menage que nous faisions, &
je l'aurois eté toute ma vie, si ma femme &
moi nous avions assez gouté le bonheur don
nous jouïssions, pour etre en garde contr
tout ce qui pouvoit le troubler; mais n
elle ni moi nous n'eumes point là-dessus asse
d'attention. Elle reprit bientot ses hauteurs
& moi mon train ordinaire; c'est à dire
que dez qu'elle commença à me negliger, je
cherchai à me consoler ailleurs.

Notre amitié dura jusqu'au voiage d'Es
pagne. Ma femme fut nommée au nombre
des Dames qui devoient accompagner la
Reine Mere, & cette distinction qu'elle ne
croioit devoir qu'au credit de ses Parens, la
rendit si vaine, qu'elle ne daigna pas seule-
ment me consulter, sur les depenses qu'elle
fit pour ce voiage. Pour moi, je partis dez
le mois de Mai, & j'allai à Saint Jean de Luz
y attendre le Cardinal Mazarin qui devoit s'y
ren-

rendre, pour y conclure les Articles de la Paix, & ceux du Mariage du Roi avec l'Infante d'Espagne.

J'arrivai en ce lieu-là un mois plutot que le Cardinal, & n'aiant rien à faire, je resolus d'aller jusques à Madrid. Je voulois voir si on se souviendroit encore de l'Esclave Algerien, & si je n'y trouverois point quelqu'une des Maitresses que j'y avois eues, il y avoit huit ou neuf ans. Je ne sçai meme si ce ne fut point un effet du climat où j'avois eu tant d'avantures, mais dez que je fus en Espagne, je ne me sentis occupé que du desir d'en avoir encore de nouvelles. Ma confiance & mon intrepidité romanesque me reprirent, & je ne pensai qu'à trouver les occasions de les signaler. Je fis ce voiage avec le Marquis d.... & le Chevalier d.... qui sur le recit que je leur avois fait des Dames Espagnoles, n'avoient pas moins d'envie que moi, d'engager quelque intrigue avec elles, & nous nous trouvames tous trois de la plus belle humeur du monde pour courir les avantures, car c'est ainsi que je dois appeller les desseins que nous nous proposons.

Sitot que nous fumes arrivez, nous allames saluer le Roi. Ce Prince me reconnut, & il ne put s'empecher de rire en me recon-

noissant. Il me dit qu'il etoit ravi de me re
trouver, & qu'il feroit bien du plaisir à l'In
fante sa Fille, en lui faisant voir un homm
dont elle avoit ouï raconter de si etrange
avantures, & aussitot nous menant dans so
appartement, il me presenta à elle en lu
disant, je vous amene l'Esclave Algerien
dont on vous a tant parlé. L'Infante se pri
à rire, & elle me demanda où etoit mo
habit d'Esclave, & si je ne l'avois pas ap
porté avec moi. Je lui repondis que je n
savois ce que tout cela etoit devenu, & qu
c'etoit des histoires de ma jeunesse qu'il fal
loit oublier. Non, non, reprit-elle, on n
les a pas oubliées, & je vais vous faire voi
des gens qui s'en souviennent bien. En di
sant ces paroles, elle appella une Dame qu
etoit à un coin de la Chambre, & elle lu
demanda si elle me reconnoissoit. Cette Da
me etoit Eleonor. Elle rougit en me voiant
mais se rassurant aussitot, elle repondit
l'Infante qu'elle n'avoit garde de ne pas re
connoitre un homme à qui elle etoit rede
vable de la vie, & qu'elle etoit bien aise d
m'avoir retrouvé, pour me temoigner en
core sa reconnoissance. Je la saluai profonde
ment dez que je l'eus reconnuë, & elle m
parut si belle, que je sentis renaitre toute l
passion qu'elle m'avoit autrefois inspirée. J
lu

lui repondis par des complimens generaux, & enſuite on parla du Roi, & de la Cour de France. On nous fit là-deſſus cent queſtions. L'Infante me montra un Portrait du Roi, & me demanda s'il etoit bien reſſemblant. Je ne manquai pas de prendre cette occaſion, pour lui dire que le Roi avoit mille qualitez, & mille agremens que le Peintre n'avoit pû exprimer. Elle nous demanda enſuite, ſi les Portraits qu'on avoit veus d'elle en France lui reſſembloient, & le Chevalier d..... en tira un de ſa poche qu'il lui preſenta, lui diſant qu'il avoit eté pris ſur celui qu'on avoit donné au Roi. Elle le regarda, & elle dit qu'elle etoit trop flattée, & que le Roi verroit bien de la difference entre le Portrait & l'Original, mais qu'au moins elle eſperoit qu'il feroit grace à ſon peu de beauté, en faveur du reſpect & du devouement qu'elle auroit pour lui. Rien ne fut plus galant de part & d'autre que cette converſation, & l'Infante nous charma par ſa modeſtie, ſon honneteté, & ſa douceur. Pour moi, je n'avois de l'attention que pour Eleonor. Je n'oſois pourtant la regarder, & il me ſembla auſſi qu'elle evitoit de rencontrer mes yeux.

Je ne fus pas le ſeul qui eus alors de l'attention pour elle. Le Marquis d..... ne

la put voir, & ſçavoir que c'etoit celle, dont je lui avois parlé, en lui racontant l'avanture de l'eſclave, ſans concevoir le deſir de l'aimer à ſon tour. Il ne douta point que puiſqu'elle avoit eu de la paſſion pour moi, elle ne fut capable d'en avoir pour lui, & il ſe laiſſa aller au panchant qu'il eut pour elle, avec d'autant plus de facilité, qu'il ne crut point que ce fut une conquete au-deſſus de ſes éſperances.

Il me demanda en ſortant ſi j'avois pû revoir une ſi belle femme, & dont j'avois eté aimé, ſans vouloir l'aimer encore; que pour lui il avouoit qu'il n'avoit jamais rien vû de plus aimable, & que ſi je le trouvois bon, ce ſeroit par elle qu'il commenceroit ſes avantures en Eſpagne. Je lui repondis que j'etois bien aiſe qu'il fut de meme gout que moi; que je lui avoüois que je l'aimois autant que je l'avois aimée, mais que cela ne devoit pas l'embarraſſer, puiſqu'en pareille occaſion chacun etoit pour ſoi; que ſans nous brouiller nous devions agir chacun de notre coté pour reüſſir, & que s'il etoit plus heureux que moi, je ne lui en ſçaurois point mauvais gré, comme auſſi je pretendois qu'il me pardonnat, ſi je reüſſiſſois mieux que lui. Il me dit que la partie n'etoit pas egale, & qu'il voioit bien qu'avec

les

les habitudes que j'avois en Espagne, je trouverois des facilitez qu'il n'avoit pas, & que pour agir en bon ami & en galant homme, je devois lui laisser cette femme, & m'attacher à une autre. Comme nous ne parlions qu'en badinant, nous primes le Chevalier pour regler nos pretentions. Le Chevalier dit que la demande du Marquis etoit juste, & il me condamna à lui abandonner cette conquete, & à m'en proposer une nouvelle. Je parus souscrire à cet arret, mais dans le fonds je ne hazardois pas beaucoup, car j'etois tres-persuadé que le Marquis ne reüssiroit pas, & je ne doutois point que dés que je pourrois voir Eleonor en particulier, je ne m'en fisse encore aimer.

La fortune de cette Dame etoit changée. Je ne sçus point le detail de tout ce qui lui etoit arrivé depuis mon depart. J'appris seulement qu'elle etoit Veuve, & que le Roi d'Espagne qui l'aimoit toujours, l'avoit mise auprés de l'Infante en qualité de seconde Dame d'honneur. Il n'etoit pas facile de lui parler & de la voir, & je m'attendois bien qu'elle ne tarderoit pas à m'apprendre comment je pourrois y parvenir; car en Espagne il faut que ce soit toujours les femmes qui fassent les avances; la maniere dont elles sont observées les reduit à cette necessité.

Je passay deux ou trois jours dans l'attente de ses nouvelles, & tous ces jours-là je la voiois chez l'Infante, mais je ne lui parlois point autrement que des yeux, & je me reposois, pour m'expliquer avec elle, sur le rendez-vous que je ne doutois pas qu'elle ne dust bien-tot me donner. Le Marquis qui n'avoit pas lieu d'en esperer un pareil, fut fort alerte pour lui marquer de la passion, & il fit tant qu'il lui dit un jour en passant auprés d'elle qu'il l'aimoit eperduement.

Cependant je ne recevois aucun message de sa part. J'en etois d'autant plus surpris, que j'avois eu lieu de juger par la maniere dont elle m'avoit regardé toutes les fois que je l'avois veuë, qu'elle avoit envie de me parler. Je me lassai d'attendre inutilement, & je mis mon application à trouver l'occasion de lui dire un mot à l'oreille, quand je la verrois chez l'Infante. Je fus plus de huit jours sans trouver cette occasion, & il me parut meme qu'elle m'evitoit. Enfin je la trouvai, & sans que personne me remarquat, je lui dis que j'attendois ses ordres, & que je mourrois si elle ne me les donnoit bien-tot. Elle me repondit froidement; hé, Monsieur, que voulez-vous qu'on fasse de vous? Vous etes marié.

Ces paroles & la froideur dont elle les accompagna, me firent juger qu'elle avoit eſperé que je l'epouſerois, & je me ſouvins de tout ce qu'elle m'avoit dit autrefois là-deſſus, & du gout qu'elle m'avoit temoigné pour demeurer en France. Je ne doutai pas qu'elle n'eut encore le meme gout, & enfin j'appris par le ſoin que j'eus de m'en informer adroitement, que depuis qu'on avoit propoſé le mariage de l'Infante, elle avoit extremement ſouhaitté de l'accompagner en France, & qu'elle auroit voulu epouſer quelque François, pour etre obligée à ne ſe plus ſeparer de cette Princeſſe. Dés qu'elle me revit, elle eſpera que je pourrois l'epouſer, mais aiant appris que j'etois marié, elle perdit cette eſperance, & elle attacha ſes veues d'un autre coté. C'eſt ce qui lui donna de la froideur pour moi, & ce qui la fit pancher du coté du Marquis ſi-tot qu'elle s'en connut aimée, & qu'elle eut appris qu'il n'etoit pas marié.

Elle l'ecouta, elle lui donna l'occaſion de la voir, & cet homme qui ne ſongeoit qu'à s'en faire aimer, lui promit qu'il l'epouſeroit. Cette promeſſe n'etoit qu'un artifice pour la tromper, car quoique le Marquis ne fut pas marié, il n'en etoit pas plus propre au deſſein qui engageoit cette Dame

à l'ecouter, car il sçavoit bien que sa famille, qui etoit egalement puissante, & distinguée en France, ne consentiroit jamais qu'il epousat une etrangere, & tout ce qu'il lui promit ne fut que pour l'amuser, & tacher d'avoir une intrigue avec elle.

Je sçus tout cela par le Chevalier, à qui le Marquis rendoit compte du progrés qu'il faisoit auprés de cette Maitresse, & j'avoue que le chagrin de le voir plus heureux que moi, augmenta le zele que je devois avoir pour empecher qu'une femme que j'avois aimée, & que j'aimois encore, ne fut si honteusement trompée.

J'en dis ma pensée au Marquis, mais il prit tout ce que je lui dis pour un effet de ma jalousie. J'en voulus informer Eleonor, mais le Marquis l'avoit prevenue, & elle crut que le depit & le chagrin me faisoient parler. J'appris par le Chevalier qu'ils se voioient trois fois la semaine, & qu'il se vantoit d'etre fort bien auprés d'elle. J'en eus un chagrin mortel, & je resolus de ne pas laisser ignorer à Eleonor que le Marquis ne l'epouseroit jamais. Je lui ecrivis tout ce que je sçavois là-dessus, lui marquant l'impossibilité de ce mariage, quand le Marquis auroit eté de bonne foi. Ma lettre etoit un peu picquante contre lui, & la jalousie m'en fit

fit dire tout le mal que j'en ſçavois.

Eleonor donna ma lettre au Marquis, qui ne garda plus de meſures avec moi, & qui voulut me voir l'epée à la main. Le Chevalier fit ce qu'il put pour nous raccommoder, mais inutilement. Nous nous battimes; le Marquis fut bleſſé, & Mr. de Grammont etant arrivé dans ces entrefaites, manda notre combat à Mr. le Cardinal qui etoit à Saint Jean de Luz. Son Eminence m'envoia ordre de la venir trouver, & fit faire le meme commandement au Marquis, qui ne ſe trouva pas en etat de ſe mettre en chemin à cauſe de ſa bleſſure. Pour moi, je n'avois aucun pretexte pour ne pas obeïr, & il fallut me rendre aux ordres du Cardinal, avec tout le chagrin que je pouvois avoir, en penſant que d'un coté je laiſſois le Marquis en poſſeſſion d'une femme que j'aimois, & que de l'autre j'allois m'expoſer à toute la colere, & peutetre à la diſgrace de ce Miniſtre; mais heureuſement pour moi, je trouvai toute la Cour arrivée, & ma femme eut aſſez de credit pour appaiſer ſon Eminence, & obtenir que je ne ſerois point envoié à Pierre-Enciſe, où l'on avoit d'abord donné l'ordre de me faire conduire. Le Cardinal me traitta fort mal. Il me dit que je ſerois toujours fou, & que ſans la conſideration

qu'il avoit pour ma femme, il me mettroit pour jamais hors d'etat de faire voir aux Etrangers toute la folie des François. Cette affaire fit prendre à ma femme un nouveau pied pour me mepriser, & j'eus le malheur que tout le monde disoit qu'elle avoit raison, & que moi-meme je ne pouvois la condamner, car je n'etois pas assez aveugle pour ne pas voir l'extravagance, & tout le malheur de cette derniere avanture.

L'Infante arriva à Saint Jean de Luz, conduite par le Roi son Pere. Eleonor ne fut point de ce voiage, & j'appris que le bruit de son intrigue avec le Marquis, & celui de notre combat, l'avoient fait eloigner. Le Marquis arriva aussi. Mr. de Grammont dont il etoit parent fit sa paix, & nous obligea de nous embrasser. Le Chevalier m'apprit qu'il etoit fort consolé de la perte d'Eleonor, qui enfin avoit reconnu qu'il la trompoit, mais elle n'avoit pu se vanger de lui, parceque dans le tems qu'elle fut desabusée, on l'eloigna d'auprés de l'Infante, & que le Marquis sortit de Madrid. J'avois sur le cœur cette avanture, & j'etois encore assez bon pour m'inquieter de la destinée d'Eleonor.

Le Roi d'Angleterre etoit venu à la Conference, pour y poursuivre l'affaire de son reta-

retablissement, mais il n'en eut pas grande satisfaction, quoique Cromwel fut mort depuis six ou sept mois. On avoit assez d'autres affaires à traitter sans se charger de celle-là. Je trouvai à la suite du Roi d'Angleterre, un jeune Anglois que je reconnus. C'etoit Elisabeth Darel qui suivoit ce Prince sous ce deguisement, & comme s'il y eut eu de la destinée, pour rassembler au meme lieu tous les avanturiers que j'avois connus, j'y retrouvai l'Hermite de Fontarabie en qualité d'Ambassadeur de Portugal. Il m'apprit que deux ou trois mois aprés m'avoir quitté, il etoit retourné en Portugal, où il avoit demeuré caché jusqu'à la mort du Roi Jean; que depuis la mort de ce Prince il avoit eté retabli dans ses biens, & qu'il avoit beaucoup de credit auprés de la Regente. Il n'en eut pas assez à la Conference pour empecher que la France n'abandonnat le Portugal, & cet Ambassadeur se retira fort mal content. Je trouvai aussi le Duc de Lorraine à qui je racontai mon avanture de Bruxelles, lorsque je m'etois fait passer pour un de ses Domestiques. Ce Prince me fit beaucoup de carresses, & depuis ce tems-là j'ai eu toujours une liaison particuliere avec lui. C'etoit un Prince à peu prés de mon humeur sur le chapitre des femmes, & qui a toujours sa-

crifié ſa fortune, & ſa reputation à ſes galanteries. Sans cela notre ſiecle n'auroit peut-etre point eu de plus grand homme. Il avoit un genie extraordinaire pour la Guerre, mais rien ne le touchoit que ſon plaiſir. Il mepriſoit egalement la bonne & la mauvaiſe fortune, & jamais il n'etoit gai que quand il etoit le plus malheureux. Une Bourgeoiſe l'amuſoit, lorſqu'il ne pouvoit trouver mieux, & il ſe divertiſſoit dans un Corps-de-garde, avec de ſimples Capitaines d'Infanterie, comme il auroit pu faire avec les plus grands Princes. Quoiqu'il eut quelque choſe de trop populaire, & ſi j'oſe le dire, de trop bas pour un Souverain, il n'etoit pas poſſible de ne le point aimer quand on le connoiſſoit, & il n'y avoit point d'homme d'un commerce plus aiſé, & plus rejoüiſſant. Il m'apprit que pendant ſa priſon d'Eſpagne il avoit fort oüi parler d'Eleonor. Je lui racontai mes avantures avec elle, ſur tout la derniere. Il me dit que puiſqu'elle avoit tant de gout pour la France, il falloit lui donner ſatisfaction, & que s'il avoit ſçu où la prendre, il auroit eté lui offrir ſes ſervices. Il ne penſoit guere ni moi auſſi, quand il me diſoit ces paroles; que nous aurions bientot l'occaſion de faire ce qu'il propoſoit; mais deux ou trois jours aprés un Eſpagnol

me

me donna une lettre, & s'echapa aprés me l'avoir renduë, sans que je pusse sçavoir ce qu'il etoit devenu. C'etoit une lettre d'Eleonor qui me conjuroit par l'amitié que j'avois euë autrefois pour elle, de ne pas laisser impunie la tromperie que le Marquis lui avoit faite. Elle m'apprenoit en meme tems qu'elle etoit à Tolede dans un Convent, où elle m'assuroit qu'elle ne m'oublieroit jamais. Elle finissoit me conjurant encore de la vanger du Marquis, & qu'à cet egard sans me rien prescrire, elle s'en reposoit sur mon bon cœur.

Je montrai cette lettre au Duc de Lorraine, qui l'aiant luë, me dit que je ne devois pas beaucoup m'inquieter de ce qu'elle me demandoit à l'egard du Marquis ; que c'etoit une folle de chercher cette vangeance ; mais que je lui ferois bien plus de plaisir, si je pouvois la tirer de son Convent, & que si je voulois nous irions ensemble l'en delivrer. Je crus que le Duc ne parloit pas serieusement, mais il me repeta que c'etoit tout de bon, & le depit que j'avois de la maniere dont cette femme en avoit usé avec moi à l'occasion du Marquis, ne servit qu'à me donner encore plus d'envie de faire ce que le Duc me proposoit. Pour lui, il ne songeoit qu'à s'en faire une Maitresse, & il n'e-

n'etoit pas libre dés que ces fantaiſies lui prenoient.

Enfin ce qui paſſe toute vrai-ſemblance, & ce qui etoit contre toute ſorte de raiſon, nous primes lui & moi le deſſein d'aller chercher cette femme à Tolede. Comment, lui dis-je, votre Alteſſe veut-elle faire ce voiage? En poſte, reprit le Duc, & je me deguiſerai en Courier. Nous ſerons revenus à Paris avant que la Cour y ſoit arrivée, & perſonne ne s'aviſera de demander ce que je ſuis devenu. On ſçait bien que je ne dis point quand je pars. J'envoirai mes gens m'attendre à Bordeaux. Faites-en autant de votre coté, ſi le cœur vous en dit. Je n'avois garde de trouver des difficultez où ce Prince n'en voioit pas. J'etois meme ſi ſurpris de voir un Souverain courir ces ſortes d'avantures, que quand ce n'auroit eté que pour la rareté du fait, j'aurois voulu l'y accompagner. Nous partimes donc de S. Jean de Luz, & au lieu de prendre le chemin de la France, nous y tournames le dos, & rentrames en Eſpagne. Nous n'avions que deux hommes qui couroient avec nous, & je ne pouvois aſſez m'etonner de voir le Duc de Lorraine en cet equipage, ni de ce qu'il s'expoſoit à cette fatigue, pour voir une femme qu'il ne connoiſſoit pas. Mais dez

que

que nous fumes à Vittoria, je m'apperçus qu'il ne prenoit pas le chemin de Tolede, mais celui de Madrid. Il me dit alors que charité bien ordonnée commençoit pas soi-meme, & qu'avant que de penser à ma Maitresse, il etoit juste qu'il pensat à la sienne; qu'il m'avouoit qu'il avoit une inclination à Madrid; que c'etoit une Fille qui n'avoit pas moins de passion pour la France qu'Eleonor; qu'il alloit lui proposer de sortir d'Espagne avec elle, & qu'il ne desesperoit pas de l'y faire consentir dez qu'il lui donneroit une compagne.

Ce discours me surprit beaucoup, car je n'avois pensé à enlever Eleonor, que parceque j'esperois que le Duc s'en chargeroit, & je jugeai bien qu'il faudroit qu'elle me tombat sur les bras, puisque ce Prince avoit une autre inclination. Je ne lui dissimulai point mon embarras là-dessus. Il me dit que je ne serois point chargé d'Eleonor, & qu'il etoit assez grand Seigneur, & d'ailleurs Cavalier assez galant, pour entretenir deux Maitresses.

Nous arrivames donc à Madrid, & j'enrageois de tout mon cœur de m'etre engagé à ce voiage. Le Duc vit sa Maitresse, qui etoit une jeune personne de dix-sept ou dix-huit ans. Je ne sçai comment il avoit

trouvé

trouvé le moien de faire connoissance avec elle, mais il en etoit fort amoureux, & il lui avoit promis de l'epouser si elle vouloit le suivre en Lorraine. Ce Prince lui en fit la proposition, en lui disant qu'Eleonor seroit de la partie, & il n'eut pas de peine à la persuader. La gloire d'etre Princesse Souveraine flattoit trop une Espagnole, pour refuser l'occasion de la devenir. Le Duc voulut que je la visse, pour lui confirmer tout ce qu'il lui avoit dit, touchant le dessein que nous avions d'enlever Eleonor avec elle. Il me mena au lieu où il avoit coutume de la voir, & je reconnus que c'etoit la maison de Manrique, & que cette jeune personne etoit Fille de cette perfide Maitresse que j'avois eue, & dont j'ai tant parlé sous le nom d'Isabella. Je ne sçai si les visites du Duc de Lorraine avoient eté connues; mais le soir qu'il me mena dans cette maison, on etoit en embuscade pour nous surprendre, & à peine fumes-nous dans la chambre, où le Duc avoit coutume de voir sa Maitresse, que Manrique son Pere y entra suivi de plusieurs Valets, qui se saisirent du Duc & de moi, quelque resistance que nous pussions faire. Le Duc ne se deconcerta point, & il dit à Manrique qu'il vouloit epouser sa fille, & qu'il etoit le Duc de Lorraine. Manrique

que ne repondit à cette propoſition que par un eclat de rire, nē pouvant ſe perſuader que celui qui lui parloit fut en effet le Duc de Lorraine. Il m'avoit apperçu, & me reconnoiſſant, il n'avoit pas douté que ce ne fut moi qui avois une intrigue avec ſa fille, & prenant le Duc pour un de mes Domeſtiques, il ſe mit à rire croiant qu'il ne ſe diſoit le Duc de Lorraine, que pour me donner le tems de me ſauver en l'amuſant. Mais le Duc qui l'avoit veu en Flandre, ſe fit reconnoitre, & Manrique commença à parler d'un autre ton.

Pour moi, je fus ſi ſurpris de me trouver dans une maiſon, où il m'etoit arrivé autrefois tant de facheuſes avantures, & de voir Manrique, cet homme dont j'avois tant de ſujet de craindre le reſſentiment, que dez que je vis qu'il commençoit à reconnoitre le Duc, je m'echapai des mains de ceux qui m'avoient arreté, & ſortis de la chambre, faiſaint de me ſauver; mais la premiere perſonne que je rencontrai fut ſa femme, qui fut auſſi ſurpriſe que moi de me trouver là. Je ne l'avois jamais vuë à la Cour, pendant que j'avois eté à Madrid dans mon dernier voiage. Je m'en etois informé, & j'avois appris qu'elle & ſon mari vivoient dans une grande retraite, & qu'ils etoient preſque toujours à

la

la campagne. Isabella ne douta point que je ne fusse entré chez elle, parceque j'avois une galanterie avec sa fille, mais je la desabusai, en lui disant que le Duc de Lorraine etoit celui sur qui rouloit cette intrigue, & qu'il avoit envie de l'epouser. Isabella qui avoit toujours son meme caractere, me dit que nous pouvions donc les laisser ensemble, & elle me mena dans son appartement, où je reconnus bintot qu'elle ne vouloit pas manquer l'occasion de refaire connoissance avec moi; mais son Mari y survint un moment aprés, suivi du Duc & de sa fille. On demanda au Duc s'il etoit vrai qu'il voulut epouser cette fille, & le Duc aiant repondu que c'etoit son dessein, on lui repondit qu'on lui donnoit parole de ne la point marier, jusqu'à ce que ce Prince fut dans ses Etats, & que dez qu'il y seroit, on lui ameneroit cette fille, en cas qu'il eut des raisons de ne la pas epouser avec eclat. Le Duc parut consentir à cette proposition, & nous sortimes un moment aprés, Manrique me faisant des honnetetez, en faveur du mariage dont le Duc lui donnoit l'esperance.

Dez que nous nous fumes retirez où nous logions, le Duc me dit qu'absolument il vouloit enlever cette Fille, & que tout ce qu'il avoit semblé promettre à son Pere n'etoi

n'etoit que pour se debarrasser de lui ; que la fille etoit resoluë à se laisser enlever, & qu'il ne s'agissoit plus que d'en trouver l'occasion ; qu'elle ne se soucioit pas meme qu'on lui donnat une compagne, & que nous pouvions laisser-là Eleonor. Ma foi, lui dis-je, Monseigneur, nous ne ferons point trop mal de les laisser toutes deux, & votre Alteſſe doit faire conscience d'enlever une jeune personne, qui ne pourra jamais etre sa femme. Si vous m'en croiez, nous irons chercher des Maitresses en France. Le Duc me dit que j'avois raison. Je fus surpris de le trouver si docile, & qu'un voiage aussi extraordinaire que le notre, n'eut point eu d'autre effet que de nous faire revenir la raison ; mais c'est ainsi que tous les jours on se degoute des choses qu'on a le plus souhaitées, & que les desseins les plus surprenans n'aboutissent à rien, & cela est encore plus ordinaire en matiere de galanterie.

Je fus ravi de voir le Duc resolu de laisser tout là, & de revenir en France. Le visage de Manrique m'avoit degouté de l'Espagne. La femme m'avoit paru aussi folle, mais non pas aussi belle qu'elle etoit il y avoit dix ans. Je ne me sentois plus pour Eleonor que le mepris & l'indifference qu'elle méritoit, & enfin je ne voiois rien de bon pour moi à re-

ster

ſter en Eſpagne. J'etois las de courir ces avan tures romaneſques, & je portois compaſſio au Duc de Lorraine de n'etre pas plus ſage Son caractere etoit comme un miroir où j voiois tout ce qu'il y avoit dans le mien d ridicule & d'extravagant, & jamais je n'ai e plus d'envie d'eviter les femmes, qu'en voian les folies qu'elles faiſoient faire à un ſi granc homme. C'eſt ce qui m'a appris que l'or peut ſe corriger quelquefois de ſes deffauts dans la compagnie de ceux en qui on les re connoit, & que quand nous en voions le ridicule dans un autre, nous concevons mieux celui qu'ils ont en nous.

Nous nous en allames donc comme nous etions venus, mais nous fumes volez aux environs de Bayonne. Tous les chemins etoient pleins de Coquins, que les deux Cours avoient attirez dans le Pays, & qui y etant demeurez aprés le depart de l'une & de l'autre, devaliſoient tous ceux qu'ils trouvoient. On nous prit nos Chevaux & tout notre argent. Le Duc ne faiſoit qu'en rire, & avoit cent agreables rencontres ſur l'etat, dans lequel nous fumes obligez de regagner Bayonne. Nous fimes plus de ſix lieues à pied, & le Duc pour ſe divertir, diſoit à tous ceux que nous rencontrions, que nous etions de pauvres Pelerins qui reve-

nions

ions de Saint Jacques. Il falloit en rire malgré moi, car dans le fonds je ne pouvois approuver qu'un Prince de ce rang s'expoſat à de ſi etranges avantures. Je croi que ce n'eſt point un exemple à ſuivre, & que ſi c'eſt un defaut aux Princes de s'enheter de leur qualité, c'en eſt encore un plus grand de l'oublier à ce point là.

Mais le Duc ne changea point, & à peine fut-il à Paris qu'il penſa y faire un Mariage, comme celui qu'il avoit voulu faire à Madrid. Il eſt vrai qu'il s'addreſſa à une Fille, qui recompenſoit par ſon merite ce qui manquoit à ſa qualité, & qui ne voulut jamais l'epouſer, dés qu'elle vit que le Roi n'approuvoit pas ce mariage.

Ce qui m'etoit arrivé en Eſpagne à l'egard d'Eleonor, avoit donné un nouveau droit à ma femme, d'en uſer à mon egard ſans aucun menagement. Je la trouvai plongée dans tous les divertiſſemens de la Cour, mais ſur tout dans le jeu. Elle avoit tous les jours chez elle cent perſonnes, qui jouoient depuis quatre heures aprés midi juſqu'à ſept heures du matin. A peine pouvois-je quelquefois aborder de ma maiſon, & j'etois chez moi auſſi inconnu qu'un etranger. Je diſſimulois toujours, mais je n'en ſouffrois pas moins, & je croi que les Maris qui ont des

des femmes qui jouent, ne sont pas, quel que mine qu'ils fassent, plus insensibles qu je l'etois. Ils sont heureux encore quan ils n'ont à dissimuler dans leurs femmes qu la passion du jeu.

Mais il fallut bientot que ma femme pri une autre maniere de vie, par la disgrac de ceux dont l'alliance & l'appui nour rissoient sa vanité & son jeu. Le Cardina Mazarin mourut, & laissa contre eux d terribles Memoires. Il donna aussi des im pressions contre moi & contre mes Freres Nous fumes entrainez dans la deroute d tous nos Protecteurs. Mon Frere ainé qu n'etoit pas deja trop content, de ce que de puis quelques années on l'avoit tenu en Ca talogne, où il n'y avoit rien à faire, & qu eut encore un nouveau chagrin, de ce qu'o ne l'avoit point fait Cordon Bleu à la pro motion de 1662, prit le parti d'aller servi chez les Venitiens. Mon second Frere re tourna en Suede, & moi je demeurai à Pa ris, jusqu'à la conclusion du Procés de Mr Fouquet.

Ma femme alla en Bretagne, où elle mourut bien-tot de chagrin. Je fus prés d trois ans à Paris, y aiant bien d'autres af faires que la galanterie. J'etois obligé d travailler nuit & jour, pour aider à Mr

Fou

Fouquet à se defendre. Nous avions quatre Maisons, où il y avoit des Imprimeries pour imprimer les Factums. Nous changions presque tous les jours de quartier, & je dois dire ici que tout cela se menageoit par les soins, & l'application infatigable du plus jeune des Freres de Mr. Fouquet, qui etoit premier Ecuier de la petite Ecurie. Il n'epargna ni veilles, ni travail, ni industrie, pour etre utile à son Frere. Le changement de ma fortune avoit eu l'effet que produisent toujours les disgraces. Je ne trouvai que des amis froids & inutiles, & j'eus encore le chagrin d'entendre dire que j'etois le moins à plaindre de tous, mais personne ne tenoit plus hautement ces discours que les femmes que j'avois aimées. Chacune se deffendoit de m'avoir connu, & j'etois renié par tout.

On peut dire qu'on ne connoit point le monde, quand on n'a point eprouvé de pareilles disgraces. Il faut etre malheureux pour voir à fonds le cœur des hommes, & encore plus celui des femmes.

La vie que j'avois menée, pendant qu'avoit duré le Procés de Mr. Fouquet, n'avoit servi qu'à me rendre plus vif, & plus impatient pour mener une vie plus agreable. J'avois beau etre convaincu de la vanité du monde, & de la fausseté des amis. Comme

je

je manquois alors des seuls principes capables de rendre cette conviction utile, c'est-à-dire des principes de la Religion, je ne cherchois qu'à assoupir mes peines par les plaisirs pour lesquels j'avois le plus de panchant ; & c'est ce qui m'a fait encore pendant prés de vingt ans mener la meme vie, que j'avois toujours menée, & perdre si long-tems le fruit de mes experiences, & le merite de mes disgraces.

Ma fortune fut donc entierement ruinée par la disgrace de Mr. Fouquet. On m'obligea de me deffaire de mon Regiment, & ma pension fut supprimée. Ma femme etant morte sans enfans, il fallut rendre le peu de bien qu'elle m'avoit apporté. Ainsi ce mariage que nous avions regardé mon Frere & moi, comme un moien de nous avancer, eut un effet bien contraire, puisqu'il fut la cause de notre malheur.

J'avois beaucoup fait de depenses, & on a vû que pendant quelque tems je n'avois rien epargné pour mes plaisirs. Je ne croiois pas, par la confiance que j'avois dans la fortune de mes Protecteurs, que l'argent qui rouloit si abondamment chez eux, put jamais me manquer, & sans etre homme d'affaires ni Partisan, la liaison que j'avois avec des gens de cette Profession, m'avoit don-

né une partie de l'aveuglement qu'ils ont dans la prosperité. J'avois fait toutes les folies qu'on leur voit faire tous les jours, quand aiant trouvé le moien de s'enrichir sans peine, par des traittez qui accumulent chez eux l'argent du Public, ils oublient ce qu'ils ont eté, & osent s'egaler aux Princes par le faste & le luxe de leurs depenses.

Je me trouvai donc reduit à environ la cinquieme partie de mon Patrimoine, & cela ne suffisoit pas pour me donner dequoi subsister. Il est vrai que tant que dura le Procés de Mr. Fouquet, je ne manquai point d'argent, mais dés qu'il fut fini, je me trouvai fort mal à mon aise, avec le peu de bien qui me restoit. Ma Belle-Sœur femme de mon Frere aîné, etoit restée en France. Elle s'etoit retirée à une maison de campagne avec ses enfans. On n'avoit point touché à son bien, & il etoit assez considerable, mais l'argent qu'elle etoit continuellement obligée d'envoier à son Mari, la mettoit hors d'etat de me donner du secours; & d'ailleurs, cette femme me regardoit comme la cause de tout le malheur de notre famille, par l'alliance que j'avois faite. Ainsi je vis que pour ne pas faire une mauvaise figure, il falloit suivre l'exemple de mes Freres, & aller servir comme eux dans les Païs Etrangers.

On voit bien que je n'eus pas de peine à choisir le lieu de mon azile. J'avois des enfans en Pologne assez riches, pour me donner les moiens de me soutenir, & je resolus de me retirer auprés d'eux ; mais comme je pensois à vendre le reste de mon bien, pour me mettre en etat de faire ce voiage, un Ami que j'avois m'en detourna, & il me dit qu'un homme comme moi ne pouvoit manquer d'argent en France, & que j'y trouverois assez de femmes riches, qui m'en donneroient si je m'attachois à elles. J'ecoutai ce qu'il me dit, & ajoutant foi aux histoires qu'il me raconta de plusieurs hommes de la Cour, qui ne subsistoient que de l'argent des femmes, je crus que je pourrois trouver la meme fortune, & que je n'avois pour cela qu'à faire choix de quelque Dame qui fut riche, & maitresse d'elle-meme, & de son bien.

Ainsi je commençai à faire à l'egard des femmes, le personnage que tant de femmes avoient fait à mon egard, dans le tems que je passois pour vouloir paier mes Maitresses ; mais je trouvai, ou que tout ce que l'on disoit des femmes qui paient leurs Amans etoit faux, ou que je ne meritois pas d'etre acheté. Mille entremetteuses s'offrirent à moi pour me trouver une femme

telle

telle que je la cherchois, mais elles me tromperent toutes, & je m'apperçus bientot qu'elles ne me donnoient ces esperances que pour achever de me piller.

Je crus que sans leur secours j'avois trouvé ce que je cherchois dans la connoissance que je fis avec une Dame, Veuve d'un Magistrat. Elle menoit une vie assez retirée, mais elle ne laissoit pas de s'aimer beaucoup, & d'avoir un grand desir de paroitre belle, & d'avoir des Amans. Comme cette Dame etoit fort riche, & que je reconnus qu'elle n'etoit point ennemie d'un engagement, je resolus d'en avoir un avec elle. Elle m'aima, ou elle fit semblant de m'aimer, mais dés qu'elle s'apperçut que j'avois besoin d'argent, elle abusa du peu de presens qu'elle me fit, & quoique ces presens ne fussent que des bagatelles, elle pretendit que je devois lui en etre assez obligé, pour ne point exiger qu'elle ne partageat pas à d'autres l'honneur de ses bonnes graces. Elle faisoit tous les jours de nouveaux Amans, & dés que je voulois m'en plaindre, elle me reprochoit ses bienfaits. Je soutins la gageure quelque tems dans l'esperance de la rendre plus delicate, mais cela ne servit qu'à me faire mieux sentir la peine de n'etre pas riche. Tous les jours

des hommes sans merite & sans esprit, etoient bien venus chez elle. Elle les combloit de carresses & d'honnetetez, parcequ'ils etoient plus riches que moi. Enfin j'etois traitté presque comme si j'eusse eté un Domestique à gages. Prenne qui voudra le parti de recevoir à ce prix les bienfaits d'une Maitresse; pour moi, je n'en eus pas la force, & laissant un beau jour cette femme indigne en proie à ses sots amis, je partis pour la Pologne, persuadé que pour le galanterie aussi-bien que pour tout le reste, il ne faut esperer ni consideration ni succez quand on n'a pas de bien.

Je voulus passer à Venise, mais mon Frere me manda qu'on s'y souvenoit encore de la mort du Noble Venitien, que j'avois tué il y avoit quinze ou vingt ans. Ainsi je pris mon chemin par l'Allemagne, aiant à peine dequoi faire mon voiage, & contraint à quarante ans que j'avois alors, d'aller mandier mon pain chez des Etrangers, sans qu'il me restat rien, ni de prés de vingt ans de service à la Guerre, ni de tout ce qui avoit fait l'occupation de ma vie, que le triste repentir d'avoir fort mal emploié mon temps.

Pour surcroit d'affliction, je fus volé sur les Frontieres de Pologne par un parti de Tartares, & reduit à faire le reste du voiage

sans

sans argent, & chargé encore d'un Valet que j'avois mené avec moi, qui me voiant en cet etat me faisoit enrager, & ne cherchoit que l'occasion de me quitter, & de retourner en France.

Le chagrin & la fatigue me firent tomber malade. Je m'arretai dans un Bourg, à une journée de Varsovie, accablé d'une grosse fievre. J'envoiai mon Valet à Varsovie, pour apprendre à la Reine de Pologne l'etat & le lieu où j'etois; mais ce malheureux ne revint point, & je n'en ai point entendu parler depuis. J'ai toujours cru, ou qu'il avoit eté tué, ou qu'au lieu d'aller à Varsovie il etoit retourné en France. Ma vie qui a paru romanesque en tant d'occasions, le paroitra bien davantage dans ce que je vais dire, & en effet jamais avanture de Roman n'a eté plus singuliere.

Il y avoit quatre jours que j'etois dans ce Bourg avec la fievre, attendant inutilement le retour de mon Valet, quand la Comtesse de Vinoski y passa. On lui dit qu'un Etranger y etoit malade, & elle voulut me voir. Je la reconnus, car je l'avois vuë souvent lorsque j'etois à Varsovie, & meme elle etoit alliée de mes enfans; mais quand je vis qu'elle ne me reconnoissoit point, je crus ne devoir pas me nommer.

Je lui dis que j'etois un Allemand qui avoit eté volé, & que si elle avoit la charité de me faire porter à Varsovie, la Reine lui en tiendroit compte, parceque j'avois l'honneur d'etre connu de Sa Majesté. La Comtesse eut pitié de moi, & comme elle retournoit à Varsovie, elle me fit mettre dans une Litiere, & elle me logea chez elle quand je fus arrivé, jusqu'à ce que ma santé fut assez retablie pour voir la Reine.

Ma fievre s'augmenta à Varsovie, & je fus obligé d'y garder le lit prés de quinze jours. Lorsque la Comtesse me rencontra, elle avoit avec elle une jeune Fille d'environ dixhuit ou vingt ans, qui etoit beaucoup plus grande & mieux faite que ne le sont ordinairement les Polonoises. Elle etoit blonde, & avoit le teint extremement blanc, & la taille parfaitement belle.

Je n'etois point si malade que je n'eusse remarqué la beauté de cette jeune personne. J'avois meme senti en la voiant une emotion, qui me fit croire que mes malheurs n'avoient point changé à l'egard des femmes, le caractere de mon cœur. Cette aimable personne parut touchée de ma maladie, & elle eut pour moi de l'empressement, & des soins qui me donnerent encore pour elle plus d'inclination & de panchant. Elle venoit tous les jours dans ma chambre, pour s'in-

s'informer de ma santé. Je demandai qui elle etoit, on me dit simplement qu'elle etoit Niece de la Comtesse de Vinoski.

Je croi que la vue & les soins de cette charmante personne contribuerent plus à ma gueriſon, que tous les remedes que l'on me donna. Je commençai à me mieux porter. La fievre me quitta, & j'eus la conſolation de voir que cette aimable Fille eut de la joie de ma gueriſon. Elle me vint voir plus ſouvent dez que je commençai à me mieux porter, & je conçus pour elle une paſſion plus tendre & plus forte que je n'en avois eu de ma vie pour aucune femme; mais je crus m'appercevoir que tous les ſoins qu'elle avoit pris de moi, n'avoient eté qu'un pretexte pour lui donner occaſion de voir dans ma chambre un jeune Polonois, que je pris pour ſon Amant. Il etoit à peu prés de ſon age, brun, & d'une taille fort haute, mais tres-bien fait. Toutes les fois que cette Fille etoit chez moi, le Polonois venoit l'y trouver, & ils ſe retiroient à un coin de la chambre, où il me ſembloit qu'ils avoient enſemble des converſations fort vives. La phiſionomie du jeune homme m'avoit plu extremement, & ſi je ne l'euſſe ſoupçonné d'aimer l'aimable perſonne pour qui j'avois tant d'inclination, j'aurois eu pour lui de l'amitié, car je le trouvois fort aimable.

Ils me demandoient souvent l'un & l'autre s'il etoit vrai que je fusse Allemand, & quand je continuois à les en assurer, ils paroissoient chagrins. Un jour je vis que cette jeune personne s'etant retirée avec le Polonois auprés d'une fenetre, ils y consideroient ensemble un Portrait, & qu'aprés l'avoir regardé, ils jettoient les yeux sur moi, comme s'ils eussent trouvé dans ce Portrait quelque chose qui me ressemblat. Je ne pus m'empecher de leur demander ce que cela vouloit dire, & la jeune Polonoise me repondit que si j'avois eté François, ils auroient cru que j'etois celui dont ils avoient le Portrait, tant ils y trouvoient de ressemblance avec mon visage. Je demandai à le voir. Quelle fut ma surprise quand je vis que c'etoit effectivement mon Portrait, que j'avois envoié en Pologne il y avoit cinq ou six ans, la Reine me l'aiant demandé pour le faire voir à mes enfans!

Dez que j'eus reconnu ce Portrait, je jettai les yeux sur la jeune Polonoise, & sur celui que je prenois pour son Amant. Le cœur me batit, & je sentis un mouvement secret qui m'etonna. Je crus voir dans le visage de ces deux jeunes personnes, quelques traits qui avoient rapport aux miens, & dans ce moment je me dis, *ne sont-ce point là mes enfans?*

Les

Les larmes me vinrent aux yeux, & peu s'en fallut que je ne couruſſe les embraſſer, tant j'etois perſuadé que c'etoit eux ; mais me retenant avec peine, je leur demandai de qui etoit le Portrait qu'ils me montroient. La jeune Polonoiſe voiant que je n'avois pu faire cette demande ſans verſer des larmes, ſe mit auſſi à pleurer. Ses larmes acheverent de me perſuader que c'etoit ma fille, & me jettant à ſon cou, ah, ma chere fille, lui dis-je, c'eſt moi qui ſuis votre Pere. Je ne pus achever. Le jeune Polonois me prit les mains, & les baiſant il les arroſa auſſi de ſes larmes. Jamais je n'avois rien eprouvé qui m'eut fait tant de plaiſir, & il faut avoüer que la nature a des mouvemens plus vifs & plus tendres que toutes les paſſions.

C'etoit effectivement mes enfans, & ce que j'avois pris pour paſſion à l'egard de la jeune Polonoiſe, n'avoit eté qu'une voix ſecrette de la nature, qui avoit commencé à s'expliquer dez le moment que je la vis.

Le jeune Polonois que je prenois pour ſon Amant, etoit ſon frere, & ils vivoient dans une union ſi parfaite, qu'ils n'avoient jamais plus de plaiſir que quand ils etoient enſemble. C'eſt ce qui m'avoit fait attribuer à la paſſion ce qui ne venoit que de leur amitié. On n'a pas oublié qu'ils etoient Jumeaux, & tout repondoit en eux à cette

qualité. Jamais deux enfans n'ont eté plus ſemblables.

Ils etoient elevez chez la Comteſſe de Vinoski leur Parente, qui n'avoit rien epargné pour leur education. Comme ils ſavoient que je devois bientot arriver en Pologne, ils ſe douterent, en me voiant ſi ſemblable au Portrait qu'ils avoient de moi, que je pourrois etre leur Pere. Ils le dirent à la Comteſſe, qui l'auroit cru, ſi je n'avois aſſuré que j'etois Allemand. Enfin ſoit qu'elle ne m'eut point reconnu, ſoit qu'elle eut voulu me donner tout le plaiſir d'une avanture auſſi touchante que celle d'un Pere qui reconnoit ſes enfans, elle me les envoia tous les jours, & cette reconnoiſſance ſe fit de la maniere dont je viens de la raconter.

Le bruit s'en repandit par tout, & la Reine ne tarda pas à me faire venir. Je lui rendis conte de l'etat de ma fortune. Mes enfans avoient aſſez de bien pour y remedier, & je me vis bientot par leur moien dans un etat digne de ma naiſſance. Mais j'avoue que les ſecours & les penſions que je trouvai en Pologne, me cauſerent moins de plaiſir que je n'en eus d'avoir des enfans ſi aimables, car je puis dire ſans les flatter, qu'il etoit difficile d'en voir de plus accomplis.

Fin du ſeptieme Livre.

LIVRE HUITIEME.

JE ne fus pas longtems en Pologne sans avoir de l'emploi, & j'eus lieu de reconnoitre l'estime qu'on a chez les Etrangers, pour les Officiers François qui ont quelque reputation & quelques services, car on me fit valoir au-dessus de ce que je meritois. Je fus nommé pour commander en chef, avec le General Czarneski l'Armée destinée à servir dans l'Ukraine, contre les Moscovites & les Cosaques, qui s'etoient joints à eux. Nous primes la Ville de Stravicza, & ce premier succez donna si bonne opinion de moi, que tant que le Roi Casimir fut sur le Trone, on ne fit ni Negociation ni Campagne, dont on ne me donnat part, & je n'eus pas sujet pendant tout ce tems-là de regretter la France; mais aussi je n'en eus pas plus de conduite à l'egard des femmes, & je suivis toujours mon panchant, dez que j'eus occasion d'embarquer quelque intrigue avec elles.

Il est vrai que je gardai un peu mieux les apparences que je n'avois fait jusques-là. Ma qualité de Pere de famille m'obligeoit à ces mesures, & je ne croiois pas que je

puſſe honnetement paroitre auſſi fou que j'etois, aiant une Fille & un Fils à marier. Je n'aurois point trouvé bon qu'ils euſſent voulu ſuivre mon exemple, & je reconnus que quelque peu reglé que ſoit un Pere, il ne laiſſe pas, quand il eſt honnete-homme, de vouloir que ſes enfans n'imitent pas ſon dereglement.

Je n'avois point à l'egard des miens, la ſeverité ridicule que j'ai veue tant de fois dans des Peres galans, mais ſur tout dans des Meres coquettes, qui oubliant que l'exemple eſt la meilleure leçon qu'on puiſſe donner à des enfans, les genent d'autant plus qu'elles ſe genent peu elles-memes, & qui croient qu'elles ne doivent leur rien pardonner pendant qu'elles veulent qu'on leur pardonne tout.

Je laiſſai ma Fille ſous la conduite de la Comteſſe qui l'avoit elevée. Je pris mon Fils, & je lui fis faire ſes premieres campagnes ſous moi. Je tachai de paroitre à leurs yeux un homme fort revenu des femmes, & jene manquois point de leur donner là-deſſus des inſtructions, dont j'aurois eu plus de beſoin qu'eux.

La premiere perſonne avec laquelle je m'embarquai, fut celle dont j'ai parlé ſous le nom de l'Avanturiere d'Heidelberg. Elle

etoit

etoit mariée, & elle passoit pour la femme la plus galante de la Cour. Son mari etoit toujours à l'Armée, & paroissoit se mettre assez peu en peine de sa conduite. Le Roi l'avoit aimée longtems, & il avoit encore beaucoup de consideration pour elle quand je la retrouvai. Nous nous revimes avec tout le plaisir qu'on a, quand on se retrouve aprés qu'on s'est connu autrefois, & quoique nous n'eussions jamais eu ensemble de veritable intrigue, nous en usames comme si nous nous fussions beaucoup aimez, & comme si notre amour n'avoit eté interrompu que par l'absence; car c'est ainsi que les moindres liaisons se renouvellent avec plus de force quand on se retrouve, & qu'on n'a rien de meilleur à faire qu'à s'aimer.

Les mesures que je voulois garder, pour ne point donner à mes enfans de mauvais exemple, me firent embrasser avec joie l'occasion d'avoir une intrigue, que je gouvernerois comme il me plairoit, car je ne doutai point que cette femme n'eut à cet egard toute la conduite que je voudrois lui prescrire. Elle parut en effet avoir tant d'empressement pour etre aimée de moi, que je crus lui faire assez de plaisir d'y repondre, pour esperer qu'elle en passeroit par où je jugerois à propos; mais à peine eus-je donné

né lieu de croire que je l'aimois, qu'elle voulut que tout le monde en fut informé. Elle choisit ma fille pour confidente de l'intrigue que nous avions ensemble, & elle lui rendoit compte de tout ce qui se passoit entre nous. Ma fille le disoit à la Comtesse de Vinoski, & celle-ci en instruisoit la Reine, en sorte qu'en peu de jours notre intrigue fut publique, & que je ne pouvois faire un pas sans en entendre parler.

Je n'aimois pas assez cette femme, & je n'avois pas même pour elle assez d'estime, pour vouloir qu'on crut que j'en etois amoureux. Je la quittai sitot que je vis qu'on en parloit, & j'affectai si bien de ne la plus voir, qu'en peu de tems on dit par tout que je la mepriſois. Cela la rendit mon ennemie, & se souvenant que parmi les raisons que j'avois alleguées pour rompre avec elle, je lui avois dit que je ne pouvois lui pardonner d'avoir fait à ma Fille les confidences qu'elle lui avoit faites, elle resolut de se vanger de moi, en subornant l'esprit de ma Fille, & en l'engageant dans une intrigue qui put donner atteinte à sa reputation.

Le Roi etoit toujours fort galant, & sans les soins que la Comtesse de Vinoski s'etoit donnez de rompre toutes ses mesures, il

auroi

auroit aimé ma Fille; mais cette Comteſſe qui s'etoit apperçuë de l'inclination de ce Prince, & qui ſavoit d'ailleurs combien il etoit dangereux de lui laiſſer voir une jeune perſonne, avoit ſi bien fait qu'il ne lui avoit jamais parlé, & que ma Fille ignoroit meme qu'il eut de l'inclination pour elle.

L'Avanturiere d'Heidelberg etoit amie de la Comteſſe, & par ſon moien elle avoit quand elle vouloit occaſion de voir ma Fille. Elle lui dit un jour qu'il y avoit longtems que le Roi l'aimoit, mais que la Comteſſe jalouſe que l'inclination de ce Prince l'attachat à une autre qu'à elle, l'avoit empeché de ſe declarer. Elle ajouta tout ce qu'elle crut capable de donner à ma Fille du gout, pour la gloire qu'il y avoit d'etre aimée d'un ſi grand Roi, & malheureuſement elle ne reüſſit que trop. Ma Fille fut flattée de tout ce qu'elle lui fit entendre, mais ſur tout quand elle lui dit que la Reine, qui depuis quelque tems etoit toujours indiſpoſée, ne pouvoit pas vivre, & que ſi elle venoit à mourir, le Roi pourroit l'epouſer.

Ma Fille fut charmée de ces eſperances. Elle remercia l'Avanturiere, & elle lui dit qu'elle feroit tout ce qu'elle voudroit pour voir le Roi. Elles convinrent enſemble que ma Fille ecriroit à l'Avanturiere une Lettre

qu'elle

qu'elle pourroit montrer au Roi, & par laquelle ce Prince jugeroit qu'il ne lui etoit pas difficile d'etre aimé. L'Avanturiere dicta la Lettre comme elle voulut, & ma Fille l'ecrivit. Sitot qu'elle eut cette Lettre, elle alla la porter au Roi, & ce Prince voiant une conquete si facile, & si fort selon son cœur, repondit avec tout l'empressement d'un homme qui aime eperduement.

Elles prirent leurs mesures pour donner au Roi l'occasion de voir ma Fille. Ce Prince se deguisa, & etant venu chez l'Avanturiere un jour que ma Fille y etoit avec la Comtesse, on trouva moien d'ecarter cette Comtesse, & le Roi vit ma Fille, & lui parla; mais il la trouva si bien elevée, & si attachée à son devoir, qu'il desespera de la vaincre. Il lui promit qu'il l'epouseroit si la Reine venoit à mourir, & cette jeune personne, eblouïe de voir un Roi lui donner cette promesse, se crut deja sur le Trone. Elle promit à ce Prince de ne point refuser l'occasion de le voir souvent, & en effet ils continuerent à se voir, tantot dans un lieu, tantot dans un autre, & cela ne se put faire si secretement que l'on n'en eut connoissance. J'en fus averti, & je compris alors que j'etois Pere, par l'extreme chagrin que j'en ressentis. Je

Je ne tardai pas à me rendre chez ma Fille. Je la trouvai seule, & c'etoit un jour que le Roi avoit choisi pour la venir voir. Je lui dis tout ce que l'on m'avoit appris, & je lui representai toutes les consequences de cette affaire. Elle me dit qu'elle n'avoit rien à se reprocher, puisqu'elle n'avoit flatté l'amour du Roi, que dans l'esperance de devenir sa femme.

Comme nous nous entretenions, l'Avanturiere arriva. Elle fut fort surprise de me trouver, parcequ'elle savoit bien que le Roi devoit arriver dans un moment, & elle n'avoit pas le tems de contremander ce Prince. Je ne pus retenir mon ressentiment en voiant cette femme. Je la traitai de la maniere qu'elle meritoit, mais au milieu des menaces que je lui faisois, le Roi arriva. Quelque surpris que fut ce Prince de me trouver là, il ne se deconcerta point. L'Avanturiere lui dit les menaces que je lui avois faites. Il me blama fort de prendre ainsi les choses, me jurant qu'il ne s'etoit jamais rien passé entre lui & ma Fille, qui dust me faire de la peine, & que toute son intention etoit de l'epouser, en cas que la Reine vint à mourir. Je temoignai au Roi toute la reconnoissance que je devois avoir de sa bonne volonté, mais en meme tems lui representant que je n'etois

n'etois point aſſez aveugle, pour ne p.
croire qu'il parloit ainſi par un excez d
paſſion, je le conjurai de ſe ſouvenir de l
juſtice & de l'equité qu'un Roi devoit avoir
pour ne point tromper une perſonne aſſe
ſimple pour etre eblouïe de ſes promeſſes
& je lui demandai la permiſſion de le con
jurer de ne la plus voir, & de trouver bo
que je lui en otaſſe les occaſions. Le Ro
me dit que je ferois ce que je voudrois, ma
que je ſerois un jours convaincu de la ſince
rité de ſes promeſſes. Il ſortit aprés ces pa
roles, & je demeurai avec l'Avanturiere &
ma Fille. Je continuai à me plaindre de l
premiere, & je defendis à la ſeconde de l
voir. Enſuite je fis chercher la Comteſſe d
Vinoski, à qui je rendis conte de ce qu
s'etoit paſſé, la conjurant d'eloigner pou
toujours l'Avanturiere de chez elle, & d
veiller plus que jamais ſur la conduite de m
Fille.

Je n'ai guere eu de chagrin qui approch
de celui que me donna cette affaire; j'e
etois touché comme ſi j'euſſe eté l'homm
du monde, dont la conduite eut eté la pl
reguliere. J'oubliois qu'aprés les mauva
exemples que j'avois donnez à ma famille
je ne devois pas etre ſurpris que ma Fille
fut laiſſé ſurprendre de la ſorte; enco
eto

étois-je heureux qu'elle n'eut pas eu une conduite plus dereglée, & je ne meritois pas d'avoir une Fille auſſi ſage qu'elle etoit. Mais qui ſont les Peres qui ſe rendent juſtice? J'etois auſſi outré que ſi ma Fille m'eut cauſé un veritable deshonneur, & tous les dereglemens que je me reprochois, ne m'empechoient pas de regarder avec douleur, les priſes que ma Fille avoit données ſur elle, par ſa ſimplicité & ſa vanité.

C'eſt ce qui me fait dire que les Peres ſont bien coupables, quand ils menent une vie qui ſemble autoriſer le dereglement de leurs enfans. Ma Fille avoit aſſez d'eſprit & de vertu pour reſiſter aux mauvais conſeils de l'Avanturiere, ſi elle eut eu un Pere, dont l'exemple lui eut mieux appris ſon devoir.

L'Avanturiere eut grand ſoin qu'on dit dans le monde, que ma Fille etoit aimée du Roi. Elle ne cherchoit qu'à ſe vanger de ce que je l'avois quittée, & ſa malignité fut aſſez grande pour dire que c'etoit moi qui avois menagé cette intrigue. La Reine en crut quelque choſe, & j'eus beau lui proteſter que bien loin d'en etre le confident, c'etoit moi qui l'avois rompuë. Elle ne s'en fia pas à mes ſermens, & elle fit enfermer ma Fille dans les Benedictines, qu'elle avoit depuis peu fait venir de France.

Dés

Dés qu'on sçut en Pologne que le R aimoit ma Fille, on jugea que c'etoit à c le que je devois l'emploi qu'on m'avoit dor né à l'Armée, & toutes les distinctior que j'avois trouvées à la Cour; car c'e: ainsi qu'on juge toujours des Princes. O croit que c'est la faveur qui distribue toute leurs graces, & qu'il n'est pas possible d se maintenir, ni de s'avancer auprés d'eu: si l'on n'a l'appui, ou d'une Maitresse, o d'un Favori.

Cette opinion fit aussi croire ce que l'A vanturiere repandoit par tout, à sçavoir que j'avois favorisé les amours du Roi pou ma Fille. Peu de gens m'en faisoient un cri me, & plusieurs auroient voulu avoir le: memes occasions; car il faut convenir que les crimes les plus honteux sont comptez pour rien parmi les Courtisans, quand ils servent à leur fortune.

Mon Fils qui aimoit tendrement sa Sœur, ne put souffrir le traittement que la Rei ne lui avoit fait, & soit qu'il trouvat son compte à la voir Maitresse du Roi, soit qu'il ne fut animé que par la tendresse qu'il avoit pour elle, il entreprit de l'enlever du Convent. Le Roi qui etoit bien aise qu'on l'otat de cette maison, pourvu qu'il ne parut point qu'il eut part à son enlevement, donna

onna à mons Fils toutes les facilitez pour reüſſir ; & en effet, ma Fille fut enle-ée, & ſon Frere la cacha chez l'Avantu-ere, où le Roi alloit la voir tous les jours.

On dit encore en Pologne que c'etoit oi qui avois fait cet enlevement, & la eine jura qu'elle m'en feroit repentir, ais elle mourut peu de temps aprés, & crut que le chagrin que lui avoit donné mour du Roi pour ma Fille, ne contri-ua pas peu à hater ſa mort.

La mort de la Reine mit le Roi en etat tenir les promeſſes qu'il nous avoit don-es, touchant le mariage de ma Fille, ais à peine crut-on qu'il penſoit à ſe re-urier, qu'on lui offrit la Sœur de l'Em-reur, & qu'il trouva pour tout autre ma-ge, des obſtacles qu'il n'avoit pas preveus. Prince n'avoit jamais eu dans ſon Roiau-une autorité abſolue, & il ne devoit me qu'à la Reine celle dont il avoit joui. n'eſt pas qu'il ne fut eſtimé, mais ſa ilité & le panchant qu'il avoit pour les nmes, le faiſoient paſſer pour un Prince nemi des affaires. Le General Lubomirski, i s'etoit mis à la tete des Coſaques, ne par-t pas moins que de le detroner. Dés qu'on la Reine morte, l'inſolence des rebelles igmenta, & on eut peur que s'il s'opinia-

troit

troit à vouloir epouser ma Fille, ce dessei
ne donnat de nouveaux pretextes aux Mc
contens. Il ne trouva donc personne qui r
le detournat de ce mariage. Pour moi
quelque avantageux qu'il dut m'etre, je m
vis obligé de parler comme les autres, &
de preferer la gloire & le repos de ce Prin
ce à l'honneur de son alliance.

Je puis dire que les difficultez qu'il trou
va pour faire un mariage, auquel son in
clination l'avoit determiné, eurent plus c
part que tout autre motif, au dessein qu'
prit de quitter la Couronne. Il y avoit long
temps qu'il rouloit ce dessein dans sa tete
par un caractere d'inquietude & de paresse
qui lui faisoit craindre le travail. La Rein
l'avoit encouragé tant qu'elle avoit vecu
mais quand il la vit morte, & que son au
torité n'etoit pas assez absolue pour se mari
selon son inclination, ses anciens degou
le reprirent, & tout cela fortifié par d
sentimens de devotion, que ce Prince avo
toujours conservez dans ses plus grands d
reglemens, le determina à se declarer,
à executer enfin ce qu'il avoit dans l'espr

Son dessein aprés avoir quitté la Couro
ne, etoit, à ce qu'il me dit, de venir
France, & d'y epouser ma Fille; mais
n'eus pas le tems de me convaincre si i

ntentions etoient finceres. Ma Fille fut si ouchée des obſtacles que le Roi trouva à on mariage, & de la foibleſſe qui le portoit quitter la Couronne, qu'elle en tomba alade, & quelques remedes qu'on put lui onner, elle mourut, un mois aprés que le Roi ſe fut demis. Ce qui doit paroitre ſurprenant, c'eſt que ſon Frere fut attaqué preſque auſſitot d'une maladie ſemblable à celle de ſa Sœur, & qu'il ne lui ſurvecut que de deux jours, ſoit que la tendreſſe qu'il avoit pour elle, eut cauſé un effet ſi urprenant, ſoit qu'etant nez jumeaux, l y eut entre eux une ſi grande ſimpatie le temperament, que l'un ne pouvoit ſurvire à l'autre; & en effet, on avoit remarqué juſqu'à leur mort, que quand l'un des leux etoit malade, l'autre l'etoit preſque n meme tems.

Cette double mort m'affligea en bien les manieres. Je perdois l'appui que mes enans me donnoient en Pologne, & les avanages que je retirois de leur bien qui etoit conſiderable, & qu'il fallut rendre à leurs heritiers; mais ce n'eſt pas ce qui me touchoit le plus. L'amitié & la tendreſſe que j'avois pour eux, me rendoit leur perte encore plus ſenſible; & je ne pouvois voir ans une extreme douleur, mourir coup ſur

coup

coup deux enfans d'une si grande esperance. Quand je n'aurois pas eté leur Pere j'en aurois eté touché, car il n'y eut personne qui ne les regrettat.

Le Roi en fut inconsolable, & j'eus lieu de croire qu'il n'avoit jamais voulu nous tromper, & qu'il auroit epousé ma Fille, si cela n'eut dependu que de lui. Il me pria de ne le point abandonner, & de vouloir m'attacher à lui dans la vie privée qu'il alloit mener. Il crut que ce parti me seroit d'autant plus agreable, qu'il me vit alors fort detrompé du monde, & qu'il avoit choisi la France pour son sejour aprés sa demission; mais l'heure n'etoit pas encore venuë, & il falloit que j'eprouvasse de nouvelles inconstances de la fortune, avant que de prendre le parti de la retraitte. Je n'etois pas meme encore assez detrompé des femmes, & Dieu permit que je retombasse à leur egard dans de nouveaux ecueils.

Je trouvois peu de sureté à m'attacher à la fortune du Roi Casimir, & quelque gout que j'eusse pour la retraitte, je voiois bien qu'elle me seroit desagreable, si je la partageois avec un Prince, qui avoit lui-meme là-dessus beaucoup d'inconstance. Je prevoiois ce qui arriva, à savoir que dez qu'il seroit en France, l'envie de regner le repren-

prendroit, & comme je me doutois bien qu'il lui seroit difficile de remonter sur le Trone aprés l'avoir quitté, je n'envisageois en m'attachant à lui, qu'une vie fort agitée & fort incertaine, & ce n'etoit pas là où j'esperois gouter le repos.

La reputation que j'avois en Pologne, où j'avois commandé un Corps de Troupes considerable, jusqu'à la mort de Lubomirski, qui ne survecut guere la Reine, me fit ecouter les propositions du nouveau Roi Michel, qui me fit offrir de me conserver le meme Commandement, si je voulois m'attacher à lui. Je ne balançai pas à prendre ce parti-là. Je restai en Pologne, & j'eus lieu d'en etre content, par les distinctions que je trouvai à la Cour du nouveau Roi.

Dés qu'il fut sur le Trone, il pensa à faire demander en mariage la Princesse Leonore Marie, Sœur de l'Empereur, & il voulut, avant que d'y envoier un Ambassadeur, que j'allasse à Vienne *incognito*, non-seulement pour disposer toutes choses au succez de ce mariage, mais aussi pour y menager la restitution de quelques Terres, qui avoient de tout tems appartenu à sa maison, & dont l'Empereur s'etoit emparé. Je dus encore le choix qu'on fit de moi pour ce mariage, à la reputation que j'avois depuis si long-

tems, d'avoir negotié dans des Cours Etrangeres. Comme on avoit pensé dans celle de Vienne à marier la Princesse Leonore au Roi Casimir avant sa demission, je ne trouvai aucunes difficultez touchant cette affaire du coté de l'Empereur, mais j'en trouvai beaucoup du coté de la Princesse. Elle aimoit le Prince Charles de Lorraine, & elle en etoit aimée; & elle ne pouvoit voir de bon œil ceux qui agissoient pour la marier à un autre.

On a vu jusqu'ici que le panchant que j'avois pour les femmes, a souvent nui à ma fortune quand j'en etois amoureux. Il ne me restoit plus qu'à eprouver si sans les aimer on ne trouvoit point encore des ecueils auprés d'elles, par le seul desir de leur etre utile & agreable. C'est ce que j'eprouvai alors. car comme s'il eut eté dit que ce seroit toujours les femmes qui seroient la cause de mes disgraces, ce malheureux voiage de Vienne, & la connoissance que j'y eus du panchant de cette Princesse, m'embarqueren dans un parti qui me fit encore sortir de Pologne, lorsque ma fortune y etoit le mieux etablie.

Il y avoit quatre jours que j'etois à Vienne, sans avoir encore pu voir la Princesse. Elle faisoit la malade, pour ne point entendr

dre parler du mariage que j'etois venu proposer, & j'avois beau demander à la voir, on me repondoit toujours qu'on ne la voioit point. Un soir, comme je me retirois de la Cour assez tard, je m'egarai sur une terrasse où aboutissoient plusieurs appartemens. Ne sçachant plus par lequel il falloit passer pour sortir, j'entrai dans celui par où je jugeai qu'etoit mon chemin. Je reconnus que je m'etois egaré, & ne voiant personne dans le lieu où j'etois, je voulus revenir sur mes pas, mais j'entendis que dans un Cabinet auprés duquel je me trouvai, il y avoit des gens qui s'entretenoient. Je pretai l'oreille, & je distinguai la voix d'une femme, qui disoit ces paroles qu'elle me sembloit accompagner de ses larmes. Non, vous ne m'aimez point, puisque vous pouvez vous resoudre à me perdre. Laissez-moi plutot mourir que de me donner vos funestes conseils; j'y suis resoluë, & la mort m'est plus agreable que le mariage, auquel vous avez la cruauté de me vouloir faire consentir.

Comme cette voix m'etoit inconnue, je ne pouvois juger qui étoit la personne qui venoit de parler; mais j'en fus bientot eclairci quand j'eus entendu celui à qui elle parloit. Je reconnus la voix du Prince Charles, & cela redoubla ma curiosité. Je vis

qu'il etoit avec la Princeſſe, & je connus par leurs diſcours la repugnance qu'elle avoit pour epouſer le Roi de Pologne. Enfin je ne pus douter qu'ils ne s'aimaſſent. J'eus du chagrin de me voir emploié à traverſer leur amour, par le mariage que j'etois venu propoſer.

Cela me donna une veritable compaſſion pour cette Princeſſe. Je me retirai, reſolu d'aider moi-meme à faire refuſer les propoſitions, dont j'etois chargé, & j'aimois mieux, tant j'avois de conſideration pour les femmes, paſſer pour un mauvais Negociateur, que de troubler de ſi belles amours.

J'en dis ma penſée au Prince Charles, mais je le trouvai plus ſage que moi. Il me dit qu'il n'y avoit point d'apparence que cette affaire put ſe rompre; que l'Empereur l'avoit reſoluë, & qu'il falloit que la Princeſſe obeït. Il ne laiſſa pas de me ſçavoir bon gré de mon zele, & il m'aſſura qu'il ne manqueroit pas d'en inſtruire la Princeſſe, afin qu'elle ne fit plus de difficulté de recevoir ma viſite.

Le Prince lui parla de moi comme d'un ancien Ami qu'il avoit autrefois connu en France. Il lui raconta comment je les avois ecoutez, & le deſſein que j'avois voulu prendre, de traverſer moi-meme le ſuccez de ma

ma Negotiation. Cela donna à cette Princesse autant d'envie de me voir, qu'elle y avoit eu de repugnance auparavant.

Je la vis dés le lendemain. Elle m'entretint long-tems du Prince Charles, & ensuite elle me fit parler sur le Roi de Pologne. J'avois tant d'envie de lui faire plaisir que je lui dis, comme si j'avois eté Prophete, que le Roi de Pologne ne pouvoit vivre; que sa santé etoit fort foible, & que je ne doutois pas, si elle devenoit Reine de Pologne en l'epousant, qu'elle ne fut bientot Veuve, & en etat de faire donner la Couronne à qui elle voudroit.

Elle ecouta ces paroles, comme si en effet c'eut eté une Prophetie, tant les Amans sont ingenieux à prendre toutes les opinions qui les flattent. Cela adoucit la necessité où elle se trouvoit de faire ce mariage, & elle a eu toujours depuis ce tems-là une bonté, & une consideration particuliere pour moi.

L'Ambassadeur Polonois arriva. Les Articles furent signez. La Princesse partit de Vienne. Le Roi son Epoux vint au-devant d'elle à Czestokowa où les Noces se firent. Ma prophetie se trouva veritable. Le Roi Michel mourut deux ou trois ans aprés son mariage. Je m'etois trop declaré en faveur de la Reine, pour ne pas appuier les preten-

tions du Prince Charles, lorsqu'il fut question d'elire un nouveau Roi. Je n'epargnai rien pour traverser l'election du Grand Marechal. Ma brigue etoit publique. Le Grand Marechal me regarda comme un ennemi, & aiant eté elu Roi de Pologne, je vis bien que je n'avois point d'autre parti à prendre que de m'eloigner. Je quittai la Pologne avec la Reine Doüairiere, qui m'offrit un azile à Vienne, où elle epousa bientot le Prince Charles.

Il est certain que si je ne m'etois point avisé de prendre les interets de cette Princesse, j'aurois trouvé autant de consideration auprés du Roi Sobieski, que j'en avois eu auprés de ses deux derniers Predecesseurs, & les femmes ne m'ont guere fait commettre de plus grandes fautes que celle que je fis, en prenant pour cette Princesse un zele si malheureux. Je croi que pour reüssir, il ne faut jamais s'attacher aux femmes, puisque les plus purs attachemens qu'on a pour elles, font faire quelquefois de si mauvaises demarches.

Il y avoit huit ou neuf ans que je m'etois etabli en Pologne, quand je me vis obligé d'en sortir. J'y avois eu des emplois qui m'avoient aidé à retablir mes affaires, & je me trouvai assez riche pour etre au-dessus de la ne-

neceſſité, par tout où je voudrois m'etablir. Ce fut le ſeul avantage que je retirai d'un ſi long ſejour, mais j'avouë que ſi j'avois aimé les honneurs & les richeſſes, je ne me ſerois jamais conſolé d'avoir eté contraint de quitter ce Roiaume en un tems où je pouvois parvenir à tout

On juge aiſement que pendant que je fus en Pologne, j'eus d'autres galanteries que celle dont j'ai parlé, puiſque j'ai dit que j'etois toujours le meme; mais elles furent ſi peu differentes de quelques-unes de celles que j'ai racontées, que ce ſeroit eunuier le Lecteur, que d'en faire le detail. L'avanturiere d'Heidelberg y etoit morte un an avant que j'en ſortiſſe, ſans que jamais on ait pu ſçavoir qui elle etoit. Elle mourut comme elle avoit vecu, perſuadée qu'elle etoit Fille de quelque grand Prince. Il eſt quelquefois avantageux aux hommes d'ignorer ce qu'ils ſont. Cela les met en droit de ſe faire tels qu'ils veulent, & aprés tout il ne faut pas s'etonner, qu'une perſonne qui ne connoiſſoit point du tout la qualité de ſes Parens, s'en ſoit donné d'illuſtres, puiſque tous les jours des gens qui ne peuvent ignorer la baſſeſſe de leur origine, ſe font paſſer pour gens de qualité, aux yeux meme de ceux qui les ont vu naitre.

Je ne demeurai à Vienne que deux ou trois mois. Ce fut moins l'amour de ma patrie, que celui des femmes, qui me fit revenir en France. Le souvenir des avantures de ma jeunesse, me faisoit esperer que j'y en trouverois de plus agreables qu'ailleurs. J'oublois que j'avois cinquante ans, mais il est rare qu'un homme qui veut etre toujours jeune, se souvienne de son age.

Cependant tout auroit du me rappeller ce souvenir. Je trouvai les femmes que j'avois aimées si viellies depuis dix ans, que j'avois peine à croire que je les eusse trouvées aimables. Tout ce que j'avois connu d'anciens Officiers etoient morts, ou dans un age qui ne leur permettoit plus de servir. Des gens que j'avois laissez encore au College ou à l'Academie, etoient etablis dans le monde, les uns mariez, les autres avec de grandes Charges, & il n'etoit fait mention que d'eux parmi les femmes. A peine se souvenoit-on des gens de mon age. Enfin tout me marquoit que je n'etois plus jeune, & cependant je ne pouvois m'accoutumer à le croire, car il est vrai qu'à force de vouloir passer pour jeune, je me persuadai que je l'etois toujours, & il me falloit de longues reflexions, pour me convaincre de la chose du monde que je sçavois le mieux,

je

je veux dire du nombre de mes années.

Rien ne me faisoit plus de plaisir, que d'entendre dire que je n'etois point changé, & qu'on me trouvoit de meme qu'à vingt-cinq ans. Cela m'engageoit à faire tout ce que j'aurois fait à cet age-là, & j'aurois eté faché qu'on eut proposé quelques plaisirs, auxquels je n'aurois pas eu part. Ce ne fut pas seulement en imitant les manieres des jeunes gens que je voulus accoutumer le monde à croire que j'etois jeune. Je n'epargnai ni soin ni ajustement capable de me donner un teint & un air de jeunesse, & j'ai honte de dire tout ce que je faisois pour y reüssir.

Enfin c'etoit-là ma folie, & j'aurois regardé comme le plus grand de mes ennemis, quiconque auroit osé dire que j'avois cinquante ans. Je voulois n'en avoir que trente-cinq ou quarante, & quand il etoit question de parler de mon age, ce n'etoit qu'avec mes meilleurs amis, que je n'en retranchois que cinq ou six ans; encore voulois-je qu'ils m'eussent obligation de ma confiance, car avec les inconnus je n'avois de conte fait que trente-huit ou trente-neuf ans, & souvent meme je m'en donnois moins.

Combien pourrois-je nommer ici de gens qui ont la folie que j'avois alors! car c'est

une veritable folie, & on ne doit point qualifier d'un autre nom l'entetement de passer pour plus jeune que l'on n'est.

C'etoit pour ne pas rougir de la foiblesse que j'avois encore pour le sexe, que je me rajeunissois, & je croi que j'aurois eu cinquante ans, s'il n'y avoit point eu de femmes dans le monde. Sur tout autre article j'etois assez raisonnable, & je ne poussois pas mon extravagance aussi loin que certaines gens que je connois, qui ne veulent jamais convenir de leur age, parcequ'ils ne peuvent penser à la mort, & qui croient la reculer à force de se dire, & de se croire jeunes.

Dés que je fus arrivé à Paris, j'allai à la Cour. Je tachai d'y regagner quelques-uns de mes anciens amis, pour les engager à me faire donner de l'emploi. C'etoit l'année de la mort de Mr. de Turenne, & j'eus plus de sujet que personne de le regretter, car je suis assuré que s'il eut encore vecu, il ne m'auroit point laissé inutile; mais je me trouvai sans appui, & je vis bien qu'il ne falloit plus penser à rentrer dans le service. Quelle mortification n'eus-je point, quand dans le tems que je ne pouvois meme obtenir la grace de servir en qualité de Volontaire, je vis donner le Baton de Marechal de

de France à des Officiers, qui avoient commencé à servir en meme tems que moi! Ce fut alors que je deplorai plus que jamais le malheur de ma destinée, & tous les contretems que l'attachement que j'avois eu pour les femmes, avoient fait naitre dans la suite de ma vie, car sans cela j'etois tres-persuadé que j'aurois fait mon chemin comme un autre

Il etoit trop tard, & tous mes chagrins ne servirent qu'à me faire chercher dans les plaisirs, dequoi me consoler des obstacles que je trouvois à ma fortune. Plus je voiois que tous les chemins de mon avancement m'etoient fermez, plus je concevois qu'il etoit inutile de faire des reflexions sur ce qui en avoit eté la cause. Il n'y avoit plus de remede, & quand j'aurois eu la force de me corriger, je n'en aurois pas eté mieux venu à la Cour. C'est ce qui doit faire voir, combien c'est un grand malheur aux hommes, d'avoir porté le dereglement de leur mauvaise conduite, jusqu'à un certain point; car ils ont beau reconnoitre leurs egaremens, ils n'ont plus envie de se corriger, quand ils voient que ce changement leur seroit inutile.

Je cessai donc de paroitre à la Cour, & je me bornai aux amusemens & aux plaisirs

toujours accompagné en moi de toute l'honneteté, & de toute la politesse dont j'etois capable, & j'eus assez bonne opinion des femmes, pour croire qu'elles prefereroient un homme de mon age, poli & honnete, à de jeunes Amans brutaux & grossiers.

Cette opinion me donna assez de confiance pour m'attacher à celles des femmes, que je connoissois qui avoient le plus de jeunesse, de merite, & de beauté, & aprés plusieurs intrigues qui ne meritent pas d'etre racontées, le hazard me fit connoitre une jeune personne, en qui je crus trouver toutes ces qualitez. Comme ç'a été la derniere avanture de ma vie, & celle qui a le plus servi à me detromper du monde, & à me faire prendre le parti de la retraitte, je vais la raconter dans toutes ses circonstances.

J'avois retiré une Terre qui avoit toujours appartenu à ma famille, & que l'on avoit venduë par decret. Je l'avois fait embellir, & je m'y etois logé assez agreablement pour y passer la plus grande partie de l'année. J'avois emploié à la retirer, & à m'en mettre en possession, la meilleure partie de mon bien; mais comme je n'avois plus d'ambition, & que je voulois vivre en Philosophe, je me trouvois assez riche du revenu de cette Terre pour m'en contenter.

Mon

Mon œconomie me faiſoit cacher toutes mes epargnes, & ne faiſant de depenſes que celles qui me faiſoient honneur, on me jugeoit beaucoup plus riche que je n'etois. On diſoit qu'il falloit que j'euſſe amaſſé de grandes richeſſes en Pologne, & l'on contoit ſi bien là-deſſus, que j'etois regardé comme un fort bon parti.

J'avois, comme je l'ai dit, eté marié deux fois, & je n'avois nulle envie de m'engager à un troiſieme mariage. C'eſt ce qui me fit rejetter toutes les propoſitions qu'on me fit.

Ma Terre etoit dans le voiſinage d'une Dame de qualité, qui etoit Veuve depuis quelques années, & que ſon Mari avoit laiſſée avec une Fille unique qu'elle faiſoit elever auprés d'elle. Ils avoient fort peu de bien, & leur Terre etoit à leur egard, ce que la mienne etoit pour moi, c'eſt à dire, que c'etoit en cette Terre que conſiſtoient toutes leurs richeſſes.

Cette Dame, que j'appellerai la Comteſſe de Spinchal, ne me vit pas plutot dans ſon voiſinage, qu'elle chercha à me plaire, & peu de tems aprés elle me fit faire la propoſition de l'epouſer.

Quand je n'aurois pas eté reſolu de ne me plus marier, j'aurois rejetté cette propo-

position par un autre motif. C'eſt que je n'avois aucune inclination pour cette Dame. Ce n'eſt pas qu'elle ne fut encore aſſez jeune, & aſſez belle, mais j'avois veu ſa Fille, & je croiois n'avoir jamais rien veu de ſi beau.

C'etoit une Fille de dix-huit ans, d'une taille avantageuſe, & du meilleur air du monde. Elle avoit une beauté reguliere, des yeux & des cheveux noirs ſur un teint d'une blancheur eblouiſſante. Je dis à ceux qui me firent la propoſition d'epouſer ſa Mere, que je les aurois peutetre ecoutez, s'ils m'avoient parlé de la Fille. Ils me dirent que je me gardaſſe bien d'apporter cette raiſon pour ſujet de mon refus; que ce ſeroit me rendre cette mere pour jamais ennemie; que ſa Fille n'avoit aucun bien, parceque la Terre de Spinchal appartenoit à la mere; que cette Dame vouloit ſe remarier; qu'elle haïſſoit ſa Fille, & etoit ſur le point de la faire Religieuſe.

Ces nouvelles me firent changer de ton, & j'aimois deja aſſez cette charmante perſonne pour ne vouloir pas, en otant à ſa Mere l'eſperance de m'epouſer, la rendre mon ennemie, & me priver de l'occaſion de voir ſa Fille. Je leur dis donc que puiſqu'ils parloient ſerieuſement, je les priois de

de faire entendre à Madame de Spinchal, que j'avois reçu sa proposition avec beaucoup de reconnoissance; que je n'avois pas encore pris de resolution pour determiner si promptement ce mariage; mais qu'enfin je n'y avois point de repugnance, & que j'esperois que la chose se menageroit avec le tems. Ils rendirent cette reponse, & la Comtesse de Spinchal redoubla ses soins, & ses empressemens pour abreger le tems que j'avois fait demander.

Nous nous voiions presque tous les jours, mais il etoit rare que je visse la Fille, tant la Mere avoit soin de me la cacher. J'avois beau la demander, on me repondoit toujours qu'elle etoit indisposée. Je n'osois temoigner toute l'envie que j'avois de la voir, de peur de me rendre suspect à sa Mere, & je m'en retournois tous les jours avec un chagrin extreme, cherchant tous les moiens dont je pouvois m'aviser, pour obliger la Mere de ne la plus cacher, mais je n'en trouvois aucun, & tous mes soins etoient inutiles.

Un jour la Mere me dit que comme sa Fille n'avoit aucun bien, elle avoit preveu qu'elle pourroit lui servir d'obstacle, dans le dessein qu'elle avoit de se remarier; que cela l'avoit determinée à la vouloir faire Re-

li-

ligieuſe; que ſa Fille n'y avoit aucune repugnance; qu'elle etoit meme ſur le point d'aller dans le Convent qui lui etoit deſtiné, & qu'elle devoit partir le lendemain. Je fus accablé de cette nouvelle, & diſſimulai pourtant le chagrin qu'elle me donnoit. Je dis à la Mere que je lui ſçavois bon gré de cette precaution, mais qu'au moins je la priois de me faire voir ſa Fille, & de me permettre de lui dire adieu.

Je dis ces paroles avec un viſage ſi gai & ſi aſſuré, que ſa Mere ne ſe defia point du motif qui me faiſoit faire cette demande. Elle fit venir ſa Fille, & elle me la preſenta. Cette Fille vint avec des habits ſimples, & tels qu'elle devoit les porter dans le Convent où elle alloit etre enfermée, avant que de prendre celui de Religieuſe. Mais combien dans cette ſimplicité ſa beauté me parut-elle touchante! Elle avoit une profonde triſteſſe repandue dans tout ſon viſage, & je vis bien qu'elle concevoit toute la rigueur du ſacrifice qu'elle alloit faire. Je connus auſſi à cette veue que je l'aimois eperduement, & jamais ſa Mere ne m'avoit paru ſi digne de ma haine.

Quoi, dis-je, Mademoiſelle, vous voulez donc nous quitter? Je la regardai en prononçant ces paroles, d'une maniere à lu

ex

expliquer tout mon amour, si elle y eut fait reflexion. Elle ne me repondit rien, mais elle me regarda avec des yeux si penetrez de douleur que j'en fus penetré moi-meme, & je resolus dans ce moment de tout entreprendre, pour empecher qu'elle n'obeit à sa Mere.

Cette Mere voiant que sa Fille ne parloit point, & qu'elle paroissoit fort triste, la fit retirer, disant qu'il ne falloit point la contraindre. Je me servis de ces paroles, pour representer à Madame de Spinchal, que si elle ne vouloit point contraindre sa Fille, il falloit l'empecher de se faire Religieuse, & que j'etois persuadé par la maniere dont elle s'etoit presentée, qu'elle ne prenoit le parti du Convent, que parcequ'elle y etoit contrainte. Je dis sur ce sujet tout ce que je crus capable de persuader cette Mere, de son injustice & de sa dureté à l'egard d'une Fille si aimable. Je parlai des malheurs qui arrivent aux Peres, & aux Meres qui sacrifient leurs enfans de la sorte. Je citai là-dessus plusieurs exemples; enfin je n'epargnai rien pour toucher cette Mere du coté de la conscience, si elle etoit insensible du coté de la tendresse.

Elle me repondit qu'elle ne pouvoit faire autrement, & que l'etat de ses affaires etoit tel,

tel, que si sa Fille ne se faisoit pas Religieuse, elle avoit lieu de craindre, que tant qu'on la verroit chargée de cette Fille, on ne voulut pas l'epouser. Hé quoi, Madame, lui repondis-je, croiez-vous que si vous me faisiez l'honneur de penser à moi, je fusse retenu par cette raison ? C'est tout le contraire, & la premiere condition que j'exigerois de vous en vous epousant, c'est que Mademoiselle votre Fille demeureroit toujours auprés de nous. A quoi tient-il donc, dit Madame de Spinchal, ravie d'avoir cette occasion de me faire expliquer, que vous ne repondiez aux propositions qu'on vous a faites? Car je veux bien vous avouer que ceux qui vous ont parlé, ont agi par mes ordres. Elle rougit en disant ces mots, & j'en fus tres-embarrassé. Je n'avois nulle inclination pour cette Dame, & encore moins d'envie de me remarier, mais l'amour que j'avois pour sa Fille, m'obligea de dissimuler. Je lui apportai de mauvaises raisons, pour m'excuser de ce que je n'avois pas repondu aux propositions qu'elle m'avoit fait faire, & enfin croiant ne pouvoir autrement detourner le coup qui menaçoit sa Fille, je lui fis esperer qui je l'epouserois.

Je ne lui eus pas plutot donné cette esperan-

rance, qu'elle me reparla de sa Fille, pour me representer que je ne devois point m'opposer au dessein qu'elle avoit de se faire Religieuse. Elle me dit que nous n'etions point assez riches, pour devoir de gayeté de cœur, nous charger de l'embarras de l'etablir, & oter la moitié de son bien aux enfans que nous pourrions avoir. Je lui repondis que je ne m'opposois à ce dessein, que parceque j'etois persuadé qu'elle l'avoit pris malgré elle, qu'il falloit pour m'y faire consentir que j'entretinsse sa Fille, & que si aprés que j'aurois examiné sa vocation, elle me paroissoit bien appellée, je donnerois les mains à l'execution de son dessein. Madame de Spinchal me dit encore qu'il y avoit de l'imprudence à examiner sa Fille, parcequ'elle etoit persuadée, que de cent personnes qui se font Religieuses, il n'y en avoit pas une qui fut assez bien appellée, pour essuier un pareil examen, & paroitre avoir une bonne vocation aux yeux d'un homme eclairé; qu'en ces sortes d'affaires, il falloit un peu aider à la Lettre; que les Filles les moins appellées à la Religion prenoient leur parti, quand une fois elles etoient dans le Convent, & que c'etoit ainsi que se faisoient les Religieuses. Je combattis ces maximes, non seulement parceque je ne pouvois les ap-

approuver, mais aussi parceque je voulois avoir une conversation avec Mademoiselle de Spinchal. La Mere dit qu'elle le vouloit bien, à condition qu'elle seroit presente à cet entretien. Je lui representai que sa Fille ne seroit pas libre en sa presence, & qu'il falloit pour me contenter que je lui parlasse sans temoins, & que je la misse par là en liberté de m'ouvrir son cœur. J'eus beaucoup de peine à resoudre Madame de Spinchal, à m'accorder ce tete-à-tete, non qu'elle eut aucun soupçon de l'amour que j'avois pour sa Fille, mais par l'envie qu'elle avoit qu'elle se fit Religieuse, & par la crainte que je ne l'en detournasse. Enfin elle y consentit, & elle me promit qu'elle differeroit le depart de sa Fille, jusqu'à ce que je l'eusse entretenuë.

J'avois une si grande impatience de m'expliquer avec cette aimable personne, & je craignois si fort que sa Mere malgré ses promesses, ne la fit partir dés le lendemain, que je voulus la voir à l'heure même. Il faisoit encore assez grand jour pour se promener, & je proposai à Madame de Spinchal, de me permettre de faire quelques tours d'allée avec sa Fille, avant que je m'en allasse chez moi. Madame de Spinchal la fit appeller. Je descendis dans le jardin; je me trou-

trouvai seul avec elle, car heureusement la Mere se trouva obligée de rester dans le Chateau, pour donner ordre à quelques affaires qui lui survinrent dans ce moment.

Dés que je me vis seul avec Mademoiselle de Spinchal, je la regardai d'un air passionné, & lui serrant la main, je lui dis qu'il falloit qu'elle eut un cœur bien insensible, pour prendre la resolution de renoncer pour jamais au monde, où elle devoit s'attendre de trouver tant de gens qui l'aimeroient. Helas, reprit-elle en soupirant, qui voudroit de moi; & vous-meme, Monsieur, n'etes-vous pas cause de ce qu'on me fait Religieuse; Car ce n'est que depuis que ma Mere pense à vous epouser, qu'elle veut absolument que je la sois. Elle me regarda en prononçant ces paroles, avec des yeux si tendres & si affligez, que je ne crus pas devoir differer un moment à lui decouvrir ma passion. Les momens me sont precieux, lui dis-je Mademoiselle, & je crains toujours que Madame votre Mere ne vienne nous interrompre, car ce n'est qu'avec beaucoup de peine qu'elle m'a permis de vous entretenir. Ecoutez-moi donc avec toute l'attention donc vous etes capable, & faites-moi la grace de croire que je soutiendrai jusqu'à la mort, la verité de ce que je vais vous

vous dire. Je vous adore, & tout mon bonheur depend d'etre aimé de vous, & de vous posseder. Ce n'est que parceque je vous ai aimée dés le moment que je vous ai vue, que j'ai cherché à faire connoissance avec Madame votre Mere. Elle m'a fait proposer de l'epouser, & je l'ai refusée, parceque je ne puis etre qu'à vous ; mais aujourd'hui je viens de lui promettre que je l'epouserois, à cause que je n'ai pu autrement obtenir d'elle que vous ne partiriez pas demain, & la condition que j'ai demandée en lui promettant de l'epouser, c'est qu'elle vous garderoit, & que vous ne seriez jamais Religieuse. Quand j'eus parlé de la sorte, Mademoiselle de Spinchal me regarda avec plus d'attention qu'elle n'avoit encore fait, & voiant dans mes yeux la sincerité de tout ce que je venois de lui dire. Helas, reprit-elle, si ce que vous me dites est veritable, c'est maintenant que je dois dire avec plus de raison que je n'ai fait, que c'est vous qui voulez me faire Religieuse, car si ma Mere s'apperçoit que vous m'aimez, elle voudra absolument que je la sois, & quand elle ignoreroit votre amour, n'est-ce pas assez pour me faire Religieuse que je sache que vous m'aimez, & que vous la devez epouser ?

Quel-

Quelque idée que j'euſſe de l'eſprit & du merite de Mademoiſelle de Spinchal, je ne m'attendois point à trouver en elle tout ce qu'elle me fit connoitre par cette reponſe. J'en fus enchanté, & bien loin d'etre etonné qu'une jeune perſonne en ſçut deja tant, je n'attribuai qu'à la bonté de ſon cœur, & qu'à l'inclination que je crus qu'elle avoit pour moi, tout ce qui me parut de delicat dans cette reponſe. Eſt-il poſſible, lui repondis-je, que je trouve dans votre eſprit, & dans les ſentimens de votre cœur, quelque choſe de plus engageant encore que votre beauté ? Penſez-vous à ce que vous venez de me dire? Et dois-je croire que ſi je penſois à Madame votre Mere vous en auriez du chagrin? Si cela etoit, que je m'eſtimerois heureux! Je ſuis encore maitre de ma promeſſe, & je n'epouſerois jamais que vous.

Comme j'achevois ces paroles, je vis Madame de Spinchal qui venoit à nous. Elle etoit ſi proche, que je ne pus continuer. Je dis ſeulement à ſa Fille que je la priois de faire reflexion à ce qu'elle m'avoit dit, & que je lui jurois de ne jamais epouſer qu'elle; & changeant de diſcours, je dis tout haut à Madame de Spinchal qu'elle venoit trop tot; que cependant j'avois aſſez connu les ſentimens de ſa Fille, pour etre tres-convaincu qu'elle n'avoit point envie d'etre Religieuſe. Madame

de Spinchal entendant ces paroles, regarda sa Fille avec un visage irrité. Sa Fille baissa les yeux, & faisant une profonde reverence, elle lui dit qu'elle etoit prete de partir quand elle voudroit, & aussitot elle se retira.

La Mere prenant alors un visage assuré. Hé bien, Monsieur, me dit-elle, vous avez entendu ce qu'elle vient de me dire, & puisqu'elle est si prete de partir, il faut bien qu'elle ait une bonne vocation. Non, Madame, lui repondis-je, elle n'a point envie d'etre Religieuse, & tout ce qu'elle en fait n'est que par complaisance pour vous. Quoi, reprit Madame de Spinchal, vous l'a-t-elle dit? Non, Madame, lui dis-je, mais j'en suis assuré.

Madame de Spinchal s'emporta pour lors contre sa Fille, d'une maniere qui me donna une nouvelle indignation contre une si mechante femme. Je tachai de l'adoucir, en la prenant par des raisons & des motifs de conscience, mais tout ce que je gagnai, fut qu'elle me dit qu'elle voioit bien que les interets de sa Fille m'etoient plus chers que les siens, & que puisque j'en usois de la sorte, elle connoissoit que je n'avois guere de complaisance, & que ce n'etoit pas le moien de la rendre heureuse si je l'epousois. Je lui repartis que la chose dont il s'agissoit, n'etoit pas de la nature de celles où il est permis d'avoir de la complaisance, que sa conscience & son honneur l'o-

bli-

bligeoient egalement de ne pas sacrifier sa Fille, & que ce seroit moi qui aurois à me plaindre de son peu de complaisance, si elle s'opiniatroit à me refuser la satisfaction que je demandois.

Quand elle vit que je persistois toujours à lui démander qu'elle gardat sa Fille encore quelque tems, elle me le promit, & meme de ne rien resoudre à son egard que de concert avec moi. Je la quittai quand elle m'eut donné cette promesse, & je ne fis pas reflexion qu'elle pouvoit me tromper, tant j'avois d'impatience de me voir seul, pour rever à mon aise sur la conversation que j'avois eue avec Mademoiselle de Spinchal.

Plus j'y faisois reflexion, plus je me persuadois qu'il falloit que cette aimable personne eut du panchant pour moi, & je ne voiois rien dans les sentimens qu'elle m'avoit marquez, qui ne dut m'en convaincre. Les termes où j'en etois avec sa mere ne me donnoient point d'inquietude, & je ne voiois pas qu'il y eut la moindre consequence à lui manquer de parole. Tout mon embarras etoit de sçavoir comment je pourrois tirer la Fille des mains de la Mere, & la resoudre à m'epouser sans son consentement; car je n'avois plus de repugnance à me remarier, dés que je pensois qu'une personne que j'ai-

mois si eperdument, avoit paru souhaitter que je l'epousasse.

Je passai toute la nuit à gouter le plaisir d'aimer, & d'etre aimé. J'avois impatience que le jour parut pour retourner chez Madame de Spinchal, esperant y avoir une nouvelle occasion d'entretenir sa Fille, pour m'assurer encore mieux de la disposition de son cœur, & prendre avec elle des mesures pour l'epouser ; mais à peine etois-je levé, qu'on me rendit cette Lettre de la part de Madame de Spinchal.

Ma Fille a voulu partir, & je n'ai pas eté maitresse de l'en empecher. Jamais je n'ai veu une plus grande ferveur. Vous voiez par là que quand elle vous a dit qu'elle ne vouloit pas etre Religieuse, elle ne cherchoit qu'à vous amuser. J'ai eu beau faire pour obtenir encore quelque delai, elle ne s'est rendue ni à mes raisons ni à mes larmes, car j'avoue que je n'ai pu m'empecher d'en repandre, en voiant une pareille resolution. J'espere que vous voudrez bien venir m'en consoler.

A peine pus-je lire toute cette Lettre, tant je fus saisi des premieres lignes. Je montai à Cheval aussi-tot, non pas pour aller chez Madame de Spinchal, mais pour courir apres sa Fille. On m'avoit nommé le Convent où elle devoit etre Religieuse, & j'esperois, ou la trouver en chemin, ou y arriver aussi-tot qu'elle. Je

Je fis une extreme diligence, & ne l'aiant point rencontrée sur la route, j'allai jusqu'au Convent qui n'etoit eloigné que de neuf lieues de chez moi. On me dit qu'elle n'y etoit point arrivée. Je crus qu'elle auroit pris un autre chemin, & je resolus de l'y attendre. Je demandai la Superieure, comme elle me parut une Fille fort sage, je crus que je ne ferois point mal de la prevenir, sur les motifs qui obligeoient Madame de Spinchal de faire sa Fille Religieuse. Je l'assurai que je sçavois de bonne part que cette Fille n'avoit nulle vocation, & qu'elle n'obeïssoit à sa Mere qu'avec une extreme repugnance. Cette Superieure me remercia de cet avis, me promettant qu'elle ne la recevroit point; si les choses etoient telles que je le disois.

Cependant Mademoiselle de Spinchal n'arrivoit point. Je l'attendis tout le jour inutilement. Quand la nuit fut fort avancée, & que je vis qu'il n'y avoit pas d'apparence qu'elle arrivat, j'allai m'imaginer que sa Mere pour m'eprouver m'avoit donné une fausse allarme; que sa Fille n'etoit point partie, & que tout ce qu'elle en avoit fait, n'avoit eté que pour voir quel parti je prendrois en apprenant cette nouvelle. Je remontai à cheval, defendant à mes gens de dire que je fusse venu à ce

Convent, & faisant semblant d'avoir eu affaire ailleurs. Je revins chez moi, où je n'arrivai qu'au point du jour. Je m'y reposai une heure ou deux, & quand le jour fut assez grand pour croire que je trouverois Madame de Spinchal levée, je remontai à cheval, & je me rendis chez elle. Je lui dis que je n'avois pu venir plutot, parcequ'une affaire pressée m'avoit occupé la veille chez un de mes voisins. Alors prenant un visage tres-indifferent sur ce qui regardoit sa Fille; hé bien, lui dis-je, Madame, elle est donc partie? J'etois tres-persuadé en parlant ainsi qu'elle ne l'etoit pas. Sans cela je n'aurois pas eté maitre de moi.

Madame de Spinchal me repondit qu'elle etoit partie au moment qu'elle me l'avoit mandé. Je crus encore qu'elle vouloit m'eprouver, & je fis bonne mine; mais la chose n'etoit que trop veritable, & sa Fille n'etoit plus chez elle. Je demandai si elle l'avoit envoiée au Convent, auquel elle m'avoit toujours dit qu'elle la distinoit. Elle me dit que non, qne sa Fille en avoit un autre, & qu'elle l'avoit extremement priée en partant, de ne m'apprendre jamais le lieu de sa retraitte, parcequ'elle vouloit s'epargner l'ennui d'entendre tout ce que je ne manquerois pas de lui dire, pour la detourner de son dessein. Je jugeai que Madame de

Spin-

Spinchal faisoit parler sa Fille de la sorte, & que c'etoit elle qui ne vouloit pas que je sçusse ce qu'elle etoit devenuë. Je ne fis semblant de rien; & me rendant toujours assez maitre de ma douleur, & de ma surprise pour n'en rien temoigner, je dis à Madame de Spinchal, que puisque les choses etoient ainsi, il ne falloit pas s'en mettre davantage en peine. Cependant je n'epargnai rien pour tacher de sçavoir adroitement où sa Fille etoit allée, mais il me fut impossible de l'apprendre. Je fis questionner ses Domestiques par les miens, & ils dirent tous qu'ils n'en sçavoient rien.

Je retournai chez moi fort chagrin, & j'envoiai dés le lendemain dans tous les Monasteres de la Province, pour tacher de sçavoir des nouvelles de Mademoiselle de Spinchal, mais on n'en put rien decouvrir. Je ne retournai plus chez sa Mere. Elle en fut surprise, & elle m'envoia souvent prier de la voir. Je m'en defendis d'abord sous divers pretextes; mais enfin pour m'epargner ses visites & ses lettres, je lui mandai que je ne pouvois me resoudre ni à la voir ni à l'epouser, aprés la maniere dont elle en avoit usé à l'egard de sa Fille; que j'etois toujours persuadé qu'elle l'avoit sacrifiée, & que le peu d'etat qu'elle avoit fait de mes conseils en cette occasion, me faisoit apprehender qu'elle ne voulut me maitriser, quand elle seroit ma femme;

me; que d'ailleurs j'avois peu de gout pour un troiſieme mariage, & trop peu de bien pour elle. Madame de Spinchal me vint voir deux ou trois jours aprés que je lui eus ecrit cette lettre, & m'abordant ſerieuſement, elle me dit qu'elle avoit voulu me rendre en main propre, une lettre que ſa Fille m'ecrivoit, par où je pourrois me convaincre de l'injuſtice de mes reproches. Je pris cette lettre avec precipitation, & j'y lus ces paroles.

Ne vous donnez point la peine, Monſieur, de vous informer où je ſuis. Vous ne le ſçaurez que quand j'aurai fait profeſſion. J'ai jugé par la converſation que j'ai euë avec vous, que vous etiez un obſtacle à ce que Dieu demande de moi, & ſi je vous ai temoigné quelque repugnance pour la vie que je vais embraſſer, je ne l'ai fait que pour me defaire plus aiſement de vous. Ma mere n'a aucune part au deſſein que j'ai pris, & vous devez continuer à l'eſtimer. Je vous conjure meme de tout mon cœur de ne plus differer l'accompliſſement de vos deſſeins, & je prie Dieu tous les jours qu'il veuille y mettre ſa benediction.

Je n'avois jamais vu de l'ecriture de Mademoiſelle de Spinchal, & je crus en liſant cette lettre qu'elle pouvoit etre ſuppoſée, ou qu'en cas qu'elle fut de ſon ecriture, on l'avoit forcée de me l'ecrire. Je ne diſſimulai point ces ſoupçons à Madame de Spinchal. Elle en fut en colere contre moi, & nous

nous

nous ſeparames aſſez mal. Trois ou quatre jours aprés, je lui fis dire que mes affaires ne me permettoient pas de me remarier. Cette femme qui avoit de la paſſion pour moi, me menaça de me faire repentir de ce que je voulois rompre la promeſſe que je lui avois donnée, & j'appris qu'elle avoit deterré des papiers dont elle vouloit ſe ſervir, pour me depoüiller de ma Terre, en ſuſcitant contre moi des chicaneurs, qui pretendoient qu'une partie de cette Terre leur appartenoit pour d'anciennes creances, dont j'avois negligé de faire purger les hipoteques.

C'etoit me ruïner que de me depoüiller de cette Terre. Comme j'etois peu inſtruit dans les affaires, je craignis que ces Chicaneurs ne me fiſſent de la peine. Je ne perdis point de tems pour m'informer ſi leurs pretentions etoient bien fondées, & j'allai à Paris pour conſulter ce Procez.

Il ne me manquoit, pour me degouter du monde, que d'avoir un Procez. Je conſultai mon affaire, & quoi qu'on m'aſſurat que les pretentions de mes parties etoient injuſtes, on ne laiſſa pas de m'en faire apprehender la chicane. Je fus allarmé de ce nombre infini de procedures qu'on me dit etre abſolument neceſſaires pour gagner ma Cauſe, auſſi-bien que de l'argent qu'il falloit debourſer, & comme Madame de Spinchal me faiſoit dire ſous

main, que si je la voulois epouser, elle me fourniroit les moiens d'accommoder toutes choses, je crus que je pouvois ecouter ses propositions, & un mariage, quelque facheux qu'il put etre, me paroissoit encore plus supportable qu'un Procez.

Pendant tout ce tems-là, je n'avois pas oublié Mademoiselle de Spinchal, je l'aimois toujours. J'avois relu cent fois la lettre que sa Mere m'avoit renduë de sa part, & j'etois toujours demeuré persuadé que cette lettre n'etoit pas d'elle, ou qu'elle me l'avoit ecrite par force.

Quelque envie que j'eusse de posseder cette aimable personne, je ne laissois pas d'avoir dans ma passion des sentimens assez delicats, pour me resoudre à epouser sa Mere, pourvu que ce mariage lui servit à sortir d'un etat, pour lequel je croiois qu'elle avoit une aversion infinie. C'est ce qui m'obligea, en renoüant l'affaire de ce mariage, de demander à Madame de Spinchal qu'elle reprit sa Fille. On me promit de sa part que je serois content là-dessus, & que dés que notre mariage seroit fait je verrois sa Fille, & qu'elle ne la feroit point Religieuse. J'insistai à dire qu'il falloit commencer par me la faire voir, & je m'engageai en honneur d'epouser sa Mere, dés que je verrois la Fille revenuë auprés d'elle.

C'etoit, je l'avouë, un effort heroïque, que

que de donner cette promesse pour avoir la seule satisfaction de retirer cette Fille d'un etat malheureux; mais je l'aimois assez pour preferer ses interets aux miens; & d'ailleurs, comme je croiois que ce mariage me delivreroit de mon Procez, je trouvois qu'en donnant à ma Maitresse une preuve si delicate de mon amour, j'avois encore l'esperance de mettre ordre à mes affaires. Mais ce qui arriva va faire voir que ce dernier motif avoit bien moins de force que l'autre.

Pendant que j'etois encore à Paris, & que je disputois avec les Agens de Madame de Spinchal, sur la condition sans laquelle je ne voulois point l'epouser, je reçus une lettre de cette Dame, qui me mandoit qu'elle etoit au desespoir, de ce que la mort de sa Fille la mettoit hors d'etat de me donner la satisfaction que je demandois; que cette pauvre Fille etoit morte en quatre jours, & qu'on attribuoit sa mort à son trop de ferveur, pour les austeritez de la Religion.

Ah, si elle est morte, m'ecriai-je en lisant cette lettre, ce n'est point l'austerité de la Religion, c'est la cruauté de sa Mere qui l'a tuée. Et je pourrois epouser cette femme? Non, quand je devrois etre ruïné, je ne l'epouserai pas.

Je ne fis point de reponse à Madame de Spinchal. J'etois trop occupé de la douleur

extreme, que me donnoit la nouvelle qu'elle m'avoit mandée. J'en fus affligé à la mort, & je ne pouvois m'oter de l'esprit la douloureuse idée d'une si aimable personne, mourant de desespoir & de chagrin, dans un etat si contraire à ses inclinations.

Je fis dire aux amis de Madame de Spinchal qu'il ne falloit plus penser à notre mariage, que mon Procez etoit bon, & que je mangerois jusqu'à ma derniere pistole pour en venir à bout. Madame de Spinchal n'ignora plus alors qu'il falloit que j'aimasse sa Fille. Elle avoit sçu que j'avois eté la chercher dans le Convent où je croiois qu'on l'avoit envoiée, & la Superieure à qui je m'etois confié, lui avoit rendu compte de ma visite & de mes discours.

Je n'entendis plus parler d'elle. Le mois de Septembre arriva, & mon Procés aiant eté remis à la Saint Martin, je me vis en etat de retourner chez moi. J'etois si chagrin que je cherchois avec plaisir toutes les occasions de distraire ma douleur. J'avois un vieux Parent qui etoit Gouverneur d'une Ville de l'Anjou. Je resolus de l'aller voir en m'en retournant chez moi. Je fus quelque tems chez lui, & un jour lors que je sortois de l'Eglise d'un Convent de Filles, qui etoit dans la Ville dont il etoit Gouverneur, & où nous avions eté ensemble à

la

la Messe, la Touriere me dit à l'oreille qu'il y avoit dans ce Convent une personne qui m'avoit apperçu dans l'Eglise, & qui vouloit me parler. Je demandai où elle etoit, & aiant laissé mon Parent, la Touriere me mena à un Parloir, où je trouvai une Religieuse qui me demanda, sans lever le Voile qui lui cachoit le visage, si j'avois connu Mademoiselle de Spinchal. Je lui demandai avec emotion, si elle meme la connoissoit. Helas, dit-elle, Monsieur, je dois bien la connoitre, puisqu'elle est morte entre mes bras. Elle m'a tant parlé de vous, que sçachant que vous estiez ici, j'ai eu la curiosité de vous voir. Ah, Madame, lui dis-je, à qui parlez-vous, & sçavez-vous combien j'aimois Mademoiselle de Spinchal? Je ne pus retenir mes larmes, & je me laissai tomber sur un siege en prononçant ces paroles. La Religieuse me dit; cependant, Monsieur, la pauvre enfant se plaignoit de vous, de n'avoir point eu de vos nouvelles, & rien ne lui tenoit plus au cœur que votre oubli. Elle m'a raconté la conversation que vous eutes avec elle la veille de son depart, & elle s'attendoit qu'au moins vous vous informeriez de ce qu'elle etoit devenue. Je racontai alors à cette Religieuse tout ce que j'avois fait pour en avoir des nouvelles, & que meme, quand j'avois appris celle de

sa mort, j'etois sur le point d'epouser sa Mere, seulement pour empecher qu'elle ne fut Religieuse. Ce n'etoit pas là, reprit la Religieuse, le moien de plaire à Mademoiselle de Spinchal. Elle a bien fait de mourir, car assurement elle n'auroit pu vous pardonner d'avoir epousé sa Mere. Je voi bien, dis-je à cette Religieuse, que Mademoiselle de Spinchal ne vous a rien caché, & ce que vous me dites a tant de rapport à ce qu'elle m'avoit dit elle meme, qu'il faut que vous aiez connu toutes ses pensées. Oui, Monsieur, reprit la Religieuse, je l'ai connuë à fonds, & je vous dirai si cela vous fait plaisir, que ce n'etoit que le peu d'esperance d'etre à vous qui l'avoit determinée, malgré toutes ses repugnances, à se faire Religieuse. Elle a pensé à vous en mourant, & elle m'a mis entre les mains un petit present qu'elle m'a priée de vous donner, si jamais je vous voiois. Je vais vous le chercher, me dit-elle, & je suis assurée que vous l'aimerez autant que vous pourriez l'aimer elle-meme. La Religieuse sortit, me priant de l'attendre un moment. Ses dernieres paroles me firent naitre des pensées qui m'occuperent agreablement. Quel est donc ce present, me disois-je, que j'aimerai autant qu'elle-meme? N'est-ce point que Mademoiselle de Spinchal n'est pas morte, & que c'est elle qu'elle est allée chercher?

Ja-

Jamais je n'ai eté si agité que je le fus alors, & plus cette esperance me flattoit, plus je craignois de me tromper.

La Religieuse revint, & m'aiant demandé en riant ce que je lui donnerois pour le present qu'elle alloit me faire, elle se detourna du coté de la porte du Parloir, en disant, entrez Mademoiselle la ressuscitée.

Il est impossible d'exprimer ce que je sentis dans ce moment. Je vis entrer Mademoiselle de Spinchal. Mes larmes, mes soupirs, ma joie & mes transports m'oterent l'usage de la voix, & je ne conservai que celui des yeux; encore ne savois-je point s'ils ne me trompoient pas. Quoique Mademoiselle de Spinchal eut de son coté presque les memes mouvemens, l'etat où elle me vit la rassura bientot, & aiant eu plutot que moi la force de parler, elle me dit qu'elle etoit ravie de me voir sensible à ce qui la regardoit, & que la nouvelle de sa mort m'eut assez affligé pour me rejouïr de la retrouver en vie.

Je ne ferai point le detail de cette conversation. Elle me dit qu'elle avoit appris la fausse nouvelle que sa Mere m'avoit mandée, qu'elle etoit sur le point de m'ecrire à Paris pour me desabuser, mais qu'elle etoit ravie que le hazard m'en eut fourni un moien plus agreable. Elle fut etonnée de la Lettre que j'avois reçuë de sa part, & nous vimes bien que

ce-

c'etoit un artifice dont sa Mere avoit cru devoir se servir pour me la faire oublier. Elle me raconta ensuite comment elle l'avoit fait partir, & qu'elle ne savoit pas elle-meme où elle alloit, quand on l'avoit amenée dans ce Convent; qu'elle n'avoit jamais pu se resoudre d'y prendre l'habit; que sa Mere en etoit au desespoir, & ne lui donnoit plus de ses nouvelles; qu'on lui avoit dit qu'elle m'epouseroit bientot, & qu'on lui faisoit esperer qu'on la viendroit reprendre dez que ce mariage seroit fait. Je lui expliquai les raisons que j'avois eues de donner cette esperance à sa Mere. Elle me repondit qu'elle s'etonnoit que j'eusse pu me resoudre à cette extremité, & me demanda si je n'etois pas maitre d'epouser qui je voudrois. Je lui parlai du Procés que l'on m'avoit suscité, & je connus par le peu de compte qu'elle en fit, que cette Fille avoit plus de fermeté que moi, car elle ne me dissimula point que si je l'aimois, je ne devois avoir qu'une seule affaire à cœur, qui etoit de l'epouser elle-meme, & de me mettre au-dessus de tout ce qui en pourroit arriver.

Ce fut alors que je connus que je n'etois plus jeune, car quoique j'aimasse passionnement Mademoiselle de Spinchal, cependant j'aurois voulu l'epouser sans me faire d'affaires, & l'experience que j'avois euë tant de

fois

fois sur les engagemens où l'on ne consulte que sa passion, balançoit un peu la precipitation de mes desirs.

J'assurai Mademoiselle de Spinchal que je n'epouserois jamais qu'elle ; que j'allois travailler à y reüssir d'une maniere qui ne commit ni sa reputation ni la mienne, mais qu'en cas que je ne pusse y parvenir, je lui promettois de l'epouser à quelque prix que ce fut. Nous primes ensuite des mesures pour nous ecrire, & nous convinmes que personne ne sçauroit que je l'avois vuë.

Je ne pus pourtant m'empecher d'en parler à mon vieux Parent. Je crus que Mademoiselle de Spinchal etant dans une Ville dont il etoit Gouverneur, il pourroit lui rendre de bons offices. Je lui recommandai d'en avoir soin pendant mon absence, & je lui expliquai les termes où j'en etois avec elle, lui disant que je la regardois comme une personne que je devois epouser. Il me promit qu'il la verroit, & qu'elle seroit Maitresse de tout ce qui dependroit de lui. Je revis encore Mademoiselle de Spinchal, & je m'en allai chez moi aprés avoir pris congé d'elle.

Cependant Madame de Spinchal fut avertie que j'avois veu sa Fille, & craignant que je ne la fisse enlever, elle envoia des gens pour la reprendre, & la ramener chez elle ; mais dans le fonds l'ordre etoit qu'on la menat dans un

un autre Convent. Mademoiselle de Spinchal aiant reçu cet ordre de sa Mere refusa d'obeïr, & elle se servit de l'autorité du Gouverneur de la Ville où elle etoit, pour empecher qu'il ne fut executé. Il l'avoit vuë plusieurs fois depuis mon depart, mais au lieu de parler pour moi, il n'avoit parlé que pour lui-meme. Il en etoit devenu amoureux, & il lui avoit proposé de l'epouser. Il etoit si vieux que je ne me serois jamais defié qu'il m'eut joué ce tour-là.

Il dit aux gens que Madame de Spinchal avoit envoiez, qu'il ne pouvoit permettre qu'on lui rendit sa Fille, parcequ'il alloit l'epouser, & il ecrivit en meme tems à cette Comtesse, pour lui demander son consentement, ajoutant que quand elle le refuseroit, il ne laisseroit pas d'achever le mariage, parceque les choses etoient trop avancées pour s'en dedire.

Madame de Spinchal auroit eu une belle occasion de se vanger de moi, si elle avoit voulu s'en servir. Elle n'avoit qu'à donner son consentement à ce mariage, ou meme le laisser faire sans m'en avertir; mais cette Mere souhaitoit encore moins me priver de ma Maitresse, qu'elle ne craignoit que sa Fille ne fut mariée. Elle m'envoia la Lettre du vieux Gouverneur, & elle me manda qu'elle n'avoit rien voulu resoudre là-dessus sans me con-

consulter. Elle savoit bien qu'aimant sa Fille autant que je l'aimois, je me joindrois à elle pour empecher ce mariage, & c'est tout ce qu'elle demandoit.

Je ne puis dire combien je fus irrité de la trahison de mon vieux Parent, & etonné de n'avoir reçu dans ce contre-tems aucunes nouvelles de Mademoiselle de Spinchal. Je ne fis point de reponse à sa mere, mais je partis aussitot pour aller moi-meme empecher ce mariage. J'arrivai chez mon Parent, & je fis semblant d'etre encore venu le voir en m'en retournant à Paris. Je ne lui dis rien touchant le dessein qu'il avoit d'epouser ma Maitresse. Il ne m'en parla point aussi, & ne croiant pas que je l'eusse appris, il me reçut agreablement. Je lui demandai des nouvelles de Mademoiselle de Spinchal, il me dit qu'il ne pouvoit m'en apprendre, parcequ'il ne la voioit point, & que depuis quelque tems les Religieuses avoient ordre de sa mere de ne la laisser voir à personne. Je me doutai des raisons qui le faisoient parler de la sorte, & je voulus m'en eclaircir entierement. J'allai au Convent où etoit Mademoiselle de Spinchal. Je la demandai, & l'on me dit que je ne pouvois la voir. Je priai qu'on me fit parler à la Religieuse avec laquelle je l'avois vuë. Elle vint, & cette Fille m'apprit que Mademoiselle de Spinchal devoit epouser dans

dans deux jours le Gouverneur, que les Articles etoient signez, & que jusques-là elle ne vouloit voir personne. Je demandai si Mademoiselle de Spinchal n'avoit point de repugnance à ce mariage, & si elle m'avoit oublié. Elle me repondit que je devois connoitre l'inconstance des femmes, qu'elle croioit que Mademoiselle de Spinchal avoit toujours de l'amitié, & de la consideration pour moi, mais que lui aiant dit moi-meme que je trouvois de grandes difficultez à l'epouser, elle n'avoit pas cru devoir preferer un etablissement incertain à celui qui se presentoit, qui d'ailleurs etoit plus avantageux, que celui qu'elle auroit en m'epousant.

Je me plaignis, je m'emportai, je conjurai cette Religieuse de faire ensorte que je pusse voir Mademoiselle de Spinchal, pour apprendre ses sentimens de sa propre bouche, & j'assurai que si elle etoit changée, je ne m'opposerois point à ce mariage. La Religieuse alla, ou fit semblant d'aller lui demander si elle vouloit me voir. Un moment aprés elle revint me dire qu'elle n'avoit pu l'amener, mais qu'elle l'avoit priée de m'engager, si j'avois encore quelque consideration pour elle, à ne point troubler un mariage, qui dans les circonstances où elle se trouvoit, lui etoit si necessaire pour se mettre à couvert des persecutions de sa Mere.

Je

Je crus que la Religieuſe etoit gagnée, & je ne pouvois me perſuader que Mademoiſelle de Spinchal fut changée à ce point-là. Je reſolus de mettre tout en uſage pour lui parler. Je commençai par m'informer à la Touriere de quel coté etoit ſon appartement, & quand j'eus là-deſſus toutes les lumieres dont je crus avoir beſoin, je cherchai à entrer dans le Convent, ſans etre apperçu de perſonne. Je ſçus qu'un Jardinier y alloit travailler tous les jours. J'allai trouver cet homme, & je lui offris de l'argent pour l'obliger de m'y introduire avec lui, ſous l'habit d'un Garçon Jardinier. Mon argent le perſuada, & m'etant deguiſé, j'entrai avec lui ſans que l'on me reconnut.

Je n'etois point aſſez aveugle pour ne pas voir la folie qu'il y avoit à un homme de mon age, de m'engager à une action qui auroit à peine eté pardonnable à un jeune homme. Je comprenois bien auſſi à quel peril je m'expoſois, ſi je venois à etre decouvert, & combien ce deguiſement feroit de tort à la reputation de Mademoiſelle de Spinchal, mais comme j'avois reſolu de l'epouſer, bien loin de craindre les conſequences de mon deſſein, je n'aurois pas eté faché, au pis aller, que l'on m'eut trouvé-là, parceque je croiois que Mademoiſelle de Spinchal ſeroit aprés cet eclat obligée par plus d'une raiſon,

à

à ne plus penser à un autre mariage. A peine etois-je dans le jardin, que je la vis qui se promenoit dans une allée couverte, avec la Religieuse qui etoit sa confidente. Je fis semblant d'avoir à tailler des arbres dans un endroit de cette allée. Je me mis derriere la palissade, & je m'y amusai, tantot à couper des branches, tantot à fouir la terre, esperant de l'endroit où j'etois pouvoir entendre une partie de leur conversation. Elles me virent, mais me prenant pour un Garçon jardinier, elles continuerent leur promenade, & leur discours. J'en entendis assez pour comprendre que Mademoiselle de Spinchal n'etoit pas aussi changée qu'on avoit voulu me le persuader, car il me sembla qu'elle faisoit des reproches à la Religieuse qui etoit avec elle, de ce qu'elle n'avoit pas voulu qu'elle me vit. Elle lui disoit qu'elle avoit beau lui representer, que le mariage du Gouverneur lui etoit tres-avantageux, qu'elle ne l'epousoit qu'avec une extreme repugnance, & qu'elle auroit cru etre bien plus heureuse avec moi.

Je fus ravi de connoitre ses sentimens. Mon amour en devint plus violent, & je crus qu'il ne m'etoit pas impossible de trouver l'occasion de me cacher dans sa Chambre, parceque c'etoit le seul endroit où je croiois que je pourrois l'entretenir sans temoins. Je me re-

retirai du lieu d'où je les avois entendues, & aiant encore eté quelque tems dans le jardin, j'examinai l'endroit où l'on m'avoit dit qu'etoit ſon appartement. Je vis que la porte d'un degré qui y conduiſoit etoit ouverte. J'entrai dans cette porte; je montai l'eſcalier ſans trouver perſonne, & mon bonheur voulut que la premiere Chambre où ce degré me conduiſit, ſe trouva etre la Chambre de Mademoiſelle de Spinchal.

Cette Chambre n'etoit fermée qu'à un ſimple loquet. Je l'ouvris, & je reconnus que c'etoit ſa Chambre par quelques hardes que je lui avois veues, mais j'en fus bien plus perſuadé quand m'etant approché de la table, je trouvai une ecritoire ouverte, où il y avoit le commencement d'une Lettre, que je vis bien ne pouvoir etre ecrite pour un autre que pour moi. En voici les termes

Quoi qu'on veuille que je vous oublie, je ne puis m'y reſoudre, & il faut au moins que je vous diſe, que ſi je me ſuis rendue aux raiſons par leſquelles on a voulu que j'epouſaſſe Monſieur de .... ce n'a eté qu'aprés de grands combats; que je ne fais ce mariage, que parceque vous ne m'avez pas fait aſſez eſperer le votre, & qu'enfin mon cœur ſera toujours le meme.

Il y avoit enſuite pluſieurs lignes effacées, que je ne m'amuſai point à dechiffrer, parce

ceque j'en avois lu assez pour faire ce qui me vint alors dans l'esprit. Je pris une plume, & voici ce que j'ecrivis au bas du Papier où elle avoit commencé à ecrire,

Si vous ne consentez au mariage dont vous me parlez, que parceque je ne vous ai pas assez fait esperer que je vous epouserois, je suis assuré que vous n'epouserez jamais que moi, car je vous jure par tout ce qu'il y a de plus saint, que je suis pret de vous epouser.

Aiant ecrit ces paroles, je remis le papier où je l'avois trouvé, & je revins dans le jardin où elle se promenoit encore. Je ne voulus pas demeurer plus longtems dans cette chambre, & ce fut moins par la crainte d'y etre decouvert, que parceque j'eus envie de voir quel effet produiroit ce que j'avois ecrit. Je jugeois bien que si elle m'aimoit, elle seroit ravie d'apprendre d'une maniere qui devoit lui paroitre si surprenante, qu'il ne tenoit qu'à elle de m'epouser, & qu'aprés l'assurance que je lui donnois, elle auroit assez de courage & de fermeté pour differer au moins d'epouser le Gouverneur, jusqu'à ce qu'elle eut pu se convaincre si ce que je lui mandois etoit sincere.

Je sortis du Convent avec le jardinier, qui fut si content de voir que ce qu'il avoit fait pour moi, n'avoit point eu de suites facheuses, qu'il me promit de faire la meme chose, toutes les fois que je voudrois. Je retournai chez

chez mon vieux Rival, qui me demanda d'où je venois. Je lui dis que j'avois eté rendre visite à un de ſes voiſins, qui m'avoit appris des nouvelles que j'aurois voulu n'apprendre que de lui; que j'etois ravi qu'il epouſat Mademoiſelle de Spinchal; qu'il avoit eu tort de m'en faire fineſſe, puiſqu'il devoit etre perſuadé que mes affaires ne me permettant pas d'epouſer cette aimable perſonne, je ne pouvois trop me rejouïr qu'il fit pour elle, ce que j'aurois voulu faire moi-meme.

Ce bon homme crut que je parlois ſincerement, & pour paier mon honneteté par une autre, il me dit qu'il n'avoit penſé à epouſer Mademoiſelle de Spinchal, qu'en cas que je le trouvaſſe bon, & que puiſque j'approuvois ce mariage, il vouloit que je fuſſe de la Noce, & que meme il me meneroit la voir dez le lendemain. Il fit ce qu'il m'avoit promis, & le lendemain nous allames enſemble demander Mademoiſelle de Spinchal. Jamais rien ne pouvoit arriver de plus conforme à ce que je ſouhaitois, car je mourois d'envie de voir comment elle me recevroit, & quel effet auroit produit en elle, ce que j'avois ecrit au bas de ſa Lettre.

Elle vint, & elle me parut avoir un air fort content. Le vieux Gouverneur lui dit qu'il m'avoit appris leur mariage, que j'en avois temoigné une grande joie, & qu'il m'avoit

retenu pour etre de la Noce. Elle se douta bien que je le trompois,& elle repondit qu'elle comptoit bien que quand elle se marieroit, je serois effectivement de la Noce. Elle me regarda en prononçant ces paroles,& je compris qu'elle avoit lu ma Lettre, & qu'en disant que quand elle se marieroit je serois de la Noce, elle avoit voulu me faire entendre qu'elle comptoit que je l'epouserois. Nous eumes sur le meme ton une conversation,dont il n'y eut qu'elle & moi qui compriſſions le veritable sens, car en semblant parler du mariage du Gouverneur, nous ne parlames que du notre. Cela ne suffisoit pas pour contenter sa curiosité. Elle mouroit d'envie de savoir comment j'avois ecrit ce qu'elle avoit trouvé au bas de sa Lettre, mais le Gouverneur ne nous donna pas la liberté de nous expliquer. Tout ce qu'elle put faire dans le moment qu'il sortoit, fut de me demander depuis quand j'etois sorcier. Je lui dis que si elle vouloit se tenir dans sa chambre le lendemain pendant que les Religieuses seroient au Chœur, je lui apprendrois mes sortileges.

Le lendemain j'allai retrouver mon Jardinier. M'etant deguisé comme la premiere fois, j'entrai avec lui dans le Convent, & à l'heure à peu prés que j'avois marquée à Mademoiselle de Spinchal, je montai dans sa chambre. Je la trouvai seule. Elle me vit paroitre

roitre avec autant d'etonnement que si j'avois eté un Esprit. Je lui racontai comment j'etois deja venu dans sa chambre, aprés l'avoir ecoutée pendant qu'elle se promenoit avec son Amie. Elle me dit de son coté la surprise que lui avoit donnée ma Lettre; qu'elle s'etoit bien doutée qu'il falloit que j'eusse entré dans sa chambre; qu'elle n'en avoit voulu faire confidence à personne, parceque les Religieuses souhaitoient passionnement qu'elle epousat le vieux Gouverneur, esperant que quand elle seroit sa femme elle leur attireroit de la consideration; que c'etoit la seule raison pour laquelle elles m'etoient contraires. Elle m'assura qu'elle m'aimoit toujours, & que quand elle auroit epousé le Gouverneur, elle n'auroit point cessé de m'aimer. Elle me demanda ensuite quelles mesures je prenois pour l'epouser. Je lui dis que je n'en savois point d'autres que de l'enlever. Cette proposition lui fit de la peine, & elle balançoit à s'y resoudre, quand nous fumes interrompus.

C'etoit une vieille Religieuse qui faisoit la visite. Il n'y eut pas moien de me cacher, & la bonne Mere fut tres-scandalisée de trouver un garçon Jardinier dans la chambre de Mademoiselle de Spinchal. Elle lui dit que j'etois venu lui apporter des fleurs. La vieille Religieuse la gronda fort, & me fit sortir, me menaçant qu'elle s'en plaindroit, & qu'elle feroit

defendre que je n'entrasse jamais dans la maison. Ainsi je fus obligé de me retirer, sans avoir pu rien conclure avec Mademoiselle de Spinchal, mais je ne doutai pas qu'elle ne dut trouver des pretextes pour reculer son mariage.

Un jour aprés, le meme Jardinier qui m'avoit introduit dans le Convent, vint m'apporter une Lettre de Mademoiselle de Spinchal. Il m'apprit en me la rendant, que la bonne Mere qui m'avoit trouvé dans la chambre, faisoit grand bruit de cette avanture, & qu'on lui avoit defendu d'amener le Garçon qu'elle avoit trouvé; qu'il y avoit meme des ordres pour ne plus le laisser entrer. Voici ce que Mademoiselle de Spinchal me mandoit.

. Vous avez voulu epouser ma Mere pour me temoigner votre amitié. Ne pourrai-je point esperer de vous le meme effort pour me laisser epouser Monsieur de... Faites-y reflexion. La voie que vous m'avez proposée est tres-perilleuse, & quand vous reüssiriez à m'enlever, nous n'en serions pas mieux. Ma Mere n'epargnera rien pour faire casser un mariage fait contre toutes les regles. Elle continuera à vous faire poursuivre pour l'affaire de votre Terre. Enfin je ne me flatte point que ce dessein puisse avoir un heureux succez, & je serois fachée d'etre cause de toutes les extremitez auxquelles il peut vous exposer. Je vous jure qu'en epousant Monsieur de.... je ne cesserai point de vous aimer. Il est si vieux qu'il ne peut vivre long-tems, & s'il meurt, je serai en etat de vous epouser hautement apres sa mort. Je vous decouvre sans deguisement tout ce que je pense, & je vous assure que ce n'est pas sans beaucoup

coup de peine que je me resous à ce mariage ; mais c'est, ce me semble, ce que je puis faire de mieux pour vous & pour moi. Si je n'ai pas le plaisir d'etre votre femme, j'aurai le plaisir de vous voir tous les jours, & pour peu que vous preniez soin de tromper le bon homme, vous serez autant de ses amis que de sa femme. Au nom de Dieu, ne nous piquons point de tout hazarder pour nous marier ensemble. On peut s'aimer sans cela. Songez combien cet etablissement m'est avantageux, & aiez pitié des malheurs dont il me tirera si vous y consentez, car je ne ferai à cet egard que ce que vous voudrez, puisque je veux que ma destinée depende de vous.

Si j'avois eté au tems de mes premieres avantures, j'aurois cru que cette Lettre etoit une marque du changement de ma Maitresse, & j'aurois tout hazardé pour empecher le dessein qu'elle me proposoit, mais je n'etois plus jeune, & je ne pus me deguiser à moi-meme, qu'il y avoit beaucoup de raison à ce que Mademoiselle de Spinchal vouloit faire. Je fus meme flatté par tout ce qu'elle me disoit, & j'esperai que si j'avois la force de consentir qu'elle en epousat un autre elle sauroit bien m'en recompenser. Enfin partie par delicatesse, partie par raison, & partie aussi par des motifs moins delicats, je me resolus à ce qu'elle me proposoit. C'etoit le parti le plus avantageux pour elle, & je crus que ce ne seroit pas avoir un amour assez delicat, que de l'empecher de profiter de sa bonne fortune. Ce fut la raison qui l'emporta, & toutes,

les autres eurent moins de force pour me determiner, que ce qui regardoit ſes interets.

Je lui mandai tout ce qu'il falloit pour la perſuader à cet egard de la delicateſſe, & du deſintereſſement de ma paſſion. Elle fut charmée de la maniere dont j'en uſai, & elle redoubla pour moi ſes empreſſemens & ſes careſſes.

Son mariage ne tarda pas à ſe faire quand je ceſſai de le traverſer. Elle eut meme la conſolation de ſe marier avec le conſentement de ſa Mere, car Madame de Spinchal qui ſçut que j'etois venu chez mon Parent, ſe crut ſi aſſurée que j'empecherois ce mariage, qu'elle manda qu'elle y donnoit les mains; mais elle fut bien ſurpriſe quand elle apprit que deux jours aprés qu'on eut reçu d'elle ce conſentement, ſa Fille avoit eté mariée; que j'avois moi-meme aſſiſté à ſon mariage, & travaillé à le faire reüſſir.

Elle en fut au deſeſpoir & elle voulut du moins, n'aiant pu empecher que ſa Fille ne fut mariée, la priver du repos & de la douceur de ſon mariage. Elle trouva le moien de faire dire au vieux Gouverneur, qu'en epouſant ſa Fille, il avoit epouſé une Maitreſſe, que je n'avois mariée que pour la voir & l'aimer plus commodement. Ces avis n'etoient que trop capables de lui donner de la jalouſie, quand il n'en auroit pas reçu d'autres; mais tout contribua à me rendre ſuſpect,

&

& il apprit presqu'en meme-tems, que j'avois entré dans le Convent, pendant que Mademoiselle de Spinchal y etoit encore, & que meme j'avois eté surpris avec elle dans sa Chambre.

Il ne douta plus aprés cela, qu'il n'eut eté pris pour dupe. Je fus averti qu'il vouloit me faire assassiner. C'etoit un homme violent, & je ne jugeai pas à propos de m'exposer à sa violence. Je sortis de chez lui, & je revins chez moi, où j'appris bientot la maniere dont la jalousie lui faisoit traiter sa femme. Il n'y avoit aucun mauvais traitement qu'il ne lui fit. Il la tenoit enfermée, & à peine lui donnoit-il les choses les plus necessaires à la vie. Je fus touché de ce qu'elle souffroit, & je resolus de l'en delivrer.

Je ne voiois nulle apparence d'aller l'enlever de chez son Mari. L'entrepriſe etoit trop perilleuse pour moi, & ç'auroit eté m'exposer à une perte evidente, sans que la personne que je voulois secourir en reçut aucun soulagement. Je crus qu'il falloit agir par les voies de la Justice, & trouver quelqu'un qui presentat une Requeste pour obtenir la separation de Mademoiselle de Spinchal, à raison des mauvais traitemens de son Mari. Personne ne me parut plus propre à y reüssir que sa Mere, & je crus qu'elle pourroit se resoudre à cette demarche si je lui proposois en-

core de l'epouſer. J'etois ſi touché de ce que ſa Fille ſouffroit, & je l'aimois de ſi bonne foi, que je croi que j'aurois fait ce mariage, ſi je n'avois pu autrement lui etre utile ; mais Madame de Spinchal mourut lorſque je me propoſois ce deſſein, & une autre mort qui ſuivit de prés celle-là, me fit croire que le merite de ma generoſité avoit enfin trouvé ſa recompenſe.

La mort dont je parle, fut celle du vieux Gouverneur. Il ne vecut que dix-huit mois depuis ſon mariage, & ſa femme ſe trouva preſqu'en meme-tems heritiere des biens de ſa Mere, & en poſſeſſion de tous les avantages que ſon Mari lui avoit faits en l'epouſant, c'eſt-à-dire qu'elle ſe vit une aſſez riche Veuve, pour etre regardée comme un fort bon parti.

Je ne fus pas des derniers à lui donner de mes nouvelles, en apprenant celles de la mort de ſon Mari. Elle me manda qu'elle n'avoit pas oublié les ſervices que je lui avois rendus, & les promeſſes qu'elle m'avoit faites. Mais que l'intrigue que nous avions euë enſemble avoit tant fait de bruit, & que tout le monde etoit ſi perſuadé que j'etois cauſe des chagrins, & meme de la mort de ſon Mari, qu'il n'etoit pas à propos que je paruſſe ſitot chez elle, mais qu'elle me donnoit rendez-vous à Paris, où elle devoit ſe rendre inceſſamment.

Sa

Sa lettre etoit accompagnée d'une Procuration qu'elle m'envoioit, pour agir en son nom, dans toutes les affaires que la mort de sa Mere lui avoit données dans la Province où j'etois. Je mis ordre à tout, avec d'autant plus de soin que je croiois agir pour moi, & que je regardois la Terre de Spinchal, comme un bien qui devoit bientot m'appartenir, ne doutant point que nous ne dussions nous marier sitot que je serois à Paris. Je n'y arrivai qu'un mois aprés elle. Les affaires dont elle m'avoit donné le soin, m'avoient retenu jusques-là. Il y avoit quelques jours qu'elle avoit discontinué de m'ecrire, & je ne sçavois à quoi attribuer son silence, mais je n'en etois point allarmé.

Mon Frere ainé etoit mort il y avoit six ou sept mois des blessures qu'il avoit reçuës au siege de Sainte Maure dans l'Archipel, en commandant l'Armée des Venitiens. Sa mort m'avoit assez touché pour me degouter du monde, & j'aurois pris dés ce tems-là le parti de la retraite, si je n'avois aimé Mademoiselle de Spinchal. Mon Frere n'avoit laissé qu'un garçon qui avoit alors vingt-quatre ou vingt-cinq ans. Il y avoit peu d'hommes de son age qui eussent plus de merite. Il etoit parfaitement bien fait. Il avoit servi dés l'age de quinze ans, aiant suivi son Pere à Venise, & dans l'Archipel, & c'etoit lui qui m'avoit ap-

porté les nouvelles de sa mort.

J'etois, quand je les reçus, chez le vieux Gouverneur mon Parent, où mon neveu vint me trouver deux ou trois jours aprés le mariage de Mademoiselle de Spinchal. Il la vit alors, mais je ne m'apperçus point qu'il eut du panchant pour elle, & qu'elle en eut pour lui. Cependant ils s'aimerent dés qu'ils se virent, & je devins le seul obstacle de leur amour, & du dessein qu'ils prirent de se marier lorsque Mademoiselle de Spinchal seroit veuve.

Ils s'etoient vus tous les jours depuis qu'elle etoit à Paris, & leur passion etoit au point qu'ils n'etoient occupez qu'à chercher les moiens de se debarrasser de moi. Je n'avois garde de me defier qu'ils fussent ensemble sur le pied où ils etoient. J'etois au contraire tres-persuadé que Mademoiselle de Spinchal n'attendoit que mon arrivée pour m'epouser, & l'estime que j'avois pour elle ne me permettoit pas de la soupçonner du moindre changement.

Dés que je fus arrivé, mon Neveu vint me trouver. Je lui demandai des nouvelles de Mademoiselle de Spinchal. Il me dit qu'il l'avoit vuë quelquefois, mais qu'à dire le vrai, elle paroissoit depuis quelque tems peu resoluë de m'epouser; que depuis qu'elle etoit à Paris, on lui avoit offert de grands partis, & qu'il

qu'il croioit qu'elle avoit plus de vanité & d'ambition que d'amour. Je crus ce que mon Neveu me disoit, & j'y trouvai beaucoup d'apparence, en faisant reflexion qu'il y avoit long-tems qu'elle ne m'avoit ecrit. Je le priai de lui representer adroitement le tort qu'elle se feroit en me manquant de parole, aprés les obligations qu'elle m'avoit, & les termes où nous etions ensemble. Je lui dis aussi qu'il ne lui temoignat point qu'il m'eut parlé, parceque je voulois avoir la satisfaction de la faire expliquer elle-meme, en cas qu'elle fut changée.

J'allai la voir; elle me reçut avec assez de joie en apparence, mais je remarquai que ma presence l'embarrassoit. Je lui rendis compte des affaires dont elle m'avoit donné le soin, & je lui dis que rien ne s'opposoit maintenant au bonheur dont je m'etois toujours flatté. Elle me repondit qu'elle etoit toujours dans les memes sentimens, mais qu'elle croioit que la bien-seance demandoit qu'elle laissat au moins passer la premiere année de son deüil avant que de se remarier. Je lui dis, aprés avoir eté quelque tems sans parler, que j'etois faché qu'elle se deguisat avec moi, & que je sçavois que d'autres raisons que la bien-seance l'obligeoient à differer notre mariage. Comme elle crut que mon Neveu m'avoit fait confidence de leur intrigue, elle fut long-

tems sans me repondre, tenant les yeux baissez, & enfin me regardant avec froideur, elle me dit que puisque j'etois si bien instruit, elle n'avoit rien à me dire.

Je me trouvai alors dans l'etat où je m'etois vu tant de fois dans ma vie, lorsque j'avois eprouvé l'inconstance des femmes. Je vis bien que celle-ci etoit changée, & je regrettai de m'etre occupé de cet amour, & de n'avoir pas mieux suivi les degouts du monde, que la mort de mon Frere m'avoit encore donnez depuis peu; mais il me falloit de nouvelles mortifications pour me determiner. Je quittai Mademoiselle de Spinchal, en lui disant qu'elle ne meritoit pas ma colere, & que puisqu'elle etoit capable de se laisser ebloüir par l'esperance d'un etablissement, plus eclatant que celui qu'elle trouveroit avec moi, elle etoit indigne de mon attachement, & que je voulois, en ne la contraignant point, lui laisser suivre son inconstance & lui donner lieu de s'en repentir. Elle ne me repondit rien, & elle me laissa sortir.

J'allai trouver mon Neveu, à qui je dis que les avis qu'il m'avoit donnez n'etoient que trop bien fondez. Je lui expliquai tout le detail de la maniere dont j'en avois usé avec Mademoiselle de Spinchal, depuis que nous avions commencé à nous aimer, & je parus si saisi & si affligé, que mon Neveu eut du chagrin

grin d'etre cauſe de l'inconſtance de ma Maitreſſe, & ſoit qu'il fut aſſez honnete homme, pour ne vouloir pas m'enlever une Maitreſſe que j'avois ſi bien meritée, ſoit qu'il craignit qu'elle n'eut quelque jour pour lui l'inconſtance qu'elle avoit pour moi, il lui ecrivit qu'il ne pouvoit ſe reſoudre à me donner une mortification qui m'etoit ſi ſenſible ; qu'il m'avoit trop d'obligation pour en uſer ſi mal, & qu'abſolument il ne l'epouſeroit jamais, ſi elle ne trouvoit le moien de me faire conſentir à leur mariage.

Mademoiſelle de Spinchal fit une reponſe à cette lettre qui tomba entre mes mains, & que je croi qu'elle fut bien aiſe que je viſſe, car ce fut celui qui la devoit rendre à mon Neveu qui me la donna, ne l'aiant pas trouvé chez moi, où il me dit qu'il etoit venu le chercher. J'avois trop d'interet de ſçavoir ce que Mademoiſelle de Spinchal pouvoit lui mander, pour ne pas ouvrir cette lettre. Je la decachetai, & voici comment elle etoit conçuë.

Eſt-il poſſible que quand on eſt à un certain age, on ne ſe rende pas juſtice, & que Mr. votre Oncle veuille toujours oublier qu'il a ſoixante ans ? J'ai eu pour lui de la complaiſance, il eſt vrai, & je lui ai laiſſé prendre toutes les eſperances qu'il lui a plu, ne pouvant faire autrement dans la ſituation ou j'etois, mais j'ai auſſi toujours eu aſſez bonne opinion de lui, pour eſperer qu'il

qu'il auroit honte d'etre toujours fou, & de vouloir toujours passer pour jeune. Croit-il nous tromper par les soins qu'il prend de nous cacher son age, & trouver mauvais que j'aie pour un homme comme vous des sentimens qu'il seroit, ce me semble, ridicule que j'eusse à mon age pour un Vieillard? S'il avoit un peu de prudence, voudroit-il s'exposer au sort du Mari que j'ai perdu, & avec lequel je n'ai point eu d'autre raison d'etre si mal, que parcequ'il n'etoit plus d'un age à meriter les soins & la complaisance d'une jeune femme? D'ailleurs, dequoi peut-il se plaindre puisque mon attachement ne sort point de sa famille, & s'il a pour vous autant d'amitié que vous dites, n'est-ce pas à lui à faire scrupule de vous enlever votre Maitresse? N'est-il pas juste que les vieilles gens soient plus maitres de leurs passions que les jeunes? Croiez-moi; il prendra son parti quand il nous verra mariez, mais s'il ne veut pas le prendre, nous n'aurons pas beaucoup à souffrir de lui; il est trop vieux pour nous faire long-tems de la peine. Je ne prendrai donc point à la lettre ce que vous me mandez. Je scai mieux expliquer vos intentions; je vous en estime meme davantage, d'avoir cette consideration pour un Oncle à qui vous dites que vous avez obligation. Mais quand il seroit vrai que ces egards, que vous dites que vous voulez avoir pour lui, vous feroient rompre avec moi, je ne cesserai point de vous aimer, & jamais je ne serai à un autre, si je ne puis etre à vous.

Pour

Pour comprendre combien l'avanture me parut accablante, il faut se souvenir de ce que j'ai dit ailleurs, à sçavoir que ma folie etoit de vouloir passer pour jeune. Je dirai donc qne ce qui me toucha les plus dans cette Lettre, ne fut point d'y trouver des preuves de l'inconstance de cette femme, ce furent les insultes qu'elle y faisoit à mon age. Les termes de *Vieillard* & de *vieilles gens*, & enfin tout ce qui me faisoit souvenir que je n'etois plus jeune, me furent une injure si sensible & si humiliante, que je tombai dans une espece de confusion, qui m'ota pour quelque tems tout autre sentiment.

Je m'enfermai chez moi, & j'ordonnai qu'on ne laissat entrer personne. Je relus cette Lettre vingt fois, & vingt fois je fus sur le point de rendre à cette femme insulte pour insulte. Je passai le reste du jour dans ces transports. Je me couchai fort tard, & je dormis peu. Je repassai etant au lit sur toutes les avantures de ma vie, mais particulierement sur celle qui m'avoit toujours le plus occupé, je veux dire sur l'histoire de ma Carmelite. Il me sembla que je la voiois encore, & que je l'entendois qui me repetoit les termes que j'avois trouvez dans cette Lettre. *Est-il possible, que vous voulez toujours oublier que vous avez soixante ans ?*

Je me trouvai plus calme le lendemain. Je re-

repris cette Lettre, & l'aiant relue encore plusieurs fois ; mais aprés tout, me dis-je à moi meme, pourquoi m'avisai-je de me plaindre de ce qu'on me dit que j'ai soixante ans ? N'est-ce pas une verité ? N'est-il pas tems que je cesse d'etre fou ? Quand deviendrai-je sage si je ne le suis maintenant ? O ma chere Carmelite, vous aviez bien raison de me dire autrefois qu'il n'y avoit rien de solide dans le monde. Ah, si j'avois suivi vos conseils, & votre exemple, qu'il y a longtems que j'aurois eté sage ! Mais il est encore tems, & puisque je suis vieux, & que ceux-meme à qui j'ai voulu plaire en deguisant mon age, sont les premiers à me le reprocher, il est juste que je ne m'expose plus à de pareilles injures. O Monde, je te connois maintenant, & tu ne me tromperas plus.

Je passai encore le reste du jour sans voir personne, & je pris enfin la resolution de profiter de cette derniere disgrace, & de rompre tous les liens qui me pouvoient encore attacher. Qui auroit pu croire qu'une injure, qui devoit paroitre aussi frivole que celle de me voir reprocher ma vieillesse, eut eu plus de force pour m'arracher du monde, que tout ce que j'avois jamais souffert ? Mais Dieu se sert des moiens les plus surprenans pour nous conduire à ses fins, & je croi qu'il n'y en a gueres de plus efficaces, que de le voir con-

confondre notre vanité dans les choſes où nous avons la foibleſſe de la faire conſiſter.

Les circonſtances de cette injure me la rendoient encore plus ſenſible. Etre traité de la ſorte, par une perſonne dont je croiois etre aimé, & à laquelle je m'etudiois de plaire, etoit un nouveau genre de mortification, & je connus que ſi dans tous les tems de la vie, on a lieu de ſe defier des femmes, c'eſt un nouvel aveuglement que de pretendre leur plaire, quand on eſt dans un age qui n'eſt plus propre qu'à donner matiere à leur malignité, & à leurs railleries.

Mais je fis enſuite reflexion au peu de proportion qu'il y a entre les amuſemens des paſſions, & les des-agremens de la vieilleſſe, & je ſentis diminuer le reſſentiment que j'avois du procedé de Mademoiſelle de Spinchal. Elle me parut plus ſage que moi, & je commençai à ne lui plus faire un crime d'une choſe qui me paroiſſoit une preuve de ſa raiſon, & de ſon bon ſens. Enfin aiant reſolu de n'etre plus le meme, toutes choſes me parurent avoir à mon egard une nouvelle face, & la premiere preuve que j'eus, que j'allois effectivement changer, fut l'indifference qui ſucceda aux troubles, & aux emotions que j'avois ſenties.

Aiant pris là-deſſus mon parti, je voulus m'oter à moi-meme toute eſperance de poſſeder Mademoiſelle de Spinchal. Elle paroiſ-

ſoit

soit un bon parti pour mon Neveu, & je voulus le recompenser de la generosité qui l'avoit fait resoudre à rompre avec elle à ma consideration.

Je le fis venir, & sans lui dire mon dessein, je montai avec lui en Carosse, & j'allai chez Mademoiselle de Spinchal. Nous la trouvames seule, & aprés avoir pris des sieges, je lui parlai en cette sorte.

Vous ne devez pas douter, Madame, que je ne vous aie aimée, & je croi que vous ne doutez point de la sincerité de mon attachement, en voiant tout ce que j'ai fait pour vous. J'ai longtems cru que mon bonheur dependroit de vous epouser, mais Dieu m'a ouvert les yeux, & j'ai reconnu que je n'etois plus d'un age qui vous convint. Je ne me plaindrai point de la Lettre que vous avez ecrite à mon Neveu, puisque c'est ce qui m'a eclairé, & je vous pardonne la maniere dont vous m'y traitez, puisque c'est par là que j'ai appris comment je devois me traiter moi-meme. Qu'il n'en soit donc plus parlé, je vous prie; la voila, & je vous la rens. Je vous rens avec elle toutes les paroles que vous m'aviez données, & vous etes libre de vous choisir l'epoux qui vous plaira; mais s'il vous reste quelque souvenir, & quelque reconnoissance de mon amitié, & de mes services, je vous demande que vous m'en don-

donniez des marques en achevant le mariage que vous avez fait esperer à mon Neveu. Il est digne de vous, & jamais vous ne pouvez faire un meilleur choix. Il a du bien, & outre celui qu'il peut encore esperer de sa Mere, je lui donne ma Terre, & je ne me reserve qu'autant de pension qu'il m'en faut, pour vivre eloigné du monde, dans un lieu qui m'en separe pour toujours.

Mademoiselle de Spinchal voulut m'interrompre plusieurs fois pendant ce discours, ne sçachant si je ne venois point pour lui faire des reproches, mais elle connut que j'etois sincere, & elle me laissa poursuivre. Quand elle vit que je ne parlois plus, elle me repondit qu'elle me prioit d'achever de lui donner des marques de ma generosité, en lui permettant de ne point se justifier d'une conduite, dont elle ne pouvoit se souvenir sans confusion; qu'elle auroit toute sa vie pour moi plus d'estime, & de reconnoissance que pour personne, mais que si je voulois que le mariage de mon Neveu lui fut agreable, il ne falloit point que je parlasse, ni de lui donner mon bien, ni de me retirer du monde.

Mon Neveu ne parloit point, & les larmes qu'il n'avoit pu retenir en m'ecoutant lui en otoient la liberté. Je crus, pour abreger cette conversation, ne devoir plus leur parler que de Dieu, & de la pensée qu'il m'avoit

voit inſpirée, de ne plus penſer qu'à mon ſalut. Je leur fis là-deſſus un diſcours qui les toucha, & ils connurent bien que mon parti etoit pris, & qu'ils entreprendroient inutilement de m'en detourner. Je les priai de me garder le ſecret ſur le deſſein de ma retraite, & nous nous ſeparames pour donner ordre à tout ce qui etoit neceſſaire pour achever leur mariage.

Ma belle Sœur, Mere de mon Neveu, y conſentit avec joie. Je donnai ma Terre à mon Neveu, & je pouvois d'autant plus aiſement en diſpoſer en ſa faveur, qu'elle etoit à moi, & que je n'avois point d'autres heritiers, mon ſecond Frere etant mort en Suede ſans enfans.

Leur mariage ſe fit, & Dieu me donna le courage de ne marquer à cet egard ni inconſtance ni foibleſſe. Je puis meme dire que je n'en ſentis aucune, & que j'etois etonné de me trouver ſur toutes les choſes de ce monde ſi different de ce que j'avois eté juſques-là. Je fus trois ſemaines avec eux, & me ſouvenant que ma chere Carmelite m'avoit dit autrefois, qu'il ne falloit point s'engager dans une retraite qu'on ne ſe fut eprouvé longtems, j'allai paſſer trois mois dans une maiſon Religieuſe, ſous la conduite d'un homme fort eclairé & fort ſage, qui me regla lui meme le lieu & le genre de cette retraite.

Je

Je voulus d'abord me faire Chartreux ; ensuite je pensai à la Trape, mais celui qui me conduisoit, me detourna de l'un & de l'autre dessein, non-seulement à cause de mon age, mais aussi parcequ'il craignoit pour moi un engagement que je ne pourrois rompre. Il savoit qu'on trouve quelquefois dans ces sortes d'engagemens des chagrins qui naissent de la contradiction des esprits, & qui occupent malgré qu'on en ait d'un autre soin que de celui du salut. Mais aussi ce que je lui racontai du Magistrat qui m'avoit paru soutenir avec peine, une retraite où il etoit souvent visité de ses amis, lui fit craindre pour moi la meme peine. Il crut qu'il m'en falloit une où je ne fusse engagé que par le seul desir de mon salut, & où d'un autre coté je ne visse rien qui me rappellat les idées du monde. C'est ce qui lui fit approuver la pensée que je lui communiquai de me retirer dans une Province, où je n'avois aucune connoissance, & aucune habitude, parceque n'y etant connu de personne, je ne serois point exposé à des visites, egalement à craindre, soit qu'elles soient agreables, soit qu'elles soient importunes.

C'est là où je suis maintenant, & je ne croi pas que je me lasse de m'y cacher, puisque depuis que j'y suis, je n'ai eu que des jours heureux & tranquiles, & que tout ce que

j'ai

j'ai eté obligé de me repreſenter, en ecrivant ces Memoires touchant les amuſemens de ma vie, n'a ſervi qu'à augmenter en moi le mepris du monde, & qu'à me donner un repentir ſincere, d'avoir commencé ſi tard à m'occuper de la ſeule choſe, où j'ai trouvé un veritable & ſolide bonheur.

L'Auteur de ces Memoires eſt mort environ ſix mois aprés les avoir ecrits. Il les ecrivit dans les commencemens de ſa retraite, mais aiant eu depuis des occupations plus ſerieuſes, il ſe repentit de s'etre amuſé à cet ouvrage, & il l'auroit mis au feu s'il en eut eté le maitre; mais il lui fut derobé, lorſque l'on vit qu'il avoit deſſein de le ſupprimer. Au reſte, pour ajouter ce qui manque à l'hiſtoire de ſa vie, on croit devoir dire un mot de ſa retraite, & de la maniere dont il y a vecu juſqu'à ſa mort.

Il changea de nom, & comme il etoit dans une Province où perſonne ne le connoiſſoit lui ni ſa famille, il ne lui fut pas difficile de paſſer pour tout autre qu'il n'etoit. Il ſe deguiſa ſi bien que ceux avec qui il a vecu, n'ont jamais pu deviner qu'il eut eté homme d'epée. Comme il avoit beaucoup d'eſprit & d'etude, on etoit perſuadé qu'il avoit eu quelque charge dans la Robe, ou qu'il avoit eté auprés de quelque Ambaſſadeur. La connoiſſance qu'il avoit des Langues & des Pays Etrangers, confirmoit cette opinion, & il ne ſe mettoit point en peine de la detruire.

Le lieu de ſa retraite etoit dans l'enceinte d'une maiſon Religieuſe, où il donnoit une penſion modique pour ſa nourriture, & il emploioit en aumones le reſte du peu de bien qu'il s'etoit reſervé. Ses occupations etoient l'Etude & la Priere, & le ſoin de ſervir les Religieux, & de cultiver de ſes mains un jardin qui etoit joint à ſon appartement. Per-

Personne, non pas meme son Neveu, n'eut connoissance d'abord du lieu qu'il avoit choisi pour se retirer, excepté celui qui lui avoit aidé à faire ce choix, & par les avis duquel il s'est toujours gouverné. Cet homme avoit soin de lui faire tenir sa pension.

Il y avoit prés de deux ans qu'il étoit dans cette retraite, quand son Neveu en fut informé. Il voulut aller le voir avec sa femme, celle-là meme qu'il avoit tant aimée sous le nom de Mademoiselle de Spinchal, mais ce sage Solitaire fit tant qu'il obtint que son Neveu viendroit seul, & de toute sa famille, il n'a jamais vu que lui. Encore meme l'obligea-t-il à prendre la precaution de ne point dire qu'il fut son Neveu, craignant que cela ne le fit connoitre, & ne lui attirat de la consideration dans une Province où il vouloit etre inconnu.

Ce Neveu & sa femme etoient les seules personnes pour lesquelles il eut encore conservé quelque attachement; mais Dieu lui ota l'un & l'autre. Son Neveu fut tué à l'Armée. Sa femme ne lui survecut que six mois, & ils moururent sans enfans.

Il reconnut en cela la conduite de la Providence, qui avoit permis que pour etre plus detaché & plus inconnu, il ne restat personne dans le monde qui put servir à le faire connoitre. Il vit passer les biens de sa famille entre les mains de gens qui ne savoient pas meme qu'il fut encore au monde, & par le peu de soin qu'il prit de ce qui lui appartenoit dans cette succession, il manqua sur la fin de sa vie des choses les plus necessaires. Il n'eut presque plus pour subsister que la charité des Religieux chez qui il s'etoit retiré, & comme il les trouva tres-detachez du monde, il ne s'avisa point de les substituer à sa place, pour disputer les biens qui pouvoient lui appartenir. Il crut que ce seroit mal recompenser les soins qu'ils avoient eus de lui, que de les engager dans un Procés, & de leguer des richesses à des gens qui aimoient à etre pauvres. Il se reduisit à leur egard

à la qualité de Valet, & c'eſt dans cette qualité qu'il eſt mort, inconnu à tout le monde, & ſi heureux dans le deſſein qu'il a eu de ſe cacher, que le ſeul homme qui auroit pu le faire connoître, je veux dire celui qui a redigé ſes Memoires, a cru lui devoir toutes les precautions qu'il a priſes pour empecher qu'il ne fut reconnu.

Fin du huitieme & dernier Livre.